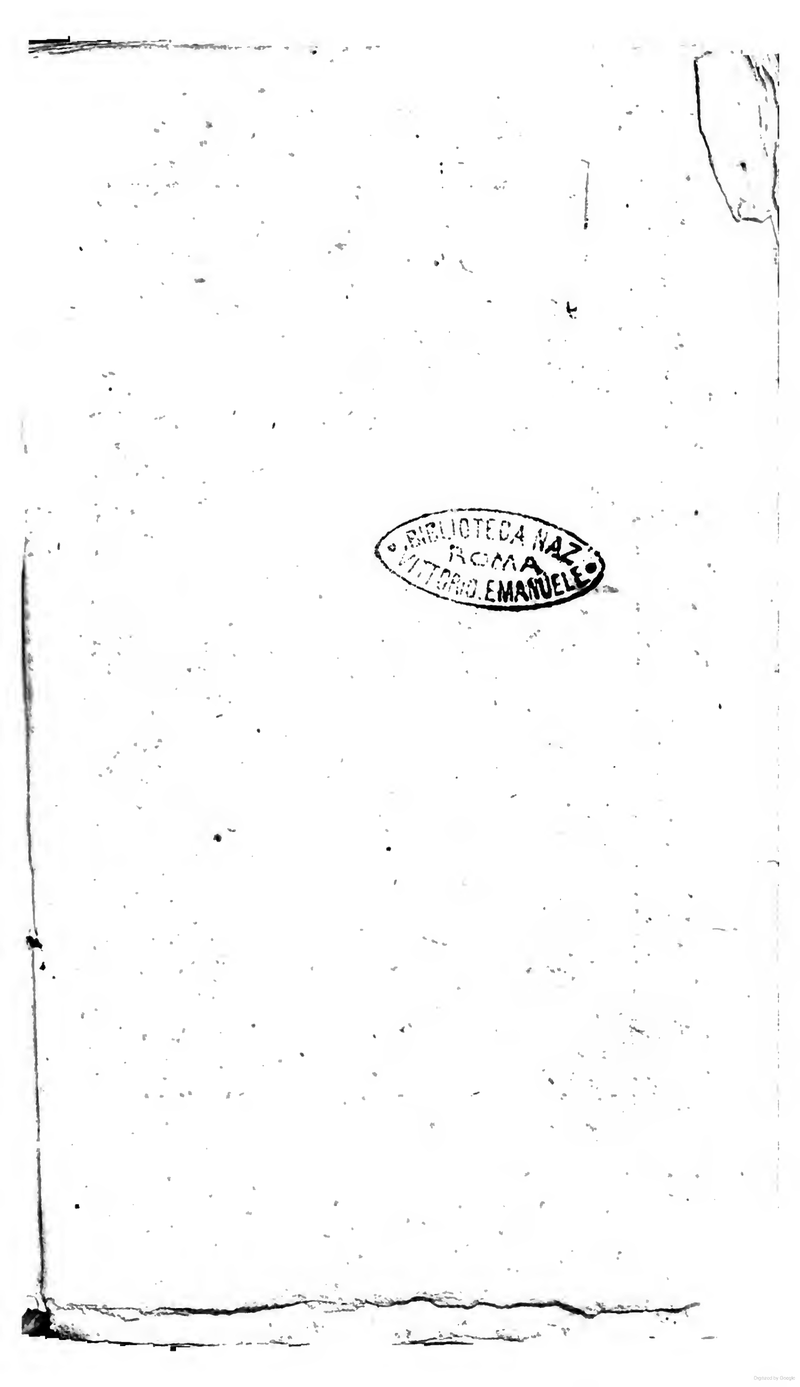

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

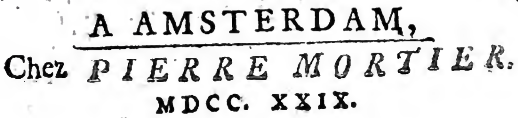
l'Inconstance attire le Malheur, et la Fortu

LES AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN, OU L'HISTOIRE DE MARCO MARIO BRUFALINI.

Avec Figures.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



A AMSTERDAM,

Chez *PIERRE MORTIER.*

MDCC. XXIX.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ADVERTISSEMENT.

JE ne dirai pas que j'ai pensé à l'Instrution, ou au plaisir du Public, quand j'ai commencé à écrire l'histoire de ma vie. Je prie même le Lecteur de croire qu'un vain désir d'immortaliser en quelque façon mes Avantures, ni l'orgueilleuse passion de me donner pour Auteur, n'y ont eu

aucune part. Pour dire les choſes comme elles ſont: un intérêt ſordide me fit prendre, il y a plus de quinze ans, la plume à la main. Perſuadé par les diſcours d'un Homme, qui enfantoit autant d'Ouvrages, que la femme la plus féconde pourroit mettre d'Enfans au monde, perſuadé, dis-je, que la Litterature avoit diverſes branches, auxquelles on pouvoit s'accrocher ſuivant la portée de ſon genie & de ſes talens,

lens, j'eſſaïai dans le dérangement de mes affaires, de me ſaiſir d'une de ces branches, que je crus trouver à ma portée. Je commençai donc à écrire mes Avantures. Mais, comme j'aurai occaſion de le dire dans le cours de mon hiſtoire, l'accueil incivil, que fit un Libraire de la Ville d'Amſterdam, où je me trouvois alors, tant à mon Ouvrage qu'à ma perſonne, me fit lâcher priſe & renoncer généreuſement à la glorieuſe pro-

feſſion d'Auteur. Si je reprens aujourdhui la plume pour recommemcer une tâche, à laquelle j'avois, renoncé; ce n'eſt pas que j'apperçoive en moi aucun ſigne d'une nouvelle vocation; je déclaré n'y être uniquement pouſſé, que par l'envie de m'occuper dans ces momens de loiſir, où un homme qui demeure une partie de ſa vie à la campagne, eſt tellement déſœuvré, qu'il ſe ſent à charge à lui même. Il araivera ſans doute, que,

ne

ne choisissant pas mieux mon tems, l'on ne trouvera pas dans le cours du recit, que je vais faire, les saillies d'un esprit enjoüé, ni l'éffort de l'imagination ardente d'un Auteur de profession. Peut-être même y aura-t-il des gens, qui m'accuseront impitoïablement de paresse ou d'ignorance, parce que je néglige les ornemens, dont de pareilles Avantures pourroient être susceptibles. Dans le fonds, je m'en embarrasse très-peu.

ADVERTISSEMENT.

Je déclare que je n'aspire, ni au nom, ni à la gloire, ni au profits du métier d'Auteur. Je ne me propoſe ſimplement, en rentrant dans une voïe, dont je m'étois éloigné, que ces deux choſes : de me déſennuïer, & de dire des choſes vraïes. Comme je ne connois point de loix dans le Roïaume, où j'écris, qui oblige à uſer de toute la délicateſſe de la langue; & que quand il y en auroit quelqu'une, les Etrangers deveroient en

être

être d'autant plus facilement dispensés, que la plûpart des Ecrivains mêmes du Païs ne s'y assujettissent pas; je crois que pour qu'on ne me puisse rien reprocher, il me suffit de remplir les deux seules vuës que je me suis proposées. Je réponds de l'accomplissement de la derniére: l'expérience décidera du succès de l'autre. Je vais en courir les risques Quiconque voudra se mettre à pareille épreuve n'aura qu'à me suivre.

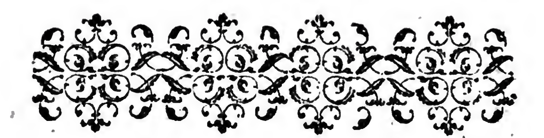


TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce prémier Volume.

PARTIE PRÉMIÉRE.

CHAPITRE I.

La naissance & l'éducation de Marco Mario Brusalini.

CHAPITRE II.

Mario est revêtu d'une Charge de Judicature.

CHA-

TABLE.

CHAPITRE. III.
Il se Marie.

CHAPITRE IV.
Mario se met à la suite d'un Prince pour voïager ; & de ce qui lui arriva en chemin.

CHAPITRE V.
*Histoire de Lucie & du Marquis de ***.*

CHAPITRE VI.
*Fin de l'Histoire de Lucie & du Marquis de ***.*

CHAPITRE VII.
Avantures arrivées à Mario dans son voïage de Basle à Paris.

CHAPITRE VIII.
Histoire de la Dame que Mario avoit délivrée, dans une Forêt de Lorraine.

CHAPITRE IX.
Mario arrive à Paris. Ses prémieres amours dans cette Ville ; il tuë Fabricio en Duel.

CHA-

TABLE.

CHAPITRE X.

Embarras de Mario, après qu'il eut tué Fabricio. Il se donne au jeu.

CHAPITRE XI.

Il continuë à jouër & fréquente les spectacles. Le jugement qu'il en porte.

CHAPITRE XII.

Il devient de nouveau Amoureux.

CHAPITRE XIII.

Comment Mario cherche à dissiper, le chagrin de la perte de son argent.

CHAPITRE XIV.

Il prend le parti d'aller chercher fortune dans les Pais Etrangers & s'embarque.

PARTIE SECONDE

CHAPITRE I.

Ce qui arriva à Mario sur Mer & son arrivée à Batavia.

CHA-

TABLE.

CHAPITRE II.
Mario fait connoissance avec un Marchand Anglois.

CHAPITRE III.
Histoire du genereux Anglois chès qui demeura Mario à Batavia.

CHAPITRE IV.
Il devient Amoureux d'une Jeune Veuve.

CHAPITRE V.
Il court risque d'être assassiné. Suite de ses amours avec la Jeune Veuve.

CHAPITRE VI.
Ses sentimens au sujet du changement de Religion, qu'on exigeoit de lui.

CHAPITRE VII.
On propose un Duel à Mario. *Il l'accepte & est contraint de prendre la fuite.*

CHAPITRE VIII.
Il apprend la mort de la Jeune Veuve, il s'embarque pour retourner en Europe.

CATA-

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.

Qui se trouvent

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A AMSTERDAM,

Chez

PIERRE MORTIER.

A.

ABbadie, Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, avec le Traité de la Divinité de J. C. 12. 3 voll. Edition 1729.

—— Triomphe de la Providence & de la Religion, ou commentaires sur l'Apocalypse, 12. 4 voll.

Abregé de la Theologie & de la Morale, en forme de Catechisme par Mr. Saurin, 8.

—— de l'Histoire de France. par le Pere Daniel, 4. 6 voll. Imprimé pour l'Usage du Roi.

—— —— —— le même Livre, en 9 voll. 12.

—— de l'Histoire Universelle, depuis le Creation du monde, jusqu'au Regne da Char-

Charlemagne, par Mr. le Clerc, Trad. du Latin, 8. sous presse.
Academie Universelle des Jeux, ou Divertissemens Innocens, 12. 2 voll. fig. 1721.
——— Gallante, 12. 2 voll.
Abrege de la Medicine 3 voll. 1728.
Amours Pastorales de Daphnis & Chloë, écrites en Grec par Longus, & traduits par Amiot, 12. fig.
Amours des Dames Illustres, de la France, 12. Ed. 1729. 2 voll.
——— d'Horace, 12. 1728.
L'Ange Conducteur, 12 & 18.
L'Année Sainte, 12.
Annales des Provinces Unies depuis les Negotiations pour la Paix de Munster, avec la description Historique de leur gouvernement par Mr. Basnàge, fol. 2 voll.
——— de la Monarchie Françoise, par Mr. de Limiers, fol. 3 voll. fig.
Anecdotes Persannes, par Mad. de Gomes, 12. 2 voll.
l'Antiquité expliquité & representée en figures, par Dom Bernard de Montfaucon, Fr. & Lat. fol. 15 voll. avec beaucoup de fig. gr. & pet. papier.
——— de l'Histoire Romaine, par Denis d'Halicarnasse, trad. par le Pere le Jay, 4. 2 voll.
Apologie de la Morale des Péres de l'Eglise contre les injustes accusations du Sieur Jean Barbeyrac, par le Pére Ceillier, 4.
——— de la Religion Protestante, par Pictet, 12. 2 voll.

Architecture de Vitruve, fol. fig.
—— de le Pautre, fol. fig.
—— de Seb. le Clerc, 4. 2 voll. fig.
—— de Palladio, fol 3 voll. fig. N. Ed.
Argenis de Barclay, 12. 2 voll.
Ariane, de Mr. Desmarets, 12. 3 voll. fig.
l'Arithmetique par Tarif, par Mirabaud, 4. 2 voll.
—— de la guerre, par le Marquis de Quinci, 12. 2 voll.
—— de Bâtir les Vaisseaux &c. tiré des meilleurs Auteurs Holl. 4. fig.
—— de conserver la santé des Princes, 12.
Atlas Nouveau contenant toutes les Parties du Monde, par Mr. Sanson, fol. 3 voll. Enluminé & magnifiquement relié.
Avantures de Telemaque, par Mr. de la Mothe-Fenelon, 12. fig.
—— de Donna Rufine, fameuse Courtisanne, 12. fig.
—— du Voyageur Aërien, 12.
—— de Gilblas de Santilane, 12. 3 vol. fig.
—— de Robinson Crusoe, 12. 3 voll. fig.
—— de l'Infortuné Florentin, 12. 2 voll. fig. 1729.
—— du Jeune Comte de Lancastle, 12.
l'Avanturier Hollandois, 12. 2 vol. fig.
—— de Buffalis Histoire Italienne, 12. fig.

B.

Bible avec les Argumens & Réflexions sur chaque Chapitre, par Mr. Osterval, fol.
—— de Mr. Basnage, 4.

Bibliotheque des Dames, contenant des Regles générales pour leur conduite dans toutes les circonstances de la Vie, par Mr. R. Steele, 12. 3 voll.

—— des Philosophes & Sçavans, par Gautier, 8. 2 voll. fig.

—— des Gens de Cour, 12. 5 voll.

C.

CAractéres des passions, par la Chambre, 12. 2 voll.

—— de Theophraste, nouvelle Edition avec la Clef en marge &c. 3 voll. 12.

Cesars de l'Empereur Julien trad. par E. Spanheim, N. Ed. avec les fig. gravées par B. Picart. 4.

Clark, de l'Existence & des Attribut de Dieu, &c. 8. Nouv. Ed. 3 voll.

Conseil de la Sagesse de Salomon, 12. 2 voll.

Contes de Mr. Duvergier, 2 vol.

Cremitine Reine de Sanga. Hist. Indienne, 12. 2 voll. fig.

D.

DElices de la Grande Bretagne, 8. 8 voll. fig.

—— de Hollande, contenant une Description éxacte du Païs, des mœurs, & des Coutumes des Habitans; avec un Abregé Historique depuis l'Etablissement de la Republique jusqu'au delà de la Paix d'Utrecht. Nouvelle Edition, 2 voll. avec fig. 1728.

——— Nouvelle de la France, par Longuerue, fol. fig.

——— de l'Isle des Hermaphrodites, 8.

Diable Boiteux, par M. le Sage, 12. 2 voll. fig. Ndition augmentée d'un voll. 1729.

Dictionaire de l'Academie Françoise, fol. 2 voll. sec. Ed. Paris.

——— Historique de Morery, fol. 6 voll.

——— Uuiversell Geog. & Historique de la France, fol. 3 voll.

——— François & Latin & Lat. Fr. par l'Abbé Danet. Nouvelle Edition, 4. 2 voll.

——— Italien François & Italien par Veneroni, 4. 2 voll. N. Edition 1729

——— des Drogues par Lemery, 4. fig. N. Edition. 1729.

——— Franç. & Angl, par Boyer, 4. 2 voll.

——— Historique & Critique par Mr. Bayle, Nouvelle Edition, corrigée & augmentée, fol. 4 vol.

——— Universel de la Langue Françoise par l'Abbé Furreriere Nouvelle Edition augmenté par Mr. de la Riviere, fol. 4 voll.

——— de Commerce, contenant tout ce qui concerne le Commerce, qui se fait dans les quatre parties du Monde &c. par Jaques Savary des Bruslons, fol. 2 voll.

——— Le même Livre, in 4. 2 voll.

E.

EBauche de la Religion Naturelle traduit de

de l'Anglois de Mr. Wollaston, 4.

Eclairciſſemens ſur l'Analyſe des Infinimens petits du Marq. de l'Hoſpital. par Varignon, 4. fig. Paris.

Elemens de Mathematiques par Preſtet, 4. 2 voll.

Elemens de Mathematiques ou traité de la Grandeur en general par le P. Lamy, 12. N. Ed. ſous preſſe.

——— de Geometrie, ou de la Meſure du Corps, 12. N. Ed. augmentée d'un Traité de l'Equilibre par le même ſous preſſe.

Elite de Bons Mots, 12. 2 voll. N. Ed. augmentée ſous preſſe.

Eloge de la folie par Eraſme, 8 fig. N. Edition.

Eloquence Chretienne par le Pere Gisbert 12.

——— de la Fievre quarte & de la Goute par Gueudeville, 12.

——— de Michel Seigneur de Montagne, avec les remarques de Mr. Coſte, 4. 3 voll. Paris.

Eſſai Philoſophique, concernant l'Entendement Humain par M. Locke, N. Ed. corrigée & augmentée, 4. ſous preſſe.

Etat preſent de la Grande-Bretagne ſous le regne du Roi George II.; traduit de l'Anglois, 8. 3 voll.

F.

FAbles de Pilpai, 8.

——— de la Fontaine, 8. fig. 2 voll. N. Edition.

Faveurs & Disgraces de l'Amour, ou les Amans heureux, trompez & malheureux, 12. 3 voll. fig.

Femmes des douze Cesars, par Mr. de Servies, 12. 3 voll.

Foy & devoirs du Chretien par Burnet, 12.

Freholder, ou l'Anglois Jaloux de sa Liberté, 12.

G.

GAge touché, Histoire Galantes, 12. 2 voll. fig.

Geographie Universelle de Mr. de la Coix, 12. 5 voll. avec fig. & Cartes.

——— ——— de Noblot, 12. 6 voll. fig.

Gustava Vasa, 12.

H.

HIstoire des Traités de Paix & autre Negociation, fol. 2 vol.

——— des Dernieres Revolutions de Perse, 12. 2 voll.

——— des Revolutions de Païs bas, 12. 2 voll.

——— de l'Empire Ottomane, 12. 5 voll.

——— de la Reformation de la Suisse par Duchat, 12. 4 voll.

——— de Polybe par Folard, 8 voll. 4. Figures.

——— de la Medicine par Freind. 4. & 12. 3 voll.

——— d'Angleterre par Rapin Thoyras, 4. 10 voll. fig.

——— d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande,

de, avec un abregé des évenemens des autres Etats, par Monſr. de Larrey, fol. fig. 4 voll.

—— de la Bible de Martin, excellent Ouvrage enrichi de Tailles Douces fol. 2 vol.

—— du Concile de Conſtance, par J. Lenfant, 4. 2 voll. avec fig.

—— du Concile de Piſe par Lenfant, fig.

—— de Suger Abbé de St. Denis, 12. 3 voll.

—— de Philippe ſecond Roi d'Eſpagne trad. de l'Italien de G. Leti, par Mr. de Limiers, 12 4 voll. ſous preſſe.

—— de la Conqueſte de Grenade par Mad. de Gomez, 12.

—— Romaine par les Peres Catrou & Rouillé, 4. 12 voll. fig.

—— —— traduit de Laurènt Echard, 12. 6 voll.

—— de la Province d'Alſace, par le Pere La Guille, fol. 2 voll. fig.

—— Secrette de Bourgogne, 12. 2 voll.

H[illegible]e des Provinces Unies, par Mr. le [illegible] fol. fig. 2 voll.

[illegible] Chevaliers Hoſpitaliers de St. Jean de [illegible]ruſalem, appellez depuis Chev. de Rhodes & aujourd'hui Chev. de Malthe, par l'Abbé Verrot., 4. 4 voll. 1728. avec les Excellens portraits des Grands Maîtres.

—— —— le même Livre en 12. 5 voll.

—— Secrette des femmes Gallantes de l'Antiqutié, 12. 3 voll.

—— de la Comteſſe de Gondez, 12. 2 voll.

—— &

—— & Recherches des Antiquitez de la Ville de Paris, par Sauval, fol. 3 voll.

—— des Grands Chemins de l'Empire Romain par Bergier, 4. 2 voll. fig.

—— de la Ville de Paris, par Felibien, fol. 5 voll. fig.

—— du Peuple de Dieu, 4. 8 voll. 1729.

—— de Tullie, fille de Ciceron, 12.

—— & Avantures de Zizim, 12. fig.

—— de France par Daniel, 4. 10 voll. avec fig. Paris 1728.

—— des Juifs depuis la decadence des Royaumes d'Israël & de Juda, jusqu'à la mort de J. C. par Prideaux, 12. 6 voll. 1728.

Homere Travesti, 12. 2 voll. fig.

I.

JErusalem delivrée, 12. 2 voll.

Jesuites & Moines en belle humeur, 12.

Illustres Françoises, Nouvelle Edition, 12. 3 voll.

Inconstance de la Fortune, ou les Avant. d'Apollonius de Tyr. 8.

Imitation de J. C. en vers par Corneille, 12.

Journées Amusantes de Mad. de Gomez, 12. 4 voll. fig.

Jugemens des Sçavans sur les Principaux Ouvrages des Auteurs, par Baillet, 4. 7 voll. Paris 1726.

—— —— le même Livre en 17 vol. in 12.

L.

LAbyrinthe de Versailles, 4. fig. avec des Explications.

Lettres Mémoires & Negotiations de Mr. le Comte d'Estrades, 12. 5 voll.
—— & Memoires de la Guerre présente & Negociations de Paix, 8. 3 voll.
—— Gallantes & Poësies Diverses, 12. 2 voll.
—— Véritables d'Abelard, 12. 2 voll.
—— Familieres Instructives & Amusantes écrites à un Missionaire, 12. 3 voll.
—— Hollandoises Antipo6tiques, par Mad. Hooghart, 12
Lettres sur les Anglois, sur les François & sur les voges, 12.
Lettres sur la Magie, les Malefices, & les Sorciers, par St. André. 12.
—— Choisies de Mr. Simon, 12. 4 voll. Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Lettres & de la Vie de l'Auteur.
Lettres sur l'Education par Mad. Lambert, 12.
—— de Bayle, 12. 3 voll.
Logique de Crousaz, 12. 4 voll.
—— ou l'Art de penser, 12.

M.

MAniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit, 12.
—— (Nouvelle) de faire l'Operation de la Taille, 12.
—— de participer à la Sainte Cene, 12.
—— pour étudier les Belles Lettres par Rollin, 12. 3 voll.
Memoires d'Etat par Villeroi, 12. 8 voll.

—— de Baſſompierre, 12. 4. voll.
—— de Montreſor, 12. 2 voll.
—— pour ſervir à l'Hiſt. de Louïs XIV. par l'Abbé Choiſy, 12.
—— pour ſervir à l'Hiſt. des Hommes Illuſtres dans la Republique des Lettres, 12. 4 voll.
Memoires de Pontis, 12. 2 voll.
—— du Regne de Pierre le Grand, Empereur de toutes les Ruſſies, 12. 4 voll.
—— du Regne de Catherine Imperatrice & Souveraine de toute la Ruſſie, 12. fig.
—— de George I. 8. 2 vol.
—— de Mad. de Montpenſier, 12. 5 voll.
Mentor Moderne, ou Diſcours ſur les mœurs du ſiecle, 12. 4 voll.
—— —— étudier l'Hiſtoire par Langlet du Freſnoy, 12. 4 voll. ſous preſſe.
Miotomie Humaine & Canine, par Garengot, 12.
Mœurs des Sauvages Americains par le Pere Laffiteau, 4. 2 voll. fig.

N.

NEgoce d'Amſterdam, 4.
Negociations de la Paix de Munſter & d'Oſnabrug, 4 voll. fol.
Nouvelle Grammaire Françoiſe & Italienne, par Nicolas de Caſtelli, 8.
—— Mecanique ou Statique dont le projet fut donné par Varignon, 4. 2 voll. fig.

O.

OEuvres de Fontenelle, 12. compl. 3 voll.

—— de Moliere, 12. 4 voll. fig.
—— de Corneille, 12. 10 voll.
—— de Bellegarde, 12. compl.
—— de Don Quichotte de la Manche. 12. 6 voll.
—— mêlées de Mr. de St. Evremond, 7 vol. 12. & 3 voll. 4.
—— Mèlées du S. de la Fontaine, 8. 3 vol.
—— Complettes de Mr. de la Fontaine, 4. 3 vol. Ornées de fleurons autour des pages.
—— de Mr. de la Visclede, 12. 2 voll.
—— du Sieur Roi, 8. 2 voll.
—— Poëtiques de Mr. Tyssot de Patot, 12. 3 voll.
—— de Boileau, fol. 2 voll. avec les belles fig. & vignettes.
—— de l'Abbé de St. Real, 12. 4 voll.
—— Nouvelles de Maucroix, 12.
—— diverses de Bayle, fol. 3 voll.
—— de Racan, 12. 2 voll.
—— de Made. de Gomes; 13 voll. 12.
—— —— de Villedieu, 12. 12 voll.
—— de Pasquier, fol. 2 voll.
—— de Corneilla Agrippa, 12. 3 voll.
—— du fameux Mr. Chillingworth, traduit de l'Anglois avec sa Vie, par Mr. Des Maizeaux, & les Opuscules de Hales, 12. 4 voll. sous presse.
—— Mêlées de Made. de Gomes, 12.
—— d'Horace en Latin & en François, par Mr. Dacier, troisiéme edition, 12. 10 voll.
—— de Rousseau, nouvelle edit, 12. 4 voll. fig.

P.

P.

PAsse-par-tout Galand, 12.
——— d'Eglise Romaine, 12. 3 voll.
Pensées sur la Religion, l'Eglise, & le bonheur de la Nation, traduit de l'Anglois, 8.
Poëme sur la Grace, 8.
Poësies diveres du Pere du Cerceau, 8.
——— d'Horace selon l'ordre du Temps, avec les Remarques du Pere Sanadon, 4. 2 voll.
——— de St. Julien, 8.
——— sur la Constitution, 8. 2 voll.
——— de l'Abbé de Chaulieu & de Mr. de la Fare, 8.

Q.

QUintilien de l'Institution de l'Orataur, traduit par l'Abbé Gedoyn, 4 Paris.

R.

REcreations Mathematiques, par Ozanam, 8. 4 vol. fig.
——— ——— Litteraires, 12.
Recherches Historiques & Curieuses, 12.
Receuil des Groupes, Statues, &c. de Versailles, 4. fig.
——— des Ouvrages du Pere Daniel, 4. 3 voll.
——— des Pièces en faveur de la Compagnie Hollandoise, contre la Compagnie d'Ostende, 4.
——— des Actes de Paix par Rousset, 8. 4 voll.

LES AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

La naiſſance & l'éducation de Marco Mario Brufalini.

MARCO Brufalini mon Pere, après avoir couru les mers pendant une trentaine d'années, profeſſion où il avoit amaſſé de grandes richeſſes, vint fixer ſon ſéjour à Florence ſa Patrie. Il y épouſa la fille d'un riche Banquier & forma ainſi une

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

maison opulente. Six ans se passérent, sans qu'il pût avoir d'héritier. Au bout de ce tems ses vœux furent accomplis, mais il lui en couta cher. Si ma naissance lui donna sujet de se flatter, que ses grands biens ne passeroient pas dans des mains étrangéres, sa joïe fut bien contre-balancée par la douleur que lui causa la perte d'une Epouse chérie, qui mourut deux jours après m'avoir mis au monde. Ainsi mes infortunes commencérent en quelque maniére avec ma vie; je causai en naissant la mort de ma mére, & je répandis l'amertume & la tristesse sur le reste des jours de mon pére, ma vuë lui rappellant perpétuellement la mémoire de l'Epouse, qu'il avoit perduë.

Soit par affection pour sa prémiére femme, soit par amitié pour moi, mon pére ne voulut point se remarier; ses voïages lui ayant considérablement altéré la santé, il forma le dessein de consacrer le peu d'années qu'il prévoïoit bien, qu'il avoit à vivre, à me donner une éducation convenable à la fortune, dont je devois un jour entrer possession. Et comme dès mon enfance, il remarqua en moi une certaine

ne vivacité, qui lui plût; il en profita pour me faire apprendre bien des choses, que le plus souvent l'on ignore dans un âge bien plus avancé. A mesure que je grandissois, il me donnoit des Maîtres de différentes sortes, qui, trouvant en moi des dispositions favorables, me firent faire des progrès assés considérables, tant dans les sciences, que dans les divers exercices auxquels on me formoit.

J'avois à peine atteint l'age de dix-neuf ans, lorsque je finis le cours de mes Etudes: le repos que me donna la fin de ma carriére, me devint à charge; je demandai à mon pére la liberté d'aller voyager, sous la conduite de quelque sage Mentor, que je le priois de me choisir. Il ne blâma pas mon dessein; mais comme il étoit septuagénaire il ne pût se résoudre à me perdre de vûë, & j'eus de mon côté de la peine à me résoudre à le satisfaire. J'y consentis à la fin, moins peut-être par complaisance pour les volontés d'un Pére, qui m'aimoit tendrement, que par l'attrait d'une pension de deux mille Ecus qu'il me fixa, & d'un petit Equipage très-leste, qu'il se chargea de m'entretenir.

Ce fut alors que je commençai à

devenir Maître de mes actions, à m'introduire dans le monde & à goûter toute la douceur des plaisirs que l'état brillant, où je me trouvois, pouvoit me procurer. Je ne fus pas long-tems sans faire les plus belles connoissances: la magnificence mes habits, l'éclat de mon Equipage, une dépénse, qui pouvoit être égalée par peu de jeunes gens, je parle de ceux même au dessus de ma condition, tout cela me fit régarder avec distinction de toute la Jeunesse de Florence. J'eûs des Amis plus que je n'en voulus; je me vis admis, dans les Maisons les plus illustres; il ne se faisoit guéres de partie de plaisir à laquelle je ne fusse invité; & malgré ma roture bien connuë, la prémiére Noblesse de la Ville s'empressoit à me posséder. Telle est la proportion que les Richesses ont le pouvoir de rétablir dans les conditions.

Je nageois ainsi dans les plaisirs; un jour ne sembloit succéder à l'autre, que pour m'en procurer de nouveaux; la fougue du sang & la vivacité de mon tempérament me faisoient ressentir tout ce qu'ils ont de plus piquant; mais comme les plaisirs irritent

tent les passions & que les passions, en s'emparant du cœur, l'entraînent insensiblement dans le vice, je fis tout ce chemin dans un assés petit espace de tems. Je le fis d'autant plus promptement, que le commerce fréquent, que j'entretenois entr'autres avec un Gentil-homme, à la conduite du quel je m'etois abandonné, m'en ouvroit toutes les voïes; j'avois cru devoir me lier d'autant plus étroitement avec lui, qu'il me paroissoit plus propre que tout autre pour me conduire. En effet outre une grande vivacité d'esprit & une éloquence naturelle, qui le rendoit charmant dans l'a conversation, il avoit une parfaite connoissance du monde. Mais entre quelles mains m'étois-je livré! Il aimoit, le jeu & la table, les femmes & quelque chose de pire. Il me perfectionna bien-tôt dans tous ces genres de débauches. J'étois perdu sans ressource, & l'altération de ma santé eut été le moindre de mes malheurs, si une main secourable ne fut à propos venuë à mon secours, pour me retirer du précipice.

Mon pére, qui d'abord avoit été charmé de me voir prendre des airs

de Grand-Seigneur, ouvrit heureuſement les yeux ſur mes déréglemens. Il ſentit que je ſuccombois aux aſſauts, que me livroient tour-à-tour les plaiſirs, les paſſions & les mauvaiſes compagnies; & jugeant que s'il continuoit à me laiſſer vivre à ma fantaiſie, je deviendrois incapable de jamais rien faire de bon, il travailla à guérir le mal dans ſon principe. Il ne ſe contenta pas de me retrancher les libéralités extraordinaires qu'il me faiſoit, il diminua encore ma penſion de plus de la moitié & accompagna tout cela de reproches ſi touchans, que je me ſentis forcé de benir la main qui me châtioit.

Si les remontrances de mon pére commencérent à m'ouvrir les yeux ſur mes déréglemens, la conduite de mes amis à mon égard acheva ma converſion. La plûpart, ne me voyant plus dans la même opulence, rabattirent beaucoup de cette affection qu'ils m'avoient temoignée; quelques uns, ne trouvant plus dans ma bourſe les reſſources accoutumées, ceſſérent de me voir; pour d'autres, l'inégalité de condition, qui ne ſe trouvoit plus contre-balancée par l'argent & par l'é-

clat

clat de mon train, fut une raiſon de rompre. En un mot, je me vis réduit à trois ou quatre véritables amis, qui eurent plus d'attachement pour ma perſonne que pour mon argent ; & comme il étoient tous ſages & modérés, je me conformai facilement à leurs mœurs, en réformant ma conduite ſur la leur.

Cependant le retranchement de ma penſion me tenoit fort au cœur. Je fis des inſtances auprès de mon Pére, pour l'engager à me la continuer ſur l'ancien pié ; mais il fut inéxorable. Il prétexta des pertes conſidérables, qu'il avoit faites dans quelques Faillittes de ſes Correſpondans, & le retardement du payement des intérêts de pluſieurs ſommes, qu'il avoit prêtées à des Seigneurs de la Cour ; de ſorte qu'il m'en fallut paſſer par-là. Je pris donc le parti de faire de néceſſité vertu ; je menai une vie plus retirée, qui me conduiſit inſenſiblement à faire des réflexions ſérieuſes, tant ſur ma conduite paſſée, que ſur l'avenir. Je jugeai entr'autres, que pour ne plus retomber dans les déſordres, dont j'avois eu le bonheur de me retirer, & pour ne pas me laiſſer abattre par l'en-

nui inséparable d'un homme abandonné à lui même, je devois penser à me procurer par un Etablissement solide, une certaine occupation, qui me jettât en quelque maniére hors de moi. J'en parlai à mes Parens qui approuvérent mon dessein. Je m'en ouvris ensuite à mon pére, qui me confirma dans ma pensée.

CHAPITRE II.

Mario est revêtu d'une Charge de Judicature.

IL n'étoit plus question que du choix d'un état de vie. Si j'avois conçû de l'horreur pour les desordres auxquels je m'étois laissé entraîner en entrant dans le monde, j'étois encore charmé de l'idée de certains plaisirs, que j'y avois goûté, & il n'y avoit point à mes yeux d'Etat plus propre pour me les procurer, que celui du service du Prince. Oubliant ce que j'étois par ma naissance, je me formois mille idées flateuses, en me repaissant l'esprit de ce que je pou-

pouvois devenir, si je m'attachois à la Cour. Mais mes inclinations ne se trouvant pas conformes à celles de mon pére, il les combattit de toute sa force; car son dessein étoit de me faire entrer dans la finance.

Nous n'eumes ni l'un ni l'autre ce que nous souhaitions. Le hazard décida nôtre différent. L'occasion qui se présenta de remplir une Charge de Judicature, qui vint à vacquer par la mort d'un de mes Oncles, dont jétois l'unique héritier mâle, engagea mes Parens à me la mettre sur le dos. Ils sollicitérent mon pére à me faire pourvoir de cette dignité; ils le gagnérent; & tous ensemble se liguérent contre moi pour m'y déterminer. Je resistai assés long-tems; mais comme ils tinrent toujours bon, à la fin je me vis contraint de céder; & je leur donnai, quoique avec une extrême répugnance la satisfaction, qu'ils exigeoient de moi.

Je ne fus pas plûtôt revêtu de la Dignité de Magistrat, que je sentis par ma propre expérience, que les grandes Charges ne font pas les grands hommes. J'avois embrassé une Profession pour la quelle je n'avois rien

moins qu'été élevé. Elle demandoit beaucoup de maturité, un fonds d'étude & de l'expérience; au lieu que je ne trouvois en moi, qu'un grande jeunesse, un vuide afreux & une ignorance profonde. Entreprenois-je d'ouvrir un avis? Voulois-je joindre mon suffrage à celui d'un de mes Confréres? Je me voyois aussi-tôt dans un embarras, dont il m'étoit impossible de me retirer. Tantôt les termes me manquoient; tantôt je perdois mon principe de vûë, quelques fois mes prémiéres idées m'abandonnoient en chemin.

C'en étoit trop pour ne pas me faire repentir de la complaisance que j'avois euë, de me faire pourvoir d'une Charge, que je ne pouvois exercer qu'à ma confusion. J'eûs cent fois la pensée d'abdiquer. La crainte de me rendre ridicule dans le monde, de passer pour un inconstant & de m'attirer toute ma Famille à dos, me retint. Je pris le parti le plus sage, qui fut de travailler à acquérir les talens qui me manquoient. J'essaïai de me faire un plaisir de mon devoir; je fis ma principale occupation de l'étude des Loix, dont un Avocat, d'une scien-

ſcience conſommée venoit aſſiduëment m'expliquer l'eſprit & la liaiſon.

Je paſſai environ huit mois dans ce pénible exercice. Je commençois à y faire quelque progrès. Déja les routes de la Juriſprudence étoient pour moi des voïes fraïées. Déja j'avois acquis, à un certain dégré, l'amour de l'ordre & de la diſcipline, le zéle pour la juſtice & la gravité. Il n'y avoit qu'à perſéverer, pour devenir un Magiſtrat parfait. C'eſt ce que je ne fis pas. Mes anciennes inclinations prirent le deſſus. Je devins inſenſiblement différent de moi même. J'éprouvai que la raiſon conſeille inutilement le cœur, & que l'on écoute rarement les avis de la prémiére, quand ils ne ſont pas d'accord avec nos paſſions. D'ailleurs, cette moleſſe, inſéparable d'une riante fortune, ne peut long-tems s'accommoder d'une vie retirée & laborieuſe. A la prémiére occaſion l'on ſuccombe & l'on ſe défait facilement de l'eſprit de régle & de réflexion, pour retourner aux plaiſirs que l'on a connus.

CHAPITRE. III

Il se marie.

L'Amour fut l'ecueil, où je fus me briser. Je fis par hasard la connoissance d'une Jeune Demoiselle de dix-huit-ans, sortie d'une famille noble des environs de Florence, & qui passoit ordinairement les hyvers à la Ville. Son pére avoit été tué à la guerre, au service du Roi d'Espagne, & sa mére, quoique peu riche, l'avoit élevée avec tout le soin possible, ou plûtôt n'avoit fait que cultiver tous les dons de la Nature, dont cette charmante personne étoit pourvuë. La prémiére visite que je lui fis m'engagea tellement, qu'elle me mit hors d'état de pouvoir vivre sans elle. Ainsi je continuai assiduëment à la voir.

J'en étois encore dans les termes d'un Amant passionné, mais qui ne s'est point déclaré, lors que l'assiduité, que j'avois auprès de cette belle Personne, commença à faire du bruit. La mére & la fille en prirent occasion de

de me faire expliquer ; ce que j'eus d'autant moins de peine à faire, que le parti me paroissoit absolument sortable. En effet la naissance & les qualités personnelles de *Julie*, c'est le nom que je donnerai à cette charmante Fille, contre-balançoient autant sa mauvaise forfortune, que ma Charge & mon bien pouvoient relever ma condition. Je n'y fus pas trompé. L'une & l'autre agréérent la recherche que je faisois, & d'un autre côté mon pére approuva la proposition que je lui fis, de lui donner une telle bru. On fit les demandes dans les formes, on traita des conditions & l'on convint du jour du contract & de celui de la Noce.

Tout cela se passa dans quinze jours. Je devois épouser le seiziéme, sans un incident imprévû, qui sembloit devoir rompre ce mariage, si j'eusse été un peu plus crédule ; mais malheureusement il ne fit que le faire différer d'une semaine. Un de mes amis ayant appris à la campagne que j'allois épouser Julie, monta sur le champ à cheval pour venir m'en détourner. Il ne pût me joindre que sur les onze heures de la nuit, qui précéda le jour fixé pour le mariage. Je viens bien à pro-

pos à vôtre ſecours, me-dit-il, puis que vous épouſez demain; mais, interrompit il, puis je vous parler avec confiance. Je ne l'eus pas plutôt aſſûré, que j'étois prêt à l'écouter, qu'il me dit de ſonger à ce que j'allois faire; qu'il y avoit de l'imprudence à ne pas s'éclaircir ſur un certain commerce, qu'on accuſoit Julie d'avoir avec le prémier-Eſcuyer du Prince; & qu'il couroit des bruits ſur ſon compte, qui, ſi ils étoient vrais, me couvriroient pour toujours d'opprobre & de confuſion. A ce préambule le feu commença à me monter à la tête. Quels ſont donc ces bruits, lui dis-je, d'un ton à lui faire connoître, que je n'étois pas diſpoſé à les croire, quoique je voulois bien les entendre? L'étroite union, qui a toujours été entre nous m'oblige, me dit-il, à vous avertir, qu'on ſoupçonne Julie d'être enceinte; on va même juſqu'à dire, qu'elle eſt enceinte de ſept ou huit mois, & qu'à moins d'être aveugle on ne peut s'y mépendre. Je perdis patience à ces mots. Je rompis en viſiére à mon homme. Je lui dis que je ne connoiſſois pas Julie ſur des *oui-dires*, que j'avois des preuves de ſa ſageſſe & ſa modeſtie, & que ſi elle ne m'a-

n'avoit jamais permis les moindres de ces faveurs, que l'amour, l'usage, & la raison même, semblent permettre à des personnes, qui se destinent l'une à l'autre, il y auroit de l'impudence à la soupçonner d'un commerce honteux avec un homme, qui ne pouvoit être à elle, puis qu'il étoit marié & déja presque séxagénaire. Enfin j'ajoutai que de tels donneurs d'avis devoient se trouver heureux, si on ne les faisoit pas jetter par les fenêtres. Vous le prenez sur un trop haut ton, répondit mon ami, pour que j'insiste d'avantage. Cependant je vous avertis encore charitablement, puis que vous avez la nuit à vous, de penser mûrement à ce que je vous ai dit; & avant que de donner la main à Julie, considérez la bien: peut-être que vos yeux y découvriront ce que la préoccupation d'un coeur passionné ne leur a pas permis de remarquer. Il n'attendit pas que je lui repliquasse; là-dessus il me tourna le dos & se retira.

Je passai une très-mauvaise nuit. Quelque fermeté que j'eusse témoignée, en apprenant la confidence, qui venoit de m'être faite, il s'élevoit de tems à autre, malgré moi dans mon esprit des

des ſentimens de jalouſie, qui m'agitoient cruellement; & un moment après, l'amour prenant le deſſus, je me reprochois mes injuſtes ſoupçons.

Cependant le jour étant venu, je ne pûs me réſoudre à épouſer. Je demeurai toute la journée au lit, prétextant un accès de fiévre, qui me donna occaſion de faire différer la noce d'une ſemaîne. Il paroiſſoit trop d'altération ſur mon viſage pour qu'on ne me crut pas. Le lendemain je me rendis chès Julie à mon ordinaire, mais avec des ſentimens, que je n'y avois jamais porté; ſavoir avec quelque petite pointe de ſoupçons, de jalouſie & de curioſité. Mais je n'eus qu'à la voir pour me déſabuſer dans un inſtant de toutes ces mauvaiſes impreſſions. Ses yeux malgré leur feu qui perçoit jusqu'au coeur, me parurent la modeſtie même; ſon teint fleuri avoit tout l'éclat des plus belles couleurs, & ſa taille étoit libre & dégagée. En un mot bien loin de découvrir aucun de ces triſtes effets qui ſuivent le déréglement, je n'apperçûs que des ſignes de ſageſſe, de pudeur & de modeſtie qui n'offroient à mes yeux rien d'équivoque.

C'en étoit trop pour ne pas paſſer ou-

outre. Nôtre mariage fut enfin célébré avec toute la pompe & la magnificence possible. Mais dans le tems qu'un châcun s'empressoit à divertir la compagnie, la joïe fut tout à coup troublée par de tristes syntômes, que l'on remarqua sur le visage de Julie. Elle parût d'abord embarrassée, une pâleur extrême se répandit ensuite sur ses belles jouës, ses lévres devinrent livides & ridées & ses yeux se troublérent. On attribua ce fâcheux événement à des vapeurs; plus instruit que les autres de mon malheur, je ne me fus pas approché d'elle & je n'eus pas rencontré ses regards, que je crus y lire, mais trop tard, tout ce dont on m'avoit fait confidence. On s'empressa envain à la secourir; elle ne recevoit aucun soulagement. Enfin, soit qu'elle ne pût plus soutenir ma présence, soit qu'il lui fut impossible de tenir davantage aux douleurs qu'elle souffroit; elle se leva brusquement & sortit de la chambre où nous étions. Je voulus la suivre, mais une porte, qui se ferma subitement, la déroba à mes yeux. Toute la compagnie se flatta qu'elle reparoitroit; on l'attendit inutilement près de deux heures, au bout desquel-

les

image
not
available

faisoit voir Julie dans le lieu de sa retraite. La pensée me vint d'abord, de le faire arrêter, pour avoir de lui l'éclaircissement que je souhaitois; mais ayant fait réfléxion, que par-là je pourrois donner au public une scéne, qui me couvriroit de confusion & m'exposeroit aux mauvaises plaisanteries de tout le monde, je crus devoir aller bride en main. Je lui dis qu'avant que de faire aucun marché, je voulois savoir si elle étoit dans un Monastére ou non. Elle est, me répondit-il, dans une Maison Bourgeoise & encore convalescente. Il étoit inutile d'en demander davantage. Je lui offris de le prendre à mon service, avec des gages raisonnables & de lui donner encore cent écus de gratification, à condition qu'il garderoit le secret. Nous convînmes à ce prix, & il me donna rendez-vous à la porte de son Maître, pour les neuf heures du soir.

Je me trouvai au lieu marqué à l'heure précise. Je n'y attendis pas long-tems sans voir ouvrir la porte. Le jeune Garçon Chirurgien, vint à moi avec une lanterne sourde à la main. Il n'y a pas de tems à perdre, me dit-il, mon Maître & toute sa famille son à

ta-

table, profitons du tems & montez avec moi. A ces mots, j'ordonnai à deux, lacquais qui m'avoient accompagné, de m'attendre à quatre pas de la porte. Je ſuivis le Garçon Chirurgien & je gagnai à petit bruit la chambre de Julie. Comme elle étoit couchée & que les rideaux étoient tirés, je pris à la main la bougie de la lanterne ſourde & je m'approchai du lit. Je ne donnai pas à Julie le tems de reconnoître mes traits; elle m'entendit plutôt qu'elle ne me vit: Perfide, lui dis-je, reconnois cet Amant trop crédule, que tu n'as pas eu honte de tromper. Ah! ſcélérate, je te retrouve enfin. C'eſt donc ici le Monaſtére où tu as dépoſé le fruit de tes impudiques amours.

A ces paroles Julie me parût toute émuë; elle me ragarda avec des yeux où la fraïeur étoit peinte, & ſans rien dire; mais un moment après, aïant repris ſes eſprits: Il n'eſt plus tems, me dit-elle, d'un ton aſſés ferme, d'uſer de déguiſement. Je ſuis criminelle. Je ne prétends pas pourtant par cet aveu toucher vôtre pitié. Je ſais combien j'en ſuis indigne. Je ſerois même la prémiére à vous porter à me perdre, ſi

la

la honte du traitement que vous me feriez souffrir ne devoit pas rejaillir sur vous. Conservez moi donc l'honneur, puis qu'il est inséparable du vôtre. Je puis couvrir mon opprobre du manteau de la Religion : souffrez que j'entre dans un Monastére au sortir d'ici. J'aurai facilement la liberté d'y faire profession, puis que nôtre Mariage n'est pas consommé ; & vous pourrez alors vous unir à une autre Epouse, plus digne de vous.

Elle me dit une infinité d'autres choses qui marquoient la sincérité de son repentir & qui me surprirent d'autant plus, que je n'attendois rien de si sage d'une personne encore malade, & toute troublée d'une entrevuë, à laquelle elle ne devoit pas être préparée. Je n'ai rien, lui dis-je, à repliquer à vos discours. J'en passerai par tout ce que vous souhaitez. Je veux bien même vous assûrer vôtre dot, avec une pension honnête. La seule chose que je vous demande, c'est que vous éxécutiez promptement vôtre promesse; je tiendrai la mienne. En prononçant ces derniéres paroles, je pris congé d'elle, & lui dis un éternel adieu.

CHA-

CHAPITRE. IV.

Mario se met à la suite d'un Prince pour voiager; & de ce qui lui arriva en chemin.

LEs conventions que j'avois faites avec Julie furent exactement accomplies; de sorte que je me tirai d'un si mauvais, pas avec un succès, qui surpassoit mon attente. Cependant la scéne n'avoit été nullement de mon goût. D'ailleurs, je ne pouvois ignorer, que bien des personnes ne pensoient pas aussi charitablement sur mon compte & sur la vertu de Julie, qu'elles le faisoient paroître. C'en étoit assés pour me faire haïr le séjour de Florence; mais je ne pouvois me résoudre à m'éloigner d'un Pére, âgé de plus de quatre vingts-ans. Sa mort, qui arriva dans ces entrefaites, & qui me mit en possession de tous ses biens leva la difficulté.

Le dessein étoit formé, il ne s'agissoit que de l'éxécutien. Elle fut déterminée par l'invitation d'un de mes amis, qui étoit sur le point d'aller voir la plûpart des Cours de l'Europe, à la suite du Prince. N.... Il ne cessoit de m'entretenir de son voïage futur, & il

il le faisoit dans des termes si vifs & si joïeux, qu'il n'eut pas de peine, à me donner envie d'être de la partie. Cet ami se nommoit Fabricio, comme j'aurai occasion de parler de lui dans la suite, je crois devoir dire quelque chose de son caractére.

C'étoit un Gentilhomme Florentin, d'environ vingt-sept ans, d'un air froid & sérieux, mais qui avoit tant d'esprit & de politesse, que si son abord ne prévenoit pes en sa faveur, l'on ne pouvoit converser avec lui, sans l'aimer. Quoique froid à glacer, ses discours étoient pleins de vavacité & de sel, ce qui plaisoit d'autant plus qu'il n'y avoit rien d'affecté; il avoit du cœur & de l'honneur : au reste sur le fait de la sincérité il étoit un peu Italien. Dès nôtre enfance nous nous étions liés d'une étroite amitié, & le peu d'années, que nous avions passé sans nous voir, n'avoit rien diminué de nôtre estime. J'étois ravi de voïager avec lui. Je lui donnai ma parole de l'accompagner, si je pouvois avoir une place honorable dans la Maison du Prince N...., Il me fit admettre au nombre des Gentilshommes de son Altesse, & si tôt que j'en eûs

eûs reçû la nouvelle je me préparai pour le voïage. J'y apportai tout le ſecret poſſible, de peur que mes Parens, ou mes amis en aïant connoiſſance ne travaillaſſent à y mettre quelques obſtacles. Le jour du départ étant enfin arrivé, je me mis en route, ſans dire adieu à perſonne, & je laiſſai avec tout le contentement poſſible ma robbe & mes livres de droit, pour ne les jamais revoir.

Quelque diligence que j'euſſe fait je ne pûs joindre le Prince qu'à Milan. Fabricio me préſenta à ſon Alteſſe, qui me fit un accueil des plus gracieux. Nous ſéjournâmes dans cette grande Ville. Le Prince y fut logé chés le Gouverneur, qui lui rendit tous les honneurs imaginables.

Je n'entreprendrai pas de donner la deſcription de Milan, non plus que celle des autres Villes, où nous paſſâmes; je laiſſe cette tâche à ceux qui ſont curieux de donner la relation de leurs voïages. Pour moi, je me borne à décrire mes avantures.

De Milan nous prîmes donc nôtre route par Varaiſe, afin d'entrer en France par la Suiſſe, le Prince aïant des raiſons particuliéres pour éviter le Piémont & la Savoïe. Nous marchâ-

châmes pendant dix jours. Le prémier endroit où nous nous passâmes fut la Ville de Lucerne. Il ne nous arriva rien de remarquable en chemin, si non que nous passâmes tout d'un coup d'un Eté chaud dans un rude Hyver; car en sortant des Terres l'Etat de Milan nous fimes sept journées de chemin entre des rochers, des précipices, & des montagnes entassées les unes sur les autres, dont la plûpart étoient couvertes de neige.

De Lucerne nous nous rendîmes à Basle. Entre ces deux Villes, un Orage afreux, mêlé de pluïe, de grêle, de tonnerre & d'éclairs, nous obligea de nous arrêter dans un petit Bourg, à l'éntrée duquel nous trouvâmes une Auberge d'assés belle apparence. L'hôte voyant arriver si bonne compagnie, vint au devant de nous tout joïeux & nous fit des civilités sans nombre; mais nous le priâmes de les abréger, & de nous faire allumer un grand feu pour nous sécher, en attendant qu'il nous prépareroit à dîner.

Nous n'étïons pas encore à table, que nous vîmes entrer, dans le Chambre où nous nous chauffions, le Baillif du Village, à la tête de cinq Gentils-

hommes du voisinage. Ils firent châcun trois profondes revérences & le Baillif entama un discours Allemand, qui à en juger par la prémiére période avoit tout l'air d'être long. Le Prince heureusement reconnut le Baillif, pour l'avoir vû autrefois au service de son Altesse Sérénissime son Pére; il ne lui donna pas le tems d'achever sa harangue; il le remercia de toutes les belles choses qu'il avoit à lui dire; il l'embrassa & le pria de se mettre à table avec sa compagnie. Le Baillif s'excusa sur ses affaires, & se retira un moment après: les Gentils hommes prirent place.

J'entreprendrois inutilement de décrire l'embarras & les postures gênées de ces bons Gentils-hommes Suisses, en la présence du Prince. On s'imagine assés que des gens qui ne sont jamais sortis de leur Village & qui vivent dans une ignorance grossiére des bienséances, ne doivent pas avoir infiniment les airs de Cour. Tout ce que je dirai c'est que durant le tems qu'ils demeurérent avec nous, il fallut souvent me contraindre pour ne pas éclater de leurs naïvetés & des fréquentes sotises qui leur échappoient

poient en penſant dire les plus belles choſes du monde. Mais ce fut bien autre choſe, lors que le vin eut commencé à mettre nos Convives en belle humeur. Ils s'emparérent de la parole, ou plutôt ſe l'arrachérent l'un à l'autre. La converſation étoit tombée ſur le Gouvernement des différentes Républiques de la Suiſſe, matiére inconnuë non ſeulement aux Etrangers mais même à la plûpart des Gens du Païs. Nos Gentils-hommes entreprirent de nous diſtinguer ces différentes formes de Gouvernement; & comme ils n'en étoient pas trop parfaitement inſtruits, ils s'embaraſſoient à tout moment, ce qui leur donnoit occaſion de ſe couper la parole les uns aux autres. Ce n'eſt pas comme cela, diſoit l'un; laiſſez moi parler, j'inſtruirai ſon Alteſſe de ce dont il s'agit. Celui-ci n'avoit pas commencé ſa Narration qu'il etoit interrompu à ſon tour; de maniére que les oreilles étoient aſſaſſinées, ſans qu'on pût rien approfondir.

Je remarquai pourtant dans les maniéres d'un d'entre eux un peu plus de modération & de bienſéance; il ſembloit auſſi avoir l'air plus ouvert

& plus de politeſſe ; mais en même tems je crus voir dans ſon viſage un air de triſteſſe, qui ne lui étoit pas naturel. Je m'appliquai à le conſidérer, & plus je le regardois, plus je m'intéreſſois pour lui. Quelques ſoupirs qui lui échappérent, piquérent ma curioſité. Avant néanmoins que de lui demander la cauſe de ſon chagrin, je me dérobai un moment de la table, pour aller queſtionner nôtre hôte ſur ce que je voulois ſavoir.

On eſt ordinairement inſtruit dans les Auberges de tout de qui ſe paſſe dans le voiſinage, & l'on ne ſe fait pas une peine de le conter à ceux qui veulent bien l'entendre. L'Hôte en queſtion n'étoit pas ſcrupuleux ſur cet article. Il me donna ſur le champ un ample ſatisfaction, ſur ce que je lui demandai.

Ce Gentil-homme, dont vous me parlez, me dit-il, eſt un Officier de mérite qui s'eſt diſtingué dans plus d'une occaſion au ſervice de la France. Il a vieilli ſous le harnois. A l'âge de ſoixante ans, il n'etoit encore que ſimple Capitaine, il laiſſa ſa compagnie & ſe retira avec ſa Famille ſur une Terre, qu'il à deux

Digitized by Google

lieuës d'ici. Malgré l'injustice de la fortune, il ne laisse pas de se soutenir avec honneur par son épargne & par son œconomie ; il a sur-tout un soin particulier de l'éducation de ses Enfans, qui sont en grand nombre; car outre son Aîné, qui est aujourdhui dans un Régiment au service de la France, il a deux autres Enfans mâles en bas âge & six filles. La tristesse que vous avez remarquée sur son visage ne peut venir que d'une avanture, qui vient d'arriver à l'aînée de ses Filles, personne des plus sages & des plus aimables, & qui a disparu depuis quelques jours, sans qu'on ait pû en apprendre de nouvelles. On dit qu'un certain Gentilhomme de Modéne, qui étoit venu passer quelques mois dans un Château d'un de ses amis, qui n'est pas éloigné d'ici, l'a enlevée. Ce Seigneur est fort riche; mais malgré son bien, il n'avoit pû se faire aimer, & dans peu il alloit voir un Rival heureux à son préjudice. C'est ce qui l'a porté à cette violence.

Je n'en voulus pas savoir davantage. Je rentrai dans la chambre, & avant que de me mettre à table, je

dis au Prince que s'il n'avoit jamais entendu parler d'avantures amoureuſes des Suiſſes, le Gentil-homme que je lui déſignai ne feroit pas ſans doute difficulté de lui en raconter une toute fraîche, qui venoit d'arriver à une de ſes Filles. Son Alteſſe ne ſe le fit pas dire deux fois; ſoit par curioſité, ſoit pour couper court à une converſation, qui l'ennuïoit depuis long-tems, elle addreſſa la parole à ce Gentil-homme & n'eut pas de peine à obtenir de lui la grace qu'elle lui demanda. Il raconta toute l'Hiſtoire, comme je le vais dire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE. V.

*Hiſtoire de Lucie & du Marquis de***.*

IL ne convient pas, dit-il, à un pére de faire l'éloge de ſa Famille. Cependant pour faire un recit fidéle de l'Hiſtoire que vous ſouhaitez avoir, je ne puis m'empêcher de dire quelque choſe des qualités de la perſonne dont il eſt ici queſtion. De neuf enfans que j'ai

j'ai eû d'une Demoiselle Françoise, que j'épousai dans le tems que je servois cette Couronne dans un Régiment Suisse. L'Ainée nommée Lucie, me consoloit de la perte de mon épouse, par le soin qu'elle prenoit de l'éducation de ses sœurs à qui elle tenoit lieu de mére. C'etoit une fille d'un mérite solide, accompagné de mille vertus qu'elle couvroit d'une grande modestie, mais qui échappoient & se montroient malgré elle. Elle possédoit en perfection toutes les qualités qui conviennent à son séxe Une éducation Françoise avoit cultivé en elle les avantages d'une heureuse nature; & je puis dire avec vérité, que les dons du Ciel n'étoient point affoiblis en elle par des maniéres affectées comme ils le sont, dans la plûpart des Filles de France.

Il est facile de s'imaginer que des talens si peu communs dans ce Païs-ci, lui avoient attiré un grând nombre d'Adorateurs. Il est peu de Jeunes-Gens dans le quartier, qui n'aïent tâché de s'en faire aimer. Aucun n'y avoit pû réussir; tous avoient été refusés. Comme je l'aimois avec autant de tendresse que de justice, je n'avois jamais vou-

lu contraindre son inclination. Je savois qu'elle ne manquoit pas de lumiéres pour faire un bon choix; je me faisois un principe de lui laisser la liberté de suivre son goût pour son établissement.

Quelques années se sont passées sans qu'elle ait pû fixer son choix. L'heûre fatale arriva enfin, où ce cœur insensible se vit forcé de rendre les armes. Le Comte de .... qui avoit passé la plus grande partie de sa vie à la Cour du Duc de Mantouë, ayant vû tout à coup sa fortune échouer, en tombant dans la disgrace du Prince, se retira, il y a environ un an, avec sa famille dans un Château qu'il acheta à deux lieüës d'ici. Il n'y fut pas plutôt établi qu'il rendit visite à toute la Noblesse de Voisinage; il me vit comme les autres & amena avec lui son fils unique, Cavalier d'environ vingt-huit ans, dont les maniéres nobles & aisées parûrent sans doute à Lucie bien différentes de celles qu'elle avoit pû remarquer dans tous ceux qui l'avoient jusques alors recherchée. Elle remarqua dans lui d'excellentes qualités, & le Cavalier de son côté, dès

dès cette prémiére entrevuë crût avoir trouve ſon fait. Les viſites fréquentes qu'il nous fit dans la ſuite, ne ſervirent qu'à fortifier ſa paſſion naiſſante. Il ne ſe borna pas longtems à parler & à voir; il ſe déclara; il fut écouté, de ſorte que nos deux Amans concûrent, l'un pour l'autre, un amour d'autant plus ſolide qu'il étoit fondé ſur quelque choſe de plus réel que le goût & l'opinion; je veux dire ſur une véritable eſtime.

Dom Antonio, c'eſt le nom de ce Cavalier, eſt grand, bien pris dans ſa taille, d'une beauté mâle, d'une démarche aiſée, d'un air doux & aimable, mais qui ne manque pas de vivacité. Il eſt modeſte dans ſes habillemens; mais les ajuſtemens les plus ſimples ſont ſi bien relevés par ſa figure noble & gracieuſe, qu'il n'y a qu'à le voir pour ſentir ce qu'il eſt. Comme il a été élevé à la Cour, il en a pris toutes les belles maniéres ſans en avoir contracté les défauts, & ce qui eſt aſſés rare dans les perſonnes de ſon âge & de ſa condition, il ſait beaucoup ſans affecter de paroître ſavant. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tant de belles qualités, il ait

trouvé le secret de plaire à une fille aussi in différente que Lucie.

Les Parens de Dom Antonio ne s'opposérent pas à ses inclinations; ils vinrent me faire la demande de ma fille; de sorte que ravis de voir, de part & d'autre, d'heureuses dispositions dans nos enfans nous fumes bientôt d'accord sur les clauses du contract. Le mariage fut malheureusement différé de quelques mois, au sujet d'un voïage que Dom Antonio fut obligé de faire pour aller régler quelques affaires de son pére; il partit avec une entiére assûrance de posséder Lucie à son retour, qu'il promit de rendre le plus prompt qu'il lui seroit possible.

Dans ces entre faites le Marquis de .... arriva de Modéne en Suisse pour voir le pére de Dom Antonio, pour qui il conservoit beaucoup d'affection malgré sa disgrace. Il n'eut pas entendu parler de Lucie, que les loüanges qu'on donnoit à sa beauté & à sa vertu lui firent venir l'envie de la voir; mais la voir & en devenir passionné furent la même chose pour lui. Il fit une seconde visite à l'issuë de laquelle, il me tira à part, m'étala la Nobles-

Noblesse de sa Maison, sa faveur auprès du Duc de Modéne & ses grands biens. Il finit par me faire une déclaration à laquelle tout cela m'avoit préparé. J'aime vôtre fille me dit-il & je l'épouse sous trois jours; Il faut me la donner. Je sais que vous êtes mal dans vos affaires; c'est le vrai moyen de les accommoder; je ferai à vos autres enfans un present de huit cens pistoles.

Je répondis assés froidement à cette demande, aussi cavaliére que généreuse. Je n'ai jamais voulu contraindre, lui répondis-je, l'inclination de ma fille. L'intérêt ne me fera pas agir différemment; si elle consent de vous donner la main nous verrons ce que nous aurons à faire. Mais en quels termes êtes vous avec elle? Vous êtes-vous expliqué? C'est par où il faut commencer. Au reste je vous dirai franchement, que je ne vous conseille pas de vous mettre en frais à cet égard. Je connois Lucie; elle ne violera jamais la parole qu'elle à donnée à Don Antonio. Là-dessus nous rompîmes conversation & il se retira un peu embarrassé.

Le Marquis est un homme, fier qui

ne veut jamais rencontrer d'obſtacles à ce qu'il déſire. Un refus l'irrite; & bien loin de ſe païer d'une excuſe légitime, il s'en trouve offenſé, Dès le lendemain il revint nous voir. Il étoit ſuperbement habillé. Il entama la converſation par une déclaration auſſi cavaliére, que celle qu'il m'avoit faite le jour précédent; il dit qu'il croïoit Lucie trop ſenſée pour donner la préférence à un Rival, qui étoit infiniment au deſſous de lui, tant pour la maiſon que pour le bien; il fit le détail de ſes Terres & nombra le revenu qu'elles lui produiſoient. Voyez, dit-il, en ſe levant & mettant les mains ſur ſes hanches, ſi le Marquis de... ne vaut pas Dom Antonio. Parlez, pourſuivit-il, Charmante Lucie, & que vôtre reponſe faſſe le bonheur d'une perſonne qui vous adore. Marquis, dit Lucie, ſi vous avez quelque conſidération pour moi, ceſſez de me propoſer une choſe que vous ſeriez le prémier à condamner. Si j'etois engagée avec vous, comme je le ſuis avec Dom Antonio, & qu'un Seigneur plus riche encore vînt me faire des propoſitions, pour me faire rompre mes engagemens, approuveriez vous

vous ma foibleſſe, ſi j'y donnois les mains? Répondez-moi à vôtre tour. En vérité, dit-il, vous autres, Dames Suiſſes, vous étes bien ſcrupuleuſes ſur le point de la fidélité, mais j'éſpére que vous y ferez réflexion & que vous parlerez bien-tôt ſur un antre ton. L'a-deſſus il prit congé de nous & monta à cheval pour s'en retourner.

Comme nous fumes trois jours ſans entendre parler de lui, nous crumes en être débarraſſés; mais un ſoir que Lucie ſe promenoit avec ſes ſœurs dans une avenuë aſſés longue, qui eſt devant nôtre Logis, ſix hommes armés & montés avantageuſement, l'enlevérent & l'on ignore encore ce qu'elle eſt devenuë. Mes ſoupçons n'ont point de peine à ſe fixer. Les ſix hommes armés ne ſont point d'autres, que le Marquis avec ſes cinq Domeſtiques. Auſſi n'a-t-il pas paru depuis chès le Pére de Don Antonio. J'ai porté mes plaintes au Baillif; on a donné les ſignaux; les Gens de la Campagne ont pris les armes pour arrêter le raviſſeur; mais il y a apparence que ſa diligence a trompé tous ces ſoins.

CHAPITRE VI.

*Fin de l'Histoire de Lucie & du Marquis de. ****

CE bon Gentil-homme avoit fini son recit, & chacun lui témoignoit combien il étoit sensible à sa disgrace, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux ; lorsque nous entendimes accourir en diligence plusieurs Païsans fort joyeux, qui demandoient avec empressement à parler à leur Seigneur, & c'etoit précisément celui qui venoit de nous entretenir. Le Prince, ne doutant point que ce ne fût le dénouëment de la piéce, demanda qu'on les fit entrer. Ils avancérent en foule & criérent dès la porte : Votre Fille est retournée au Château ; elle revient avec de grandes richesses. Toute la compagnie demanda ce que cela vouloit dire. Là-dessus un de ces Païsans, qui paroissoit le plus entendu, fit faire silence & parla de la sorte. Le Ravisseur de vôtre Fille l'avoit conduite durant la nuit

nuit qu'il l'enleva, dans une métairie du Canton de Lucerne, dont il s'étoit assûré pour une somme d'argent. Il y a demeuré caché durant trois jours. Le quatriéme, croïant qu'on ne pensoit plus à son crime, il prit le parti de se mettre en route pour se sauver. Heureusement le signalement qui avoit été publié le fit reconnoître par quelques Païsans du prémier Village où il passa. Ceux-ci donnérent l'allarme; on courut pour l'arrêter, & on le joignit. Il se mit en défense avec tous ses gens. Comme il n'y avoit pas d'apparence qu'il fut le plus fort on le somma de mettre les armes bas; mais au lieu de se rendre, lui & ses gens firent une décharge sur les Païsans, dans la pensée qu'ils prendroient la fuite; il ne connoissoit pas les Suisses; on lui répondit d'une décharge de mousquets, qui le renversa lui & trois des siens de cheval dangéreusement blessés. Les autres prirent la fuite & on les a arrêtés un peu plus loin. Pour le Marquis, on le porta chès le Chirurgien du Village, où l'on sonda ses blessures. Elles furent trouvées mortelles & on lui dit qu'il n'avoit pas plus de deux

deux heures à vivre. A cette nouvelle il rentra en lui même; il demanda un Prêtre; il fit de très-humbles excuses à Lucie de la violence qu'il lui avoit faite; & pour réparation il lui donna sa Cassette avec un billet de vingt mille florins sur un Bourgeois de Basle. Le Prêtre étant arrivé, il se confessa; il reçût l'absolution & expira un moment après. Son Corps a été déposé dans l'Eglise du lieu, jusqu'à ce que l'on sache ce que ses Parens en voudront faire. A l'égard de votre fille elle est revenuë chès vous avec la Cassette & le billet qui lui ont été légués; & c'est cette bonne nouvelle que nous sommes venus vous annoncer.

Le Païsan aïant fini de parler, le Pére de Lucie leva les yeux au Ciel, & remercia Dieu de tout son cœur de la protection visible, qu'il avoit donnée à sa fille dans cette occasion; il fit présent ensuite aux Païsans de tout l'argent quil avoit sur lui, pour païer la bonne nouvelle qu'ils étoient venus lui annoncer; & aïant pris congé du Prince il retourna chès lui.

Cette avanture nous fit faire dans le

le moment bien des réflexions. On ne pût s'empêcher de reconnoître la main de Dieu dans cette mort si imprevuë du Marquis & sa providence divine dans la délivrance de Lucie. Nous en conclûmes que le crime & la vertu trouvent tôt ou tard leur recompense.

Nous nous reposâmes dans la même Auberge, jusqu'au lendemain que le Prince nous donna ordre à Fabricio & à moi de prendre les devans, afin que nous pûssions arriver à Paris quelque tems avant lui, pour lui loüer un Hôtel, & le faire garnir de toutes les choses néceſſaires.

CHAPITRE VII.

Avantures arrivées à Mario dans son voiage de Basle à Paris.

JUsques dans la Lorraine il ne nous arriva rien de particulier; nous l'avions presque toute traversée, lorsqu'un soir la nuit nous surprit dans une Forêt & assés loin d'un Village où nous devions aller coucher.

cher. Les ténébres devinrent à la fin si grandes, que s'il y eut eu plus d'un chemin fraïé nous aurions couru risque de nous égarer; mais comme il n'y avoit qu'une grande route nous marchions avec confiance. Cependant aïant descendu dans un petit Vallon, où le chemin paroissoit se partager en deux, nous nous trouvâmes dans un grand embarras, ne sachant le quel des deux nous devions prendre.

Tandis que nous consultions le Valet de Fabricio apperçût du côté gauche une lumiére qui n'étoit pas fort éloignée, nous primes le parti d'y aller pour nous faire remettre sur la voïe. Nous en étions à peine à une portée de fusil, que nous entendimes un grand bruit de gens qui se réjouissoient. Nous fimes halte pour tenir conseil si nous avancerions ou non. Je me doutois quelle sorte de gens ce pouvoit être; car depuis que nous étions entrés dans la Lorraine nous n'avions entendu parler que des Brigandages d'une quarantaine de Voleurs, que l'on avoit nommés la *Bande joieuse.* Fabricio néanmoins plus expérimenté que moi dans les voïa-

ges, nous dit que ce n'étoit autre chose qu'une Noce de Païsans & que nous ne pouvions nous dispenser d'approcher pour prendre langue, à moins que de nous exposer à battre les bois toute la nuit.

La résolution étant prise d'avancer, je demandai, que châcun regardât si ses pistolets étoient en état; ce qui étant fait, nous mimes nos chevaux au pas & nous marchâmes tous sur une même ligne. Nous étions prêts d'arriver à la maison, lors qu'une fille qui avoit entendu le bruit de nos chevaux, s'avança au devant de nous & nous parla en ces termes: Mes chers Messieurs, vous étes perdus, si vous ne vous en retournez. C'est ici la retraite ordinaire de la *Bande joieuse*. Ils sont actuellement trente six à table à se divertir. Profitez du tems pour vous sauver, mais sauvez moi avec vous; car je suis une de ces pauvres filles qu'ils ont enlevées à leurs parens, & qui sont ici exposées à leur brutalité. Il n'étoit pas tems de s'arrêter à discourir, de crainte d'interrompre ces braves gens dans leurs plaisirs. Mon Valet de chambre fit monter cette fille derriére lui &

& ſuivant au galop la route qu'elle nous montra, nous nous éloignâmes bien vîte de ce coupe-gorge.

Nous étions prêts à ſortir de la Forêt, lorſque nous entendimes des cris bien différens des prémiers; c'etoient des gémiſſemens de perſonnes mourantes. Comme nôtre Libératrice nous avoit dit en chemin, que les Voleurs avoient fait ce jour-là une bonne capture, il n'y avoit point à douter que ce ne fuſſent les Voïageurs volés qui rendoient dans ce lieu les derniers ſoupirs. Fabricio étoit d'avis que nous continuaſſions nôtre route ſans nous arrêter. La pitié me fit penſer autrement; je mis pié à terre; ſon Valet de chambre en fit de même, auſſi bien que mon Lacquais & nous pénétrâmes tous trois dans le bois, tandis que les trois autres gardoient nos chevaux.

Nous arrivâmes, avec bien de la peine, au travers des brouſſailles à l'endroit d'où partoient les gémiſſemens, & nous y rencontrâmes une Dame & un jeune enfant tous nuds attachés par les bras au même arbre. Nous les deliâmes & les emmenâmes avec nous. Je pris la Dame der-

derriere moi ; je la couvris de mon manteau. Fabricio donna pareillement son manteau au jeune enfant, & son Valet de chambre le prit entre ses bras. Nous sortîmes dans cet équipage de la Forêt, & nous entrâmes dans une Plaine coupée de plusieurs routes. Nôtre Libératrice qui connoissoit le païs, nous en fit prendre une, qui nous conduisit après environ deux heureuses de marche à une grande Ferme, que son Pére exploitoit.

Il y eût-là un nouvel embarras; la Dame ne fut pas plutôt descenduë de cheval qu'elle tomba en foiblesse; en eut toutes les peines du monde à lui faire reprendre ses esprits ; d'un autre côté le jeune enfant, nous parut baigné dans son sang. Mon Valet de chambre qui n'entendoit pas mal la Chirurgie le visita, & lui trouva une blessure au ventre; mais comme elle étoit legére, il y appliqua des remédes convenables.

Nous laissâmes ces deux personnes prendre le repos, dont elles avoient plus de besoin que de toute autre chose; nous fumes souper avec nôtre Hôte & sa femme, qui ne savoient

qu'elle chére nous faire, pour reconnoître le plaisir que nous leur avions fait en leur ramenant leur fille; enfin nous fumes nous coucher accablés de sommeil & de lassitude.

Il étoit près de neuf heures, lors que nous nous levâmes le lendemain. Dès que nous fumes en état de paroître nous nous informâmes de l'état où se trouvoient la Dame & le jeune Enfant en question. Nôtre Hôte nous dit que tous deux étoient assés bien, que l'Enfant étoit cependant un peu foible & que la Dame, qui étoit levée, il y avoit déja long-tems, avoit demandé avec empressement à voir ses libérateurs.

Nous nous disposions à la prévenir, lors qu'elle parût à la porte de nôtre chambre, vêtuë des habits que la maitresse du logis lui avoit prêtés. Malgré la négligence de sa parure & la tristesse qui paroissoit sur son visage, nous ne pûmes nous empêcher d'être surpris d'admiration en la voïant. Sa contenance, sa façon de saluer & sa démarche, avoient quelque chose qui en imposoit. D'ailleurs elle étoit grande & bien faite, & quoique âgée peut-être de trente ans, elle avoit encore toutes les graces de la prémiére jeunesse.

nesse. Le mouvement de ses yeux avoit sur-tout quelque chose de si éblouïssant, qu'il eut fallu être absolument aveugle, pour ne pas reconnoître que c'étoit une personne au dessus du commun. Nous en fumes encore plus convaincus par le compliment qu'elle nous fit, pour nous remercier de l'office que nous lui avions rendu, aussi-bien qu'au jeune Enfant, qu'elle nous dit être son fils. Les offres de services, qu'elle ajouta à son compliment, nous convainquirent que nous avions obligé une femme de distinction. Nous nous entretinmes quelque tems en semble. A la fin je lui proposai de faire lever le prémier appareil de la plaïe de son fils; elle y y consentit; je la pris par la main & l'accompagnai jusqu'à sa chambre. Nous y aprimes avec plaisir, que les remédes appliqués sur la blessûre de l'Enfant avoient parfaitement opéré, & que sa guérison entiére n'étoit plus qu'une affaire de trois jours. Nous en fîmes compliment à la mére à qui nous demandâmes la liberté de pouvoir dîner avec elle, & en compagnie de l'Hôte, de l'Hôtesse & de leur fille. Elle nous l'accorda, & on nous servit un diner, qui n'étoit

n'étoit pas mal entendu, pour être ordonné dans une Ferme de campagne.

Après divers propos indifférens, la Dame nous demanda par quel hazard des Cavaliers, qu'elle voyoit bien être des Etrangers, avoient eu la fille de nôtre Hôte en leur compagnie. Nous lui contâmes toute l'histoire, pour avoir occasion de la prier de nous dire elle même, comment elle avoit pû tomber dans l'accident, dont nous avions eu le bonheur de la retirer. Ce fut dans ces termes qu'elle en fit le recit.

CHAPITRE. VIII.

Histoire de la Dame, que Mario avoit delivrée, dans une Fôrêt de Lorraine.

POur vous instruire de ce que vous me demandez, dit cette Dame, je suis obligée de reprendre les choses un peu de loin. Ma vie, quoique je ne sois pas encore extrémement âgée, a été, traversée d'une infinité de disgraces & de tant de malheurs, que je suis sur-

ſurpriſe de me voir encore au nombre des Vivans. J'étois née cependant de parens aſſés riches & aſſés puiſſans, pour pouvoir eſpérer de jouïr d'une fortune brillante. Mais ce n'eſt pas toujours dans les richeſſes & dans la Nobleſſe que ſe rencontre le bonheur le plus parfait. Les Grands biens & ces Titres ſuperbes, que le Vulgaire ignorant regarde avec tant d'envie, mériteroient ſouvent ſa pitié, s'il venoit à approfondir toutes les miſéres qui les accompagnent. Vous aurez ſouvent lieu de ſentir la vérité de ces réfléxions dans le cours de mon hiſtoire, où je n'ai rien que de triſte & de funeſte à vous faire entendre. C'eſt peut-être commencer mal à reconnoître le ſervice ſignalé que vous m'avez rendu, que de vous faire un détail, qui ne peut vous réjouïr. Mais pour ſatisfaire la curioſité que vous témoignez avoir, il vous en faut paſſer par-là.

Je ſuis née en Champagne de Parens qui ſoutenoient une naiſſance illuſtre, par de grandes dignités & par des biens conſidérables. Mon pére avoit paſſé la plus grande partie de

sa vie à l'Armée ou à la Cour; & il étoit parvenu à un des Postes les plus éminens. A l'âge de soixante-quatre ans, lassé des fatigues de la guerre, & dégouté des honneurs de la Cour, il se retira sur ses Terres, pour y vivre en repos le reste de ses jours, & pour y jouïr de plaisirs innocens, qui ne troublassent point sa félicité. Il y auroit sans doute réussi, s'il ne se fut point marié; mais il épousa ma Mére, qui passoit pour la plus belle & la plus riche personne de la Province; & ces avantages malheureusement étoient contrebalancés par une humeur des plus aigres & des plus capricieuses.

Je fus l'unique fruit de ce mariage; mais je n'en fus pas plus heureuse pour cela. Sans doute, pour parler le langage des Historiens, qu'une maligne Etoile présida à m'a naissance; car mes disgraces commencérent dès m'a plus tendre enfance. Ma Mére conçût dès-lors une aversion pour moi. J'en ai dans la suitte éprouvé bien cruellement les effets. Cette disgrace mortifiante étoit néanmoins beaucoup modérée par la tendre affection, que mon pére avoit pour moi. Je n'eus

n'eus pas long-tems cette consolation; la mort m'enleva bien-tôt cet aimable pére, & m'ôta par-là mon unique support.

Je ne rapporterai point en détail les duretés infinies, que ma Mére eut pour moi. Le respect que j'ai toujours conservé pour elle, malgré ses mauvais traitemens, en seroit en quelque maniére offensé. Il me suffira de vous dire qu'il n'est point d'espéces de mortifications, que je n'aïe essüïées durant tout le tems que j'ai vêcu avec elle.

Cependant j'avois atteint ma seisiéme année. Mes déplaisirs augmentoient avec l'âge; & la raison me les faisant sentir encore plus vivement, je tombai dans une langueur, qui fit craindre pour ma vie, & qui porta un Oncle, du côté de mon pére, à prendre pitié de mon état. Il résolut, de maniére ou d'autre, de me tirer de cette déplorable situation. Il déclara à ma Mére, qu'il étoit tems de penser à m'établir. Il lui nomma plusieurs Cavaliers de la Province, qui pouvoient me convenir, & dit entre autres que le Comte de .... qui demeuroit dans son voisinage, lui avoit

déja fait quelque ouverture ſur ce ſujet.

Ma Mére ne s'oppoſa point à cette propoſition ; elle conſentit que mon Oncle amenât avec lui le Comte, afin que je pûſſe le voir & le connoître avant toutes choſes. Il profita de cette diſpoſition favorable ; il revint peu de jours après avec le Comte en queſtion. C'étoit un Cavalier de trente ans, d'une figure capable de s'attirer de l'attention. D'ailleurs pluſieurs autres qualités parloient en ſa faveur ; il avoit de l'eſprit & étoit très-galant. Tout cela ne contribua pas peu à lui faire trouver le chemin d'un cœur, qui vouloit ſortir de l'eſclavage.

Je n'eus point de honte de ma défaite, quelque prompte qu'elle fut. Je crus ne pouvoir montrer trop-tôt du retour à un homme, que l'on me deſtinoit pour Epoux, & que j'avois tant de raiſon à captiver. Je l'écoutai avec plaiſir, & je l'aiſſai l'entrée libre de mon cœur à tous les ſentimens, que ſon amour naiſſant tâchoit de m'inſpirer. Il me vit aſſiduëment ; ſur le pié d'Amant, durant trois ſemaines. Si je jouïs pendant ce tems-

là de l'agréable idée qu'il y a à plaire & à aimer; Je ne tardai pas à païer chérement ce leger contentement.

Ma Mére étoit encore jeune; elle n'avoit pas plus de trente trois ans. Le Veuvage n'étoit pas trop de son goût; & si jusques-là elle avoit persévéré dans cet état, c'est qu'elle n'avoit pas encore vû celui qui devoit lui plaire. Elle trouva dans mon Amant tout ce qui lui convenoit pour en faire son Epoux; & comme elle ne se faisoit pas une peine de préférer sa propre satisfaction à la mienne, elle n'en eut pas beaucoup à m'enlever ma conquête.

J'ignore par quel art elle sut détacher de moi cet Amant volage, pour se l'approprier. Tout ce que je sais, c'est que le perfide me fit voir bientôt par son indifférence pour moi & par son attention pour ma mére, que tout ses vœux avoient changé d'objet & que ses sermens & ses promesses lui avoient plus coûté à faire qu'à violer.

Une perfidie, si peu attenduë, pensa me faire mourir de douleur. Heureuse! si les sentimens de jalousie & de désespoir aux quels je me vis en

proïe, eussent alors abrégé mes jours. Que la mort m'auroit été douce, & qu'elle m'auroit épargné d'afflictions & d'ennuis! Je pris cependant le parti de renfermer en moi même toute ma douleur. Je n'en temoignai pas le moindre ressentiment à celui qui la causoit. Fiére, par choix, par nécessité, ou par bienséance, je fis ce que je pûs, pour lui faire croire que sa perte ne me touchoit que bien foiblement.

Quelque semaines s'écoulérent de cette sorte. Le Comte prodiguoit ses soins auprès de ma Mére; & il me sembloit que pour m'affliger d'avantage, il affectoit de redoubler ses attentions en ma présence. Enfin le tems qu'ils avoient fixé pour les Noces étant venu, le bruit s'en répandit par tout; & il parvint aux oreilles de mon Oncle, qui jusqu'alors n'avoit rien sû de cette intrigue. On peut juger de sa surprise, lors qu'il en fut informé. Il vint sur le champ trouver ma Mére, qui lui confirma une nouvelle, qu'il ne pouvoit croire. Il ne put d'abord s'empêcher de lui faire des reproches sanglans, mais voïant le mal sans remède & qu'il étoit impossible de rompre

pre des liens, qu'un amour mutuel avoit formés, il se contenta de m'exhorter à la patience.

Ce ne fut pas assés à ma Mére de m'avoir enlevé ma conquête, elle y joignit la raillerie & la cruauté. Elle me dit, que, si je perdois un Amant aimable, je ne devois en avoir aucun regret, parce qu'elle savoit un parti avantageux, qui se présentoit, & qui seroit capable de réparer ma perte. Sur quoi, elle me déclara, que son dessein étoit, que j'épousasse le Marquis de.... ajoutant que veritablement il n'étoit plus dans le bel âge; mais qu'outre, qu'il n'étoit pas non plus trop décrépit, il étoit d'une naissance & d'un mérite si distingué, que je devois me tenir honorée, de ce qu'il vouloit bien j'etter les yeux sur moi; qu'apres tout, comme elle étoit bonne Mére, & qu'elle ne vouloit avoir rien à se reprocher, elle n'entendoit aucunement gêner mon inclination, parceque si je me sentois plus de penchant pour le Couvent, que pour le Mariage, il m'étoit libre d'entrer en Religion; mais, qu'en un mot, il falloit me résoudre ou à prendre incessamment le voile, ou à donner,

dans huit jours, la main au Marquis de...

Mon Oncle, qui connoissoit le Marquis, fut allarmé de la proposition; il ne put goûter, qu'on me forçât à épouser un Vieillard, qui se confiant en sa naissance & ses grands biens, avoit eû l'audace de me demander en mariage; il représenta à ma Mére toute l'injustice d'une semblable violence: ce fut inutilement; je répandis envain, de mon côté, un Torrent de larmes, rien ne fut capable de faire changer mon Arrêt. De sorte que comme j'avois une extrême répugnance pour la vie Religieuse, & que d'ailleurs ma condition étoit des plus tristes, si je restois avec ma Mére, je fus contrainte d'accepter le Mariage, qui me parut le moins funeste de tous ces partis.

Je fus donc conduite comme une Victime à l'Autel, & livrée à l'âge de seize ans, entre les bras d'un homme, qui en avoit plus de soixante: joignez à cet âge avancé toutes les infirmités, que la Guerre & la Vieillesse traînent après elles. Mon sort eut encore été heureux, si les défauts de l'esprit & du cœur n'eussent pas surpassé

paſſé en lui ceux du corps. Jaloux à l'excès, bruſque dans ſes reponſes, incivil, froid, méfiant, avare: non ſeulement il avoit tous ces défauts, mais il n'en cachoit aucun, & ſe montroit toujours par ſes mauvais endroits.

Je rougis, d'être obligée d'uſer de ces termes; ce n'eſt pas la haine qui me les dicte, la vérité ſeule me les arrache de la bouche; je ſens même une peine extrême, de ce que le recit de mon hiſtoire m'oblige à vous faire une pareille peinture.

La cérémonie de mes noces ſe fit aſſés promptement; quand elle fut achevée, il fallut ſuivre mon Mari, dans une de ſes Terres, où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire; je quittai ma Mére & mon Beau-pére, car le Cavalier, dont je vous ai parlé, avoit reçû ce titre, & l'avoit déja même fait valloir, plus d'une fois, à mon égard. J'arrivai, au bout de deux jours, au lieu qui m'étoit deſtiné pour priſon, & j'en reſſentis bien-tôt toute l'horreur. Un grand Château antique, ſitué dans un Vallon, au milieu d'une épaiſſe forêt & tout entouré de larges foſſés, remplis d'une

eau croupissante, fut le lieu où mon Epoux m'enterra toute vivante. Dès que nous y fumes arrivés, il me montra l'appartement, qui m'étoit destiné : c'étoient plusieurs chambres spacieuses, dont les meubles conservoient encore quelques restes de leur ancienne magnificence. La lumiére, qui entroit dans ces chambres, par de petites fenêtres, doublement grillées, étoit si foible, qu'à peine y pouvoit-on savoir, en plein midi, s'il étoit jour ou non.

Quelques Vieilles Femmes, d'une malpropreté dégoutante, se présentérent alors à moi pour me servir ; mais, à leur maniére de parler, je compris bien-tôt, quelles m'étoient données uniquement pour me gouverner, & pour veiller sur ma conduite ; je remarquai même, que la plus âgée d'entre elles prit, en m'abordant, un certain air de supériorité ; & il ne me fut pas difficile de voir, que cette Dame suivante deviendroit, dans la suite, ma véritable maitresse.

Je ne finirois point, s'il falloit vous rapporter toute la gêne, que j'ai été contrainte d'endurer, pendant plusieurs

ſieurs Années, dans cet afreux ſéjour. Si l'on en excepte les jours qu'il faloit aller à l'Egliſe, je ne ſortois jamais; encore mon Mari faiſoit-il en ſorte, que nous y arrivaſſions toujours un peu tard, & nous faiſoit-il ſortir de bonne heure, depeur que quelqu'un n'eut occaſion de nous aborder, & de nous propoſer quelque partie. Tels étoient les moïens que ce Mari jaloux emploïoit, pour défendre le cœur d'une jeune femme, contre les entrepriſes des Rivaux, qu'il s'imaginoit avoir. Toute compagnie, tout divertiſſement, toute promenade, tout plaiſir me furent interdits; il fallut me contenter de la vuë de mon Vieillard taciturne & de celle de mes Vieilles domeſtiques. Je n'avois pas même l'agrément de ſuivre mon goût dans mes repas: un ſeul mêts, ſouvent aſſés mal apprêté, en faiſoit la matiére; car le Marquis malgré ſes richeſſes ſe refuſoit le néceſſaire: les viandes les plus communes & les plus groſſiéres lui ſuffiſoient, j'étois obligée de m'en contenter; on ne m'en préſentoit point d'autres; je parlois à des ſourds, lorſque je demandois du changement.

Cette vie, si désagréable, m'eut sans doute plongée dans une tristesse mortelle, si le Ciel ne m'eut envoïé une consolation, en me donnant l'Enfant que vous voïez. Le soin de le nourrir & de l'élever, dans ses prémiéres années, servit à charmer mes ennuis, & je suis obligée de lui rendre cette justice, que sa tendresse pour moi, son assiduité à me tenir compagnie, & à m'amuser par ses caresses & ses petits discours, lorsqu'il fut dans un âge un peu plus avancé, me recompensérent avec usure, de ces prémiers soins. Jamais peut-être Enfant ne ressembla moins à son Pére, pour l'humeur & pour le caractére. La douceur, la générosité & la complaisance furent les qualités, que je remarquai prémiérement en lui; & quelque dur que fut le joug au quel j'étois assujettie, il me parut leger, dès que j'eus le plaisir de le posséder.

Le souvenir de mon Esclavage me rappelle les discours, que cet aimable Enfant me tenoit pour me consoler; & j'avouë que je ne puis m'empêcher de m'attendrir, quand je rappelle tous les artifices innocens, dont il s'avisoit, pour charmer ma douleur

&

& pour essuyer mes larmes. Que les Péres & les Méres sont heureux, lorsque le Ciel, bénissant leur union, leur donne des Enfans d'un si charmant caractére! Il ne peut jamais leur faire un plus digne présent; & de tous les biens que je tiens de sa bonté, je n'en ai point, qui me soit plus cher, ni plus précieux.

Mais si cet aimable Enfant fut ma consolation dans ma misére, il fut aussi la cause de mes plus grands chagrins. Son attachement pour moi déplût à son pére, de qui il recevoit tous les jours mille mauvais traitemens; non centent de le priver des amusemens, que l'on accorde aux Enfans des plus simples Bourgeois, il lui refusoit jusqu'aux ajustemens convenables à son état: peu touché de ses maniéres caressantes, & de sa douceur, il ne lui parloit jamais qu'en colére & les yeux pleins de fureur; il n'usoit du pouvoir, que la nature lui avoit donné, que pour lui faire des menaces terribles, & pour prodiguer les corrections, sans ménagement, ni modération.

Vous concevez, Messieurs, quels chagrins devoient me causer des ma-

niéres si rudes pour un fils, à qui je puis dire, qu'il ne falloit que montrer le bien, pour exciter sa volonté naissante à le pratiquer: je vivois dans des allarmes continuelles pour lui; & plus inquiette pour mon fils, que pour moi même, je suffrois infiniment plus de ses peines, que des miennes propres.

Douze années se sont écoulées de cette maniére, & peut-être mon état auroit-il encore été plus à plaindre, dans la suite, sans l'avanture extraordinaire, qui vient d'arrêter le cours des projets, que le Marquis avoit formés contre moi.

Le Château ou plutôt la prison, où j'ai été renfermée, durant l'espace de tant d'années, avoit commencé, depuis quelque tems, à devenir suspect à mon Mari; il ne le croïoit plus un asyle assés fort, contre les entreprises des Galants; & ses soupçons croissant avec son âge, il avoit crû devoir, pour la sûreté de son honneur, me conduire dans des Lieux plus déserts & absolument hors du commerce des hommes. Il possédoit un vieux Château éloigné de tout voisinage dans la Franche-Comté; c'é-

c'étoit l'endroit, où il avoit projetté de me reléguer.

Ce qui avoit le plus servi à lui faire prendre cette étrange résolution, c'est qu'un jour, que j'avois, comme par miracle, obtenu la permission d'aller voir mon fils, à la chasse dans la Forêt, je rencontrai un jeune Baron de nos voisins, qui s'étoit égaré en poursuivant son gibier avec trop d'ardeur; il fut informé, par les Domestiques, qui m'avoient accompagnée que je lui avois parlé & que j'en avois reçu quelques politesses, il en prit ombrage; & comme si une démarche, aussi innocente, eut été un crime capital contre son honneur, il se mit dans la tête de me reléguer dans le lieu, dont je viens de vous parler.

C'est-là, à ce que j'ai pû me l'imaginer, l'unique cause du voïage que me faisoit faire le Marquis, lorsque nous fumes attaqués en chemin par une troupe de Bandits, qui malgré la resistance de mon Mari & de ses Domestiques, nous pillérent, & qui après l'avoir tué lui & ses gens, me mirent dans l'état, où vous m'avez vuë, & dont vous m'avez charitablement délivrée.

Les Circonſtances d'une pareille Hiſtoire, n'ont pas dû vous paroître fort réjouïſſantes. Vous m'avez vuë, juſqu'à preſent la victime de la jalouſie, de l'avarice & de la barbarie; j'ai eſſuïé les plus cruels chagrins, que puiſſe reſſentir une femme de mon âge & de ma condition, & je ne me vois délivrée de cet affreux état, que par la mort ſanglante de celui qui avoit cauſé la plus grande partie de mes maux. Quand le devoir de femme ne ſeroit pas ſuffiſant, pour me défendre de ſentir quelque joïe à voir périr un mauvais Mari; l'horreur ſeule du ſpectacle de voir aſſaſſinner un Epoux à mes pieds, m'empêcheroit de trouver le moindre plaiſir dans ſa perte. Je ne ſais même, s'il m'eſt permis de regarder ma miſére comme terminée, & ſi je dois ſavoir gré à mon étoile de m'avoir conſervée, puiſque j'ignore, ſi elle ne me reſerve point encore à de nouveaux malheurs.

Ainſi finit cet aimable Veuve, dont nous plaignîmes le ſort: nous lui offrîmes de la reconduire dans ſes Terres; elle l'accepta, après avoir vû que nôtre Hôte vouloit bien ſe charger

ger de faire lever le corps de son Mari & de le lui envoïer, pour le faire inhumer dans le tombeau de ses Ancêtres. Nous l'accompagnâmes jusqu'à son Château, où elle nous força malgré nous de rester, pendant deux jours, & où nous reçûmes tout l'accueil imaginable; elle nous fit même présent à *Fabricio* & à moi de deux diamans, d'environ quatre cens pistolles chacun. Après quoi nous primes congé d'elle, & nous nous mîmes en chemin, pour arriver à Paris le plutôt qu'il nous seroit possible.

CHAPITRE IX.

Mario Arrive à Paris. Ses prémiéres amours dans cette ville; il tuë Fabricio en düel.

IL ne me fallut pas de Lettres de recommandation, pour me procurer des connoissances dans cette célébre Ville; car outre que les François aiment, plus qu'aucune autre Nation du monde la société, & que l'on trouve

trouve chès eux tout ce qui peut-être souhaité d'une Nation chès qui on voïage, je ne pouvois manquer sous les auspices du Prince, à la suite duquel j'étois, de m'introduire dans les prémiéres Maisons. Je goûtois tout l'agrément, que l'on peut désirer dans un Païs étranger, je bénissois châque jour le moment où j'avois pris la résolution de quitter mon Païs ; car je n'avois jamais trouvé dans mes Compatriotes les maniéres d'agir, que je trouvois dans les François ; ils m'attachoient à eux par une inclination bienfaisante & par des démarches constantes d'honnêteté & de politesse, qui sont particuliéres à cette Nation. Je m'étudiai même à former mes maniéres sur les leurs, en un mot à prendre le goût *François*. Si je n'y reussis pas parfaitement, ce ne fut ni faute de Modéles ; j'en trouvois à tout moment d'excellens : ni faute de conseils, tous ceux que je fréquentois se faisoient un plaisir de m'en donner, pour peu je les en priasse.

Parmi les personnes qualifiées, dont je cultivai le plus le commerce, il n'y en eut point, que j'importunai

plus

plus ſouvent de mes viſites, que le Comte de .... Je trouvois tant de plaiſir à le voir & à l'entendre parler, que je paſſois ſouvent dans ſa Maiſon des journées entiéres. C'étoit un vieux Courtiſan, dont les maniéres gracieuſes & polies ſe reſſentoient du long uſage, qu'il avoit fait de la Cour : quoique affoibli par les années & travaillé d'une goutte preſque continuelle, il étoit encore frais ; il avoit un œil vif, & il régnoit ſur ſon viſage un air de Nobleſſe, qui marquoit mieux que tous les Titres la grandeur de ſon extraction. La ſeule choſe qu'on pouvoit lui reprocher, c'étoit un trop grand attachement aux plaiſirs ; quoiqu'il commençât à griſonner, il n'épargnoit rien pour avoir chès lui de ces images, qui peuvent encore flatter la cupidité en lui rappellant le ſouvenir des plaiſirs paſſés. La Salle, qu'il habitoit ordinairement, étoit ornée d'une infinité de Tableaux des plus excellens Maîtres, où ce que la Fable a de plus beau & de plus touchant, & en même tems de plus ſale, étoit repréſenté au naturel. Ses yeux, ſouvent fixés ſur ces objets, ſem-

ſembloient, en les contemplant, reprendre la vie, & la donner à tout ſon corps. *Petrone* étoit un des Livres, qu'il avoit toujours auprès de lui & qu'il affectionnoit le plus. En un mot on ne pouvoit voir un homme d'une plus belle humeur; ce n'étoit que legéreté, qu'élégance; que délicateſſe dans ſes diſcours. Ses cheveux ſeuls marquoient ſon âge; & il eſt incompréhenſible, que tant de gaïeté pût être le partage de la vieilleſſe.

Peu curieux de la Société triſte & chagrine de ſes Contemporains, il ne recevoit chès lui, que l'élite de la Jeuneſſe diſtinguée. Jl trouvoit dans les diſcours & les maniéres des jeunes Gens une vivacité qui le charmoit, & qui le touchoit plus que les Entretiens ſolides & auſtéres des Vieillards les plus ſpirituels. Le commerce des Dames étoit auſſi de ſon goût, il ſe paſſoit peu de jours, qu'il ne reçût viſite d'un certain nombre.

Parmi cet aſſemblage de perſonnes des deux ſéxes, j'apprenois des faits & des maximes, qui m'avoient été inconnus; je m'y inſtruiſois de l'hiſtoire ſecréte de la Cour & de la Ville avec

avec des circonstances curieuses, que l'on ne trouvoit nulle part ailleurs. Les conversations rouloient pourtant le plus ordinairement sur ce qui avoit relation au cœur, & sur ce qu'on appelle passion ou tendresse. Une certaine habitude y avoit accoutumé les uns; d'autres s'y conformoient par compagnie ou par imitation, & quelques-uns réellement épris des Beautés, qui composoient ce Cercle, ne suivoient en cela, que le penchant d'une inclination naturelle, ou d'une passion qui cherchoit à se développer.

Je me trouvai enfin rangé insensiblement dans cette derniére Classe, après avoir passé successivement par les autres. Une jeune & charmante personne d'environ dix-huit ans, Niéce du Comte, & que sa Mére amena un jour dans cette Maison, fit en moi ce dernier changement; il étoit difficile de la voir sans l'aimer, de l'entendre sans concevoir pour elle une grande estime, pour peu qu'on fut né avec quelques sentimens: une grande douceur jointe à une modestie naturelle répanduë sur son visage, en relevoit tout l'éclat; elle n'avoit rien de cet artifice étranger des Dames du mon-

monde; mais on lui voïoit un air de grandeur ſimple, qui dénotoit ſa naiſſance. Je m'attachai à différentes fois à l'entretenir, & je lui trouvai un tour d'eſprit ſi agréable, qu'il ſurpaſſoit tout ce que je m'en étois imaginé.

Ces converſations m'aïant autoriſé à lui demander la permiſſion de la voir chès elle, je lui rendis viſite quelques jours après. Si j'eus tout ſujet d'en être ſatisfait; j'eûs à me plaindre, de ce que ſes maniéres nobles & touchantes m'avoient tellement engagé le cœur, que je ne me connoiſſois plus. Je fis tout mon poſſible, pour reprimer ces prémiers ſentimens, de crainte que la paſſion ne m'aveuglât tellement, que je ne fuſſe plus maître de ma raiſon, j'affectai même de ne plus lui rendre des ſoins ſi aſſidus: tout cela fut inutile; j'aimois & plus violemment encore que je ne croïois. Je m'imposai envain la loi de ne plus la voir; cette retenuë ne fit que m'enflamer d'avantage, il fallut ſuivre mon penchant; j'oſai même me déclarer, comme ſi jéuſſe été d'une naiſſance à pouvoir porter mes vœux juſques à elle; & je puis dire que ma déclaration

tion fut reçuë d'une maniére à m'assûrer en quelque façon du succès de mon amour. On me croïoit Gentilhomme: je n'avois pas été assès simple pour publier, que j'apportois à Paris une ancienne Roture; & d'ailleurs je ne désespérois pas de trouver moïen, comme bien d'autres par le secours de quelque Généalogiste, d'illustrer quelqu'un de mes Ancêtres.

Les choses étoint en cet état, lorsque tout d'un coup mes espérances furent troublées par l'arrivée d'un Rival dangéreux. *Fabricio*, qui étoit venu un jour par hazard avec moi chès le Comte, dont je viens de parler, pour y passer quelques heures agréables, n'eut pas plutôt jetté les yeux sur *Clarice*; c'est ainsi que se nommoit cette aimable personne, qu'il en devint épris; & n'en fut reçu que trop favorablement; il avoit sur moi l'avantage de la naissance, car il étoit d'une ancienne Maison Noble des environs de *Florence*, & je le soupçonnai de s'en être prévalu, pour rompre plus facilement les engagemens dans lesquels on étoit entré avec moi: d'ailleurs, comme je l'ai déja dit, il étoit d'un certain caractére d'es-

d'esprit & d'une figure à ne pas rendre des soins inutilement.

Je ne m'apperçus de l'Amour de *Fabricio*, que par l'empressement, que je lui voïois, à se trouver avec *Clarice*: je m'ouvris à lui; je lui dis qu'il ne lui convenoit pas, püis que nous avions toujours été étroitement liés ensemble, de m'enlever une conquête assûrée; que j'étois en propositions avec *Clarice*, & que sa Mére m'avoit donné tout lieu d'espérer l'heureux succès de mes voeux. Vous avez tort, me dit-il, assés brusquement de ne vous être pas expliqué plutôt; si vous m'aviez fait connoître vôtre dessein, je sai ce que j'aurois fait alors, en qualité d'ami; mais je sais aujourdhui ce que je dois à mon amour: néanmoins, ajouta-t-il, pour éviter certaines extrémités, je trouve un reméde; que *Clarice* décide lequel de nous deux doit être heureux.

J'acceptai le parti, mais *Clarice* qui étoit plus instruite de m'a condition, que *Fabricio* ne vouloit me le faire croire, trouva fort mauvais, que j'ôsasse me plaindre des honnétetés, qu'elle avoit pour mon Rival; elle me dit, qu'un caractére de jalousie ne l'ac-

com-

Tom. 1. Pag. 72.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

commodoit nullement & qu'une conduite si extraordinaire, bien-loin d'avancer mes affaires, ne pouvoit servir qu'à les ruiner; ajoutant, qu'au reste comme nous étions deux Etrangers, elle nous défendoit, de la part de sa mére, de la voir, jusqu'à ce que nous eussions produit nos lettres de Noblesse.

Il n'en fallut pas d'avantage, pour me convaincre que j'étois trahi; je me retirai la rage dans l'ame, & j'attendis à quelque distance de la maison, que *Frabricio* fut sorti, pour lui dire, qu'il eut à se trouver le même soir, à minuit précis, derriére les Chartreux, pour y vuider nôtre quérelle, l'épée à la main. Il se trouva le prémier au Rendez-vous, parceque le Prince m'avoit retenu quelque tems auprès de lui, pour achever des Dépêches pressées. Il ne m'eut pas plutôt apperçû, à la fafaveur du clair de la Lune, qu'il avança quelques pas pour me joindre. Nous mîmes l'épée à la main sans nous rien dire; nous nous battîmes environ deux bonnes minutes, sans qu'il y eut rien de décisif de part ni d'autre; mais un gros broüillard étant survenu, & la pluïe lui

donnant dans le visage, il eut du désavantage & ne pût parer le coup qui le renversa mort par terre.

Je ne vis pas plutôt mon Rival étendu à mes pieds, que ma fureur se changea en compassion, & en crainte ; je fis mon possible pour le relever & lui donner du secours ; mais il étoit déja expiré ; je commençai, alors à m'accuser de sa mort & à connoître toute l'horreur, la folie & l'extravagance de l'action, que je venois de commettre, à laquelle on a aveuglément attaché de l'honneur & de la gloire.

CHAPITRE X.

Embarras de Mario après qu'il eut tué Fabricio. Il se donne au Jeu.

QUoique nôtre querelle n'eut été sûë que de Clarice, le Prince que je servois n'eut pas plutôt appris, que son Favori avoit été tué en duel, qu'il jetta ses soupçons sur moi ; il m'envoïa chercher ; & me demanda ce que j'avois fait de

Fa-

Fabricio. Cette parole fut un coup de foudre pour moi; je me jettai incontinent à ses pieds, & lui demandai grace; mais aïant sû de quelle maniére la chose s'étoit passée, il me fit relever, & m'ordonna de ne plus paroître devant lui, ajoutant que la seule grace, que je pouvois espérer, c'étoit qu'il ne me dénonceroit pas. J'obtins néanmoins, que je demeurerois encore un mois dans son Hôtel, pour sauver les apparences, jusqu'à ce que le grand bruit, qu'avoit causé cette mort fut appaisé; au bout du terme il me fallut sortir, malgré toutes les supplications que je pus faire.

Je me voïois dans une assés fâcheuse situation. Les espérances, que j'avois conçuës d'épouser *Clarice*, étoient perduës pour toujours; je n'avois plus rien à attendre d'elle, après ce que j'avois entendu de sa propre bouche & après l'outrage, que je venois de lui faire, en tuant son Amant, dont j'avois moi même beaucoup de peine à me pardonner la mort. Dans ces agitations, je ne trouvai point de plus sur moïen, pour oublier tous ces chagrins, que de me donner au jeu.

L'INFORTUNE'

Quelques j'eunes Gens, qui m'avoient ſollicité pluſieurs fois inutilement de jouer, m'introduiſirent dans une de ces Maiſons, où l'on a coutume en entrant de vous préſenter des Cartes. J'y vis, avec ſurpriſe, la vérité de cette maxime : que le jeu égale les conditions. Les Sujets, qui compoſoient l'Aſſemblée, me jettérent dans l'étonnement ; j'admirois que quelque intervalle immenſe, qu'il y eut entre leur état, on pût s'accoutumer à les voir ainſi rapprochés, & confondus les uns avec les autres.

La Maitreſſe du Logis étoit une fille ſéxagénaire, qui n'avoit pas beſoin du ſecours de l'art, pour donner du relief à ſon teint. Les Veilles y avoient ſuffiſamment pourvû, en lui rendant le viſage auſſi allumé & auſſi plombé que celui du plus fameux yvrogne : Les bourgeons y croiſſoient de tous côtés ; & ne laiſſoient que peu de place, pour la céruſe & le fard. Elle n'avoit, à ce qu'on m'a dit, jamais eû d'attraits capables de captiver par eux mêmes un Amant, mais un air du monde, & une grande vivacité, lui

avoient attiré une foule de soupirans ; desorte que contente de plaire & d'être aimée, les engagemens n'avoient jamais été de son goût. Sensible seulement à ce qu'on appelle plaisirs innocens, elle s'étoit bornée à une maniére de vie, qui en étoit un enchaînement continuel ; les jours, chès elle, étoient partagés en différentes occupations ; les uns étoient destinés pour les beaux sentimens, d'autres pour les Concerts, & ceux où je me trouvois, pour le Jeu. Quoique le Tems, les Années & les veilles l'eussent enlaidie au point, que je viens de le marquer, elle étoit encore amusante ; car elle avoit de l'esprit ; elle eut même pû passer pour en avoir davantage, si elle s'en fut moins piquée.

Un des Acteurs les plus remarquables, qui composoient cette assemblée, c'étoit un homme d'environ cinquante ans, d'un abord froid, aïant les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre ; tout cela marquoit assés, qu'il avoit vieilli sur les livres. Il avoit pris dans sa jeunesse le bonnet de Docteur dans l'Université d'*Orleans*, & de-

puis s'étant fixé, comme tant d'autres, à la profeſſion ou plutôt au nom d'Avocat, il s'étoit borné à ſe faire ſuivre tous les jours par ſon Valet, avec trois ou quatre ſacs de papiers ſous le bras, à ramaſſer avec une longue robe la pouſſiére de la ſale du Palais, & à écouter ſes Confréres plaider. On n'avoit jamais vû rire ce perſonnage; lorſqu'il tenoit les Cartes, il étoit auſſi ſérieux, que s'il eut été attaché à s'inſtruire d'un procès. Une Carte, à bien ou à mal, ne cauſa jamais la moindre altération ſur ſon viſage. On l'eut pris pour un ſpectre; j'appris même, qu'un ſoir en s'en retournant chès lui, fatigué apparemment de la longueur du chemin, ou d'avoir trop joüé, & s'étant appuïé contre une borne, les yeux fixés vers le Ciel, plein de mille refléxions, le Guet venant à paſſer le prit pour un Eſpion ou pour un homme, qui avoit quelque mauvaiſe inténtion, & ſe mit en devoir de le conduire dans une toute autre maiſon, que la ſienne; mais il ſe nomma heureuſement, & ſe fit mener chès lui. Je ne ſais ſi c'étoit fantaiſie, [les Philoſophes y ſont aſſés ſujets,] ou habitude, ou né-

néceſſité de tempéremment, il ne bûvoit jamais qu'à raſades, dans un grand verre. Au reſte je dois convenir que par ſa probité & par ſa vertu, il méritoit une eſtime ſinguliére.

Un autre perſonnage, qui ne cédoit en rien à celui-ci en ridicule, c'étoit un vieux Préſident, parent de la Maiſon, aïant le teint frais & les jouës pendantes, qui, tout opposé à nôtre Philoſophe, rioit toujours en vous abordant, ſoit qu'il vous connut ou non. Perſonne ne s'en offenſoit, parce qu'il avoit la phiſionomie trop bonne pour faire penſer, qu'il eut deſſein de choquer. A l'air ſimple & ingénu; avec lequel il parloit, on connoiſſoit facilement, qu'il avoit été élevé dans le Cloître, & qu'il étoit entré trop tard dans le monde, pour en prendre les maniéres; auſſi ne s'en picquoit-il point; il perdoit même ordinairement ſon argent d'aſſés bonne grace; mais ce qui étoit plus ridicule encore, c'eſt l'embarras où il ſe trouvoit, lorſqu'il vouloit pouſſer auprès d'une Belle quelques ſentimens; car il aimoit une jeune perſonne de vingt quatre ans, qui

se rendoit assiduëment à l'Assemblée, & qu'il étoit sur le point d'épouser. La passion que ce bon Vieillard avoit conçûë pour elle lui fermoit les yeux sur une galanterie qu'elle avoit sur son compte, s'estimant trop heureux à son âge de posséder une aimable personne, dont la conduite n'étoit connuë que de trés-peu de monde.

J'épargnerai au Lecteur les portraits ennuïeux des autres personnages, qui venoient le plus ordinairement dans cette maison. Je me contenterai de lui dire, qu'outre les Acteurs habituels, il y avoit des apparitions de gens de toute espéce, qui se produisoient eux mêmes; quelques-uns disparoissoient après avoir perdu leur argent; d'autres plus constants tenoient bon, & ne sortoient guéres, qu'après avoir fait un gain considérable. Ces derniers étoient pour l'ordinaire des fripons; il s'en trouve toujours où l'on jouë; c'est comme un mal nécessaire, auquel on doit s'attendre dans une profession aussi périlleuse. Ce mal est si ancien, si universel & si connu, que je m'étonne aujourd'hui, que l'on puisse encore s'exposer à être leur dupe.

C'eſt un écueil contre lequel j'ai moi-même donné aveuglément, & où je me ſerois perdu ſans reſſource, ſi mes prémiéres pertes ne m'avoient ouvert les yeux. Un ſoir, entre autres, que les Acteurs étoient des plus animés au jeu & que chacun étoit aux priſes avec la Fortune, je me vis conſidérablement en gain. Enfin le combat finiſſant faute de combattans, j'étois prêt à me retirer, lorſque la Dame du Logis me pria avec tant d'inſtances à reſter au ſouper, qu'on alloit ſervir, qu'il me fut impoſſible de m'en défendre. Jamais je ne mangeai de meilleur appétit; j'étois tranſporté du gain, que j'avois fait, tandis que la plûpart des Convives, déſeſpérés de leur perte, avoient la bouche fermée. Quelques-uns cependant paroiſſoient ſe venger de leur infortune ſur les plats, comme des Gens, qui n'auroient mangé de quinze jours. On ne ceſſa pendant tout le repas d'exalter mon bonheur; mais d'un air qui marquoit bien l'envie que l'on y portoit.

La Nape levée, on ſe diſpoſa à aller entourer une autre Table; le jeu s'anima; la parole revint à ceux, qui

en avoient manqué, durant le repas; la Fortune fit en un inſtant ce miracle. Revers cruel! je vis inſenſiblement s'évanoüir de mes mains, non ſeulement tout l'argent, que j'avois gâgné, & celui que j'avois porté avec moi, mais je me liai encore ſur ma parole; pour une ſomme de mille piſtoles. Caprices du hazard! ce ſont-là de vos coups! C'en fut un terrible pour moi, je reſſentis ſur le champ toute la faute, que j'avois faite de m'engager de nouveau au jeu, & encore plus la folie d'avoir expoſé, ſur la fortune d'une carte, la mienne propre. Sans ſonger où j'étois, & que plus de trente perſonnes m'obſervoient, je m'abandonnai aux réfléxions les plus triſtes: j'allois & je revenois ſur mes pas, comme un égaré; & ſemblable à un homme tourmenté par les accès d'une fievre violente, le feu paroiſſoit dans mes yeux; & le déſeſpoir ſur mon viſage; je m'agitois, je criois, je jurois contre ma deſtinée, eſſaïant de trouver, dans ce foible ſecours, quelque reméde à mes peines. Je l'avoüe: qui m'eut vû dans cet état, m'auroit trouvé infiniment plus original, que ceux qui j'ai dé-

dépeint ci-devant. Enfin cependant revenu à moi, je m'échappai ſecrétement, honteux de ma défaite, & plus confus encore des extravagances, que j'avois faites, aux yeux de ceux, qui m'avoient paru ſi ridicules.

Lorſque je fus arrivé à mon Auberge, & que je me vis dans ma chambre, libre & ſans témoins; ce fut alors que je m'abandonnai entiérement à ma douleur. Je ſentis, qu'il n'y avoit qu'une affliction véritable, qui eſt celle qui vient de la perte de ſon argent; car le tems, qui adoucit les autres, ne fait qu'irriter celle-ci. Jeu funeſte! diſois-je. Source des plus grands maux! où tant d'or diſparoît à l'inſtant à nos yeux, pour paſſer dans des mains étrangéres, pourquoi ai-je été ſi imprudent, que de m'expoſer? Cauſe ordinaire de la ruine des plus grandes fortunes, tu engloutis dans ton ſein toutes les richeſſes des Familles! Faut-il que tu aïes tant d'attraits pour l'homme, & qu'il oublie pour toi juſqu'à ſa raiſon? Avec ſa fortune on perd ſon repos: en un jour on ſe voit riche & dans une déroute univerſelle!

Après quelques autres exclamations

de cette nature, je me jettai cependant ſur mon Lit, tout habillé, eſpérant charmer ma douleur dans les bras du ſommeil; mais le jour parût ſans que j'euſſe fermé l'œil. Cela ne pouvoit être autrement : il n'eſt point de ſituation plus terrible, que celle, je ne dis pas d'avoir perdu ſon argent, mais d'en avoir encore perdu ſur ſa parole, quand on ne ſait où le prendre.

C'étoit le fâcheux état où je me trouvois; je n'avois pas la ſomme entiére qu'il me falloit; l'inquiétude où j'étois de ſortir de cette mauvaiſe affaire avec honneur, me fit lever promptement; je pris le parti d'aller voir quelques Amis, qui m'avoient ſouvent fait des offres de ſervices. Je connoiſſois entre autres un Banquier très-riche dans la ruë de *St. Denis*, avec qui j'avois eu ſouvent affaire & qui m'avoit preſſé mille fois de lui donner occaſion de me faire plaiſir; je le fus trouver avec confiance, & lui aïant conté le déſaſtre, qui m'étoit arrivé le veille, je lui fis ſentir tout le beſoin, que j'avois de ſon ſecours. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand j'entendis ces belles paroles? Je ſouhai-

haiterois, mon cher Monſieur, pouvoir faire ce que vous me demandez, vous verriez qui je ſuis; cependant ſi vous voulez tirer une lettre de change, je pourrai lorſque je ſaurai qu'elle aura été acceptée..... Je ne lui donnai pas le tems d'en dire davantage; je lui tournai le dos incontinent, & je me retirai plein d'indignation, pour aller frapper encore à quelques portes; mais inutilement.

La néceſſité eſt la Mére de l'induſtrie, elle fournit des reſſources dans les beſoins. J'allai du même pas chès le Baron de.... Meſtre de camp de Cavalerie; c'étoit un vieil Officier aſſés en argent comptant, & que j'avois connu à *Florence*, où je lui avois autrefois rendu ſervice, dans une affaire d'honneur. Il étoit d'un abord froid, & ſon air lent & ſerré me donnoit aſſés peu d'eſpérance. Je me reſolus néanmoins à m'expoſer à un refus. Il fut ſurpris de me voir après pluſieurs années; & me fit mille amitiés. Après les prémiers complimens, je penſai à lui demander de l'argent à emprunter; mais je ne ſavois de quelle maniére m'y prendre. Il s'apperçût de mon embarras, & me prévint lui-

même, en me demandant si j'avois besoin de sa bourse ou de son bras, & m'assûrant, avec les termes les plus vifs, que l'un & l'autre étoient également à mon service.

Ma surprise fut extrême, de voir que celui sur le quel j'avois le moins compté, étoit le plus secourable; je lui dis ce qui m'étoit arrivé & sur le champ il me fit compter douze cens pistoles, avec une générosité non pareille; car il ne voulut ni obligation ni billet. La tristesse fit place alors à la joie; j'emportai l'argent avec moi; je satisfis suivant ma promesse tous mes Créanciers, & je jurai de ne plus mettre le pied dans la malheureuse Maison, où je m'étois plongé dans un si grand embarras.

CHAPITRE XI.

Il continuë à jouer, & fréquente les spectacles. Le Jugement qu'il en porte.

JE ne sortis de cet Ecueil, que pour donner dans un autre. L'oisiveté dans

dans laquelle je vivois, demandoit de l'amusement: au défaut d'occupations sérieuses, il falloit se désennuïer en un mot couler le tems. Le jeu me paroissoit nécessaire pour cela; je me fis présenter chès une autre femme, qui vivoit, comme l'on dit communément du Tapis verd; c'est-à-dire, qui donnoit à joüer, & qui trouvoit dans ce métier autant de dupes, qu'il lui en falloit pour sa subsistance.

Si l'on en croit les bruits publics, cette femme méritoit bien la misére dans laquelle elle étoit tombée. Un Viellard noble & opulent l'avoit épousée pour sa beauté, à l'âge de dix-sept ans, espérant mériter sa complaisance, en lui faisant des avantages considérables, s'il ne pouvoit mériter tout son amour; mais un Officier Gascon, étant survenu à la traverse, rompit toutes les mesures du Vieillard; il s'insinua, si avant dans les bonnes graces de la Dame & avec si peu de retenuë, que leur commerce devint public. Le bon homme n'y pût tenir; une langueur mortelle, causée par le chagrin, que lui donnoit l'infidélité de sa femme, l'emporta en peu de jours, & laissa aux deux jeunes

nes Amans la liberté toute entiére de ſe ſatisfaire.

Ils n'y manquérent pas ; à peine l'année du deüil étoit-elle expirée, que l'on prépara de nouvelles noces : la Veuve, qui s'étoit enrichie, aux dépens du viel Epoux travailla à faire la fortune de ſon jeune Amant. Elle l'orna des dépouilles du défunt, & l'épouſa pour lui donner la derniére marque d'une tendreſſe véritable.

Les prémiers mois de ce nouveau ménage furent marqués, par les réjouiſſances, par les fêtes & par des plaiſirs ſans nombre ; mais inſenſiblement la joïe aïant diſparu, le dégoût ſuivit de près une poſſeſſion, qui n'avoit rien de nouveau. Le Gaſcon, cherchant ailleurs ce qu'il ne croïoit plus trouver chès lui, fit une dépenſe prodigieuſe qui déplut à ſon Epouſe. On en vint aux plaintes ; on paſſa aux reproches ; on parla de réclamer ſes droits ; on ſe mit en devoir de l'exécuter ; mais le Gaſcon, ne lui en donna pas le tems, il enleva, un beau jour, les meilleurs effets de ſa femme & diſparut, ſans qu'on ait pû, depuis pluſieurs années, en avoir aucunes nouvelles.

Tel

Tel fut le ſort de cette femme ; & la juſte punition de ſon ingratitude. Réduite à tenir chès elle une Académie de Jeu, il ne lui reſtoit plus que quelques meubles aſſés propres, pour recevoir les Joueurs. Elle regrettoit envain ſa beauté, que les années & les chagrins avoient effacée ; & ſans le profit des Cartes, qui lui produiſoit à la vérité un aſſés bon revenu, elle auroit inutilement compté, ſur un troiſiéme Mari, pour réparer ſa fortune.

Ce fut chès elle que je recommençai à jouer de plus belle. Sa Maiſon étoit une véritable Académie, ou pour mieux dire le Théatre des paſſions. L'Amour y avoit ſes Partiſans, la Fortune ſes Autels & l'intérêt un Temple. On y voïoit quantité de femmes d'intrigues, qui ſavoient l'art de conduire une paſſion ; de jeunes beautés, qui venoient s'inſtruire dans les mêmes myſtéres, & y prendre des leçons ; des Abbés coquets, d'une démarche molle, du plus joli maintien du monde, & qui n'avoient d'autres ſoins, que de ſe rendre aimables ; de vieux Officiers, que les années & les fatigues de la Guerre, avoient con-

contraints d'abandonner la profession des armes, y livroient des combats moins sanglans, mais plus dangéreux mille fois pour leurs bourses. Des Magistrats, las des procès, des Bourgeois fatigués de leurs affaires; des Damoiseaux ou des Petits-Maitres, qui ne savoient que faire de leur tems; tout cela se rendoit exactement châque jour dans cette Maison, où tout rang étoit confondu, & où l'on n'avoit besoin pour être bien reçû, que d'avoir la bourse bien garnie.

Pour moi, que mes pertes passées avoient un peu dérangé, je désespérois de pouvoir long tems fréquenter cette Académie; mais aiant reçu des remises assés considérables de Florence, & la fortune m'en ayant voulu, sur tout un jour que l'assemblée étoit nombreuse & composée des plus hardis joueurs, je fis une si ample moisson, que je fus en état de figurer dans ce lieu plus que je n'avois compté de pouvoir le faire.

Le jeu seul n'étoit pas capable d'occuper tout mon tems: les Conversations en remplissoient à la vérite une partie; mais il restoit encore trop de vuide, pour ne pas chercher d'autres amu-

amusemens. La Comédie me parut une de ces choses, qui pouvoit adoucir l'ennui mortel auquel est exposé un homme, qui n'a rien à faire, en un mot une récréation d'honnête homme. Quoique je la regarde peut-être aujourdhui d'un autre œil, que je ne faisois alors & que j'e n'osasse assûrer, qu'il me soit j'amais arrivé d'en sortir plus régulier, que j'e n'y étois entré; car j'e n'entreprends pas de décider ici, si le bien qu'on en retire, peut contre-balancer, ou le mal que l'on y fait, ou celui auquel l'on peut contribuer. Je dirai seulement, que je recherchai ce plaisir, par pur amusément, & que s'il m'arriva, quelquefois, de prendre part aux pétites libertés, qui s'y glissent & aux airs qu'on y affecte, ce n'étoit pas ce que j'y cherchois principalement. Je ressentois sur-tout une véritable satisfaction à voir représenter les ouvrages de ces grands hommes, ces hommes uniques en leur espéce, que la *France* à produits; je veux dire Corneille & Racine. Leurs piéces quoique souvent j'oüées, par des Acteurs médiocres, avoient toujours pour moi de nouvelles graces,
en

en cela différentes des piéces nouvelles, que je ne voïois presque j'amais sans dégout.

S'il étoit permis à un Etranger de prononcer, en pareil cas, je m'écrierois: Etrange révolution des siécles! La Nature s'est-elle donc affoiblie, & ne peut-elle plus produire de ces Génies heureux & sublimes, qui nés, pour ainsi dire, Rois, Politiques & Philosophes, faisoient parler & agir leurs Héros, dans leurs vers, aussi bien que les Rois, les Politiques & les Philosophes ont j'amais pû faire?

En effet parmi un nombre presque infini de Tragédies & de Comédies, qui paroissoient de tems à autre, presque aucune ne fut goutée du Public; encore fut-ce peut-être plutôt par la bizarrerie ordinaire du siécle, que par leur véritable mérite, que quelques-unes de ces Pieces eurent quelque succès dans la représentation; car l'impression, écueil fatal de ces sortes d'Ouvrages, fit aussi-tôt tomber les applaudissemens, quelles avoient reçus.

Je le dirai: Je ne remarquois dans les Tragédies des meilleurs Auteurs de ce tems, ni moeurs, ni caractéres, ni sentimens, ni versification. Au-

lieu

lieu de ces pensées sublimes de *Corneille*, je ne voïois que des pointes fades & des jeux de mots: au lieu de ces passions du cœur, si naturelles & si délicatement touchées par *Racine*, je ne voïois que des complimens bas & doucereux. Enfin au lieu de ces expressions fortes & hardies de l'un & de l'autre, je n'entendois que des vers prosaïques, ou durs, remplis de grands mots & de dictions recherchées.

Les Comédies me parurent encore plus pitoïables. La plûpart de ces Ouvrages me paroissoient mériter plutôt le nom de farce, que celui de Comédie. Des intrigues grossiéres & mal conduites, des équivoques & des bouffonneries peu spirituelles, entre des Suivantes & des Valets, en faisoient presque tout le comique. Enfin sans vouloir m'ériger ici en Censeur des Ouvrages nouveaux, ce que bien des Lecteurs pourroient trouver mauvais dans un Etranger, je dirai avec les François du meilleur goût, qui pensoient tous alors comme moi; que le Théatre étoit déja beaucoup déchu de son ancienne réputation, & ne donnoit

noit plus qu'une legére idée, de ce qu'il avoit été autrefois.

Je pourrois peut-être, avec autant de raison, porter le même jugement des Opéras; mais outre que je pourrois ne dire autre chose, que ce que tant d'autres ont dit avant moi, je couperai court là-dessus, parceque je n'ai pas entrepris de faire une Critique, mais de donner mon histoire.

Je partageois ainsi mon tems entre ces différens amusemens; & comme j'avois soin de les assaisonner d'une agréable diversité, il étoit assés rare que j'y trouvasse du dégout. Le jeu, les spectacles, les conversations, la promenade & la bonne chére formoient un cercle de divertissemens, par lesquels je passois tour à tour. Il ne me manquoit qu'une intrigue amoureuse, pour faire de moi un homme entiérement plongé dans tous les plaisirs.

CHAPITRE XII.

Il devient de nouveau Amoureux.

MA prémiére intrigue m'avoit trop couté, pour chercher avec empressement à m'engager de nouveau. Depuis ma passion pour *Clarice*, j'avois réussi à conserver une entiére liberté; je voïois tous les jours les plus jolies femmes du monde, mais pas une ne me fixoit; le tems arriva enfin que je fus encore une fois captivé. Une partie de bal, où je me trouvai, en fit l'affaire. Lors que je m'y attendois le moins, je me vis engagé dans les liens d'une fille, qui dans la suite me causa bien du chagrin. C'étoit dans le Carnaval, tems auquel la Jeunesse à coutume de passer les Nuits dans des Assemblées de danse. Comme j'étois faufilé dans plus d'une espéce de compagnie, & que je n'étois guéres d'humeur de refuser aucune des parties de plaisir, qu'on me proposoit, je me laissai facilement engager, une certaine nuit, à me mettre d'une mascarade pour

pour aller dans un Bal, qui se donnoit chès une Marquise de nôtre connoissance.

L'Assemblée étoit des plus nombreuses & des mieux choisies. Plusieurs femmes & filles étoient rangées, tout autour d'une grande sale, magnifiquement meublée, & éclairée d'une quantité prodigieuse de bougies. Ces Personnes qui sembloient représenter la Cour de Cithére étoient toutes assises, à l'exception d'une, que l'on voïoit au milieu du Cercle avec un Cavalier, appliquée à mesurer ses pas & à composer ses gestes à la cadence des Instrumens: après que celle-ci avoit fini sa danse, elle étoit relevée par un autre; de sorte que toutes dansoient successivement, les unes après les autres. Peu de ces Déesses étoient sans Adorateurs, qui tantôt debout derriére elles, quelques fois assis à leurs côtés, ou prosternés à leurs genoux, leur faisoient hommage de leurs cœurs, & les entretenoient de leurs passions.

Je promenai, quelque tems assés indifféremment ma vuë sur toutes ces Beautés artistement parées, & auxquelles il ne manquoit rien de tous les ajustemens capables de leur donner

ner de l'éclat. A la fin une des plus aimables, & des mieux faites, vint me prendre pour danſer, par l'ordre exprès d'un homme, qui faiſoit la fonction de Maître des cérémonies dans cette Aſſemblée. Je danſai peut-être plus mal, que je n'aurois fait dans une autre occaſion, tant la vuë de l'aimable perſonne, qui m'étoit échuë en partage, m'avoit frappé. Un air de j'oïe qui paroiſſoit peint ſur ſon viſage & dans ſes yeux, lui donnoit une vivacité piquante, qui relevoit ſa beauté. Mon indifférence ne pût tenir contre tant d'attraits; je ceſſai dès-lors de conſidérer toutes les autres, & je n'eus plus de regards, que pour celle-là. Je trouvai moïen de m'approcher d'elle dans le d'eſſein de lier converſation; car ſi j'étois vivement touché, il m'avoit paru qu'une certaine attention, que je lui avois marquée, ne lui avoit pas déplu.

Elle s'étoit pareillement apperçuë de l'impreſſion, que ſes charmes avoient fait ſur mon cœur; auſſi me donna-t-elle, elle-même, l'occaſion de lui rendre un petit ſervice & de m'ouvrir à elle, en témoignant avoir un extrême beſoin de ſe rafraichir.

Je fis l'officieux & prenant des mains d'un Lacquais, qui étoit à quelques pas de moi un verre avec une caraffe d'orgeat, je les lui préſentai. Elle reçût cette civilité, avec toute la grace poſſible, & m'en aïant remercié, d'un air qui me fit juger, qu'elle y prenoit plus d'intérêt, qu'on ne fait ordinairement avec une perſonne indifférente; je tâchai par ma réponſe de lui faire connoître le plaiſir, que je ſentois, d'avoir eu occaſion de lui rendre ce petit ſervice, & combien je me troutrouverois heureux, ſi elle me jugoit digne de lui en rendre de plus grands.

Inſenſiblement nous entrâmes en matiére, & dès cette prémiére entrevuë, j'eus tout lieu de me perſuader, que je n'étois pas mal auprès de la Belle: nous prîmes des meſures pour nous voir; ce qui nous étoit d'autant moins difficile, que n'aïant plus ni pére ni mére, elle ne dépendoit que d'une Tante, chès qui elle demeuroit; & où il ſe trouvoit ordinairement beaucoup de monde; elle me fit elle même entendre, que par le moïen de quelqu'un de mes Amis, je pourrois rendre viſite à cette Tante, & m'in-

m'introduire de cette façon chès elle, pour nous voir & nous parler en liberté; car c'est la seule Cérémonie, qui se pratique en *France*, pour avoir l'entrée libre d'une Maison.

Je profitai de cet avis; j'engageai une personne qui avoit accès chès la Tante de ma Belle, à m'y mener; je m'entretins avec *Amarante*, c'est ainsi que se nommoit m'a nouvelle Maitresse; je fus aussi charmé de son esprit, que je l'avois été de la régularité de ses traits & de la richesse de sa taille; elle avoit un entretien sans façon, & une humeur divertissante: toutes ces qualités me convenoient; mais elle avoit aussi un défaut, que je ne fus pas long-tems à appercevoir, & qui auroit dû me rebuter; car elle étoit coquette; je fermai cependant les yeux là-dessus, j'avois le cœur pris, & d'ailleurs, comme je n'ai jamais eu beaucoop le caractére de ma Nation, sur ce chapitre-là, je m'inquiettai peu de la crainte des infidélités, qu'elle me pourroit faire, pourvû que je vinsse à bout de lui plaire.

Je crus y avoir réüssi: je n'ose l'assûrer; car je connois aujourd'hui jus-

jusqu'à quel point les Coquettes savent dissimuler. Ce qu'il y a de certain, c'est que si celle-ci ne m'aimoit pas, elle aimoit du moins mon argent. J'en avois encore raisonnablement. Je ne le m'enageai pas ; pour fixer son cœur, que je voïois enclin à la dépense ; j'ouvris ma bourse, les présens coururent & furent acceptés ; nous ne manquions guéres de spectacles & enfin les Fêtes & les promenades suivirent.

Le Bois de *Boulogne*, *Vicennes*, *Passi*, &c. furent les principaux Théatres, où châque jour de beau tems, mon argent triomphoit autant que mon Amour ; je ne m'occupois que du soin de faire venir parties de plaisir sur parties, de les faire succéder & renaître, sans cesse, les unes après les autres ; & je fis si bien, qu'en moins d'un an, ma bourse se trouva épuisée. Je fus contraint alors de mettre des bornes à ma libéralité ; & je cessai, pas force, plutôt que par raison, des dépenses, que j'étois hors d'état de continuer, depuis une perte de cinquante deux mille Ecus, que j'avois faite dans une Banqueroute d'un Banquier de Florence.

Cette reſerve changea bien vîte la face de nôtre intrigue; quelque droit que parûſſent me donner mes dépenſes, paſſées je ne fus pas long-tems à m'appercevoir, que l'on ne tenoit compte que du préſent. Quand j'eûs une fois commencé à refuſer, je ne fus plus ſi bien reçû; inſenſiblement on affecta un air d'indifférence & de froideur, qui me faiſoit comprendre que non ſeulement on ne m'aimoit plus, mais que je devenois même importun. Enfin la préférence toute viſible, que l'on donna au ſoins d'un certain jeune Magiſtrat, qui ſe mit ſur les rangs, dans ces entrefaites, acheva de me découvrir tout le caractére de mon Infidéle.

Ce n'eſt pas d'aujourdhui, me diſoisje à moi même, que l'on a commencé à faite peu de cas d'un Thonneau, que l'on a vuidé juſqu'à la lie; on le jette à l'écart, on n'en parle plus. Auſſi, quelque chagrin que j'euſſe de voir, que j'avois été dupé & mépriſé, je pris le ſeul parti ſage qui me reſtoit; ce fut me retirer ſans rien dire, de peur qu'en faiſant de l'éclat, je ne fuſſe encore l'objet de la raillerie, & le ſujet des bons mots de

ceur, qui sauroient mon avanture; de sorte que content d'avoir une occasion capable de m'apprendre à conserver ma liberté, je fis un bon serment de ne m'attacher plus de ma vie à aucune Coquette.

CHAPITRE XIII.

Comment Mario *cherche à dissiper le chagrin de la perte de son argent.*

CEpendant la perte de mon argent me rendoit fort triste. Il ne m'en restoit plus guéres; je voïois peu de ressources & j'étois accoutumé à un train de vie, où il est très-difficile de s'en passer. Tout cela me remplissoit de pensées chagrines sur l'avenir. Heureusement on me tira de cette melancolie: on m'invita à aller passer quelques semaines à la Campagne, dans une Maison située à quatre lieuës de *Paris.*

Quoique j'eusse vû dans ma vie plus d'un Palais superbe, étant né dans un Païs, où rien n'est plus commun, que les Edifices de cette nature,

re, j'avoüerai cependant que je fus surpris de la beauté & de la magnificence de celui-ci. Après avoir passé une longue & fraiche Avenuë. Un gros Bâtiment, des plus réguliers, relevé de tous les ornemens de l'Architecture, s'offrit d'abord à mes yeux; des Jardins d'une grandeur prodigieuse, remplis de statuës des plus excellens Maîtres; de Cascades; des Jets-d'eau; Bes bosquets, menagés avec art, & entretenus avec une dépense & un soin entrêmes: toutes ces choses m'engageoint à m'écrier à châque instant; tout cela est bien ordonné, bien imaginé; il régne ici un goût charmant, Est-ce-là la demeure d'un homme; est ce un Temple. En un mot je me serois imaginé être dans le Palais d'un grand Prince, si je n'avois sû que c'étoit la Maison d'un Financier.

Les Appartemens de ce lieu délicieux ne cédoient en rien aux Dehors. Quelle richesse dans les meubles? Des tapisseries qui égaloient, par la perfection de l'ouvrage, les plus beaux tableaux; des glaces d'une beauté surprenante; des lits & des siéges, où la richesse de la matiére disputoit avec

l'art des plus excellens ouvriers ; des plafons & des lambris, où les *Phidias* & les *Heuxis* de nôtre siécle avoient déploïé toute leur science. Enfin tout ce que le Luxe a inventé de plus superbe & de plus précieux, se trouvoit dans ce magnifique Palais.

Mais rien ne surpassoit la propreté l'élégance & la délicatesse des Tables, qui nous furent servies. La personne du monde la plus sobre & la plus frugale eut senti des tentations violentes de sensualité, à l'aspect & à l'odeur des mets exquis, qui étoient préséntes : les yeux étoient charmés, on étoit obligé d'hésiter sur le choix, à moins que de prendre le parti d'essaïer de tout: tant l'art des habiles Cuisiniers avoit réüssi à flatter la vuë & le goût. l'Homme le plus délicat, & celui dont l'appetit étoit le plus usé, y trouvoient également dequoi se satisfaire.

Celui qui nous traitoit avoit bien le moïen de faire toutes ces dépenses. J'ai déja dit que c'étoit un Financier; je m'explique: c'étoit un de ces Hommes, qui après avoir passé successivement par plusieurs Recettes, & par les soûfermes, étoit parvenu à être Fermier Général ; & par les concussions, la violen-

lence & l'abus de ses pouvoirs, il s'étoit enfin tellement élevé, qu'il avoit fait entrer une de ses filles dans une des plus illustres Maisons du Roïaume, & avoit trouvé, par cette voïe le secret de donner à sa naissance obscure un relief, que ses richesses immenses n'étoient pas capables de lui prêter.

Cet homme avoit le foible de ne fréquenter que des personnes de distinction & poussoit même sa fierté, jusqu'à mépriser ses semblables. Durant tout le tems, que je sejournai chès lui, je ne vis pour toute compagnie que Comtes, Marquis ou Ducs; pas un seul Financier n'y parut. A force de fréquenter tous ces Seigneurs, il avoit pris toutes leurs maniéres & leurs airs de grandeur; de sorte que, sans une mine basse & bourgeoise, qui lui étoit naturelle, on n'eut pas eu de peine à le prendre, pour un homme d'importance. Je m'apperçus pourtant que la plûpart des personnes, qui le visitoient contribuoient beaucoup, par leurs discours flatteurs & complaisans, à l'entretenir dans la bonne opinion qu'il avoit de lui même. Quelques-uns s'abaissoient

jusqu'à lui faire leur Cour, & tous en général le combloient de civilités, capables de lui enfler le cœur, & de rendre son orgueil insuportable. Le moïen d'en user autrement, avec un homme, qui a toujours en main de quoi faire plaisir, & qui auroit eû infailliblement les rieurs de son côté.

Cependant le prémier état de cet homme, devant qui tant d'honnêtes Gens ne dédaignoient pas de fléchir le genou, avoit été bien différent de celui, où il se trouvoit; ses parens indigens qui avoient à peine des habits pour se couvrir, & qui souvent à ce qu'on m'a assûré manquoient de pain, rendoient un continuel témoïgnage de ce qu'il avoit été, tandis que plusieurs milliers de familles, sur les ruines desquelles il s'étoit élevé, faisoient connoître, par leurs cris & par leurs pauvreté, les moïens cruels, dont il s'étoit servi, pour parvenir au point de fortune où il se voïoit.

Quoiqu'il en soit, nous passâmes dans sa Maison plusieurs semaines, avec autant d'agrémens, qu'il est possible à l'homme d'en goûter. On avoit soin de nous procurer tous les plaisirs, qui peuvent rendre le séjour

de

de la Campagne agréable, & rien ne fut oublié de ce qui peut empêcher l'ennui ou le dégoût de se glisser dans les cœurs. La Chasse, la Pêche, la bonne Chére, le Jeu, les Concerts de musique, partageoient toutes les heures de la journée; & l'on poussoit même souvent bien avant dans la nuit ces divertissemens champêtres.

J'aurois facilement resté toute ma vie dans ces douces occupations. Le tems s'écouloit, si vîte & si agréablement, que deux mois ne me parurent guéres plus longs que deux jours. Il fallut pourtant se résoudre à quitter ces lieux si charmans. Les Affaires de nôtre Financier le rappellérent à Paris; nous partîmes enfin plus contens des plaisirs, que nous avoit procurés à nôtre Hôte, que de nôtre Hôte même, pour qui nous n'eûmes guéres plus d'estime, malgré ses bons traitemens. Car quelque mine, qu'un chacun lui eut faite, il en étoit peu, je pense, qui eussent voulu se mettre à sa place & devenir aussi riche, aux dépens de son honneur & de sa conscience. Je ré-

ponds du moins pour moi. Il n'y a qu'à perdre à un tel marché.

Mon retour à *Paris* me fit bientôt rentrer dans la mélancolie dont l'air, la dissipation & les plaisirs de la Campagne m'avoit tiré. Je connus, au bout de quelques jours, combien un homme oisif est à plaindre, sur tout lorsqu'il n'a point d'argent. Je ne savois à quoi m'occuper, & le tems me paroissoit si long & si ennuïeux, que je ne pouvois en quelque sorte me supporter moi même. J'eus envain recours dans ce fâcheux état à la bourse de quelques personnes, que je croïois de mes Amis; elle se trouva fermée pour moi, quoi qu'ils eussent souvent trouvé la mienne ouverte dans de pareilles circonstances. J'en fus au désespoir; mais si leur refus me fut sensible, j'eûs du moins la consolation de connoître l'ingratitude du cœur humain, & d'apprendre, par cette voïe, le peu de fonds que je devois faire, dans la suite, sur de semblables amitiés.

Je me vis donc contraint malgré moi de prendre patience, en attendant le tems où une fortune plus favorable me feroit sortir de l'état en-

nuïeux où je me trouvois. Je ne pouvois me promettre raisonnablement que ce tems viendroit si-tôt. Toutes les apparences s'y opposoient: je ne voïois aucune ressource, dans un Païs étranger; d'ailleurs j'étois éloigné de mes Parens, & je les avois trop choqués, par ma conduite, pour ôser leur rien demander. Ce qui faisoit ma peine, ce n'étoit néanmoins pas tant le besoin, qui me pressoit, car je pouvois me défaire d'un bon nombre de bijoux, qui m'étoient devenus inutiles, que l'embarras où j'étois de trouver les moïens d'éviter l'ennui qui me tourmentoit, depuis que je ne fréquentois plus le jeu & les spectacles. Enfin je me résolus, pour me dissiper à passer mon tems, comme je voïois que faisoient, une infinité de gens, qui n'avoient pas plus d'argent à prodiguer que moi.

La prémiére idée qui me vint dans l'esprit, ce fut de fréquenter les Caffés, & de changer les personnages empruntés des Comédies, pour les originaux, dans l'éspérance, que les caractéres au naturel me présenteroient quelque chose de plus diver-

tiſſant que les copies. Je fus d'abord dans un de ceux, qui paſſoit pour le Rendez-vous ordinaire des perſonnes en réputation de beaux-eſprits. Je me mis à une table voiſine d'une autre, où j'avois apperçu ſix perſonnes de cette eſpéce. Je crus avoir trouvé mon fait; mais quelque prévenu que je fuſſe en leur faveur, ſoit défaut de goût ou d'éſprit, ſoit que ce fut la faute de ces perſonnes, je baillai plus d'une fois. L'un, d'un air morne & timide, ne pouvoit dire deux mots de ſuite ſans embarras, & ſans prendre une choſe pour l'autre. Un autre, d'un ton hautain & fougueux, s'emparoit de la parole, mais débitoit quelques fois des choſes ſi ennuïeuſes & ſi plates qu'il faiſoit pitié; en un mot tout leur entretien roula preſque toujours ſur des choſes ſi puériles, que je ne pouvois trop m'étonner de ce que des hommes de bon ſens, pour ne pas dire de beaux eſprits, daignoient s'y abaiſſer. Vous euſſiez dit cependant à voir leur contenance & la maniére, dont ils s'écoutoient mutuellement, qu'ils agitoient les matiéres les plus importantes & les plus ſublimes; & par cette affec-

affectation peu ſenſée, ils me parurent encore plus ridicules. Je n'y pûs tenir, je me retirai avant qu'ils euſſent fini, bien réſolu de ne jamais acheter ſi cher la converſation des beaux eſprits.

A un autre table j'apperçûs deux hommes, dont la ſimplicité me plut; je m'approchai d'eux; je leur parlai & les trouvant faciles & traitables, je liai converſation. Après avoir parlé de matiéres générales, je les priai de ſatisfaire ma curioſité, ſur ce que je venois d'entendre: voila ſix perſonnes, leur diſ-je, en leur montrant la Table, dont je venois de m'éloigner, qui m'ont donné quelque inquiétude, par leur entretien: je les avois pris d'abord pour des génies ſupérieurs; depuis que je les ai entendus, je ne ſai ce que j'en dois penſer. Vous allez être inſtruit, me répondit un de ces hommes, de ce que vous ſouhaitez; mais je vous demande de la diſcrétion; car il en faut dans ce Caffé, plus que dans aucun lieu de Paris.

Ces deux hommes que vous voïez, en habit noir, & en perruque ronde, ſont deux Auteurs célébres, dont l'un s'eſt diſtingué par ſes traductions, & l'au-

l'autre par plusieurs Traités, qu'il a donnés au public. Celui qui est à leur droite est un Poëte, dont les Tragédies n'ont pas manqué d'Approbateurs. Vis-à-vis de lui vous voïez un autre Poëte, qui ne s'occupe qu'à faire des épigrames, des chansons amoureuses ou Bacchiques ou des Elegies; c'est un Poëte aux gages des Amoureux & des hommes de table. Celui que vous voïez joignant ce dernier, est un Avocat, qui content d'avoir fréquenté le Barreau inutilement, pendant plusieurs années, sans avoir plaidé, s'est enfin mis en devoir de devenir consultant; pour engager les Plaideurs à aller prendre ses conseils, il ne demande que la moitié du prix que l'on donne à ses Confréres: malgré ce désintéressement, il n'a pas grande pratique.

Et ce grand homme sec, lui dis-je, qui parle avec tant de hauteur, & qui paroît primer dans la compagnie. C'est un Philosophe, me dit-il, qui se fait écouter par la force de ses poumons, plus que par ses raisonnemens. Je me débarrasserois bien-tôt d'un tel homme, lui dis-je, en l'interrompant. Oh! ajouta-t-il, c'est

un

un homme riche, & qui, s'il ne tient pas une table délicate, reçoit cependant généreusement ses amis & leur donne volontiers à manger. Ces cinq personnes, qui l'accompagnent, trouvent tous les jours chès lui un dîner abondant, qui les empêche de tenir ordinaire chès eux; vous voïez bien, qu'ils sont trop intéressés à l'écouter, & qu'il ne leur est pas possible de lui rompre en visiére: ils y perdroient trop.

Mais si je ne vous importune pas, dis-je encore à mon homme, je souhaiterois bien être tiré d'une pensée embarrassante, que je ne puis démêler. A ce que je viens d'entendre, voila un Auteur, un Traducteur, deux Poëtes, un Avocat & un Philosophe: la conversation de ces personnes, devroit, ce semble, avoir quelque chose de relevé & qui fut au dessus du commun; cependant quoique je les aïe suivi attentivement, pendant plus d'une heure, je n'ai jamais rien entendu de si simple, de plus trivial & de plus pitoïable. Vous m'en demandez, me dit-il en riant, plus que je ne puis vous en dire. Mais son compagnon, qui avoit jusques-là

gardé

gardé le silence, voïant que cette reponse ne me contentoit pas, prit la parole, & me dit : un Auteur Moderne (*) a decidé cette question; il faut savoir, que la plûpart des hommes d'esprit sont renfermés dans un certain art, ou dans une certaine science, qu'ils éxercent dans une grande perfection, & ne montrent, le plus souvent hors de là, ni jugement, ni mémoire, ni vivavité, &c. Ils ne vous entendent point, ils ne pensent point; ils s'énoncent mal. Ils ressemblent à un Musicien, par exemple, qui après nous avoir comme enchanté par ses accords, semble être remis avec son Luth, dans un même étuy, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une Machine démontée, à qui il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre.

Il ajouta quelques exemples, toujours en citant le même Auteur, entre autres celui de cet Homme qui paroissoit grossier, lourd, stupide, qui ne savoit pas parler, ni raconter ce qu'il venoit de voir; mais qui, lors

(*) *M. de la Bruyere dans ses Caracteres, chap. des Jugemens.*

lors qu'il se mettoit à écrire, étoit le modéle des bons Contes, faisoit parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point, & dans les ouvrages de qui on ne voïot qu'élégance, que legéreté, que beau naturel & que délicatesse. Comme il ne manquoit rien à ces comparaisons, je lui dis que je le dispensois de tirer la conclusion, parce que je commençois à me persuader, que tel homme pouvoit écrire solidement dans son cabinet & ne pas posséder le talent de s'énoncer dans la conversation: de même qu'un homme pouvoit y briller sans être capable de rien produire de solide à tête reposeé. Là-dessus nous rompimes nôtre Entretien; je remerciai les deux hommes de ce qu'ils avoient bien voulu m'éclaircir les difficultés, que je leur avois proposées, & je pris congé d'eux.

Je retournai encore durant quelques jours dans ce même Caffé; mais je ne fis que me désabuser, de plus en plus, de l'idée avantageuse, que je men étois formée, aussi bien que des gens, qui le fréquentoient; car à l'exception de quelques personnes de mé-

mérite, que je crus remarquer parmi les autres, je ne fis pas grande estime de la plûpart de tous les prétendus beaux-Esprits, que j'y voïois. J'en conçûs même un tel dégoût, que je ne remis pas d'avantage le pied dans cette Maison, & je plaignis le Public, si les ouvrages, dont ils étoient les auteurs, n'avoint pas plus de charmes, que leur entretien.

J'éssäïai encore de quelques autres Caffés, qui ne me parurent guéres que de deux espéces : dans les uns on joüoit aux Echecs, aux Dames, ou au Tric-trac; dans les autres on y disoit des nouvelles. Tous ceux qui y paroissoient, autant que je le pûs juger, avoient un dessein pareil au mien; c'étoit de passer le tems & de se désennuïer. Je ne sais s'ils y réussissoient mieux que moi. Ce qu'il y à de constant, c'est que les uns & les autres me déplûrent extrémement, & par deux endroits diamétralement opposés. d'un côté je ne pouvois me faire à voir des hommes passer des après-dinées entiéres à regarder, attentivement, d'eux Adversaires, appliqués uniquement à faire marcher sur une piéce de bois, divisée en di-

vers compartimens, un certain nombre de petites piéces d'ébéne & d'yvoire ; & qu'à châque pas que ces piéces faisoient, elles opérassent des effets si surprenans sur les spectateurs, qu'on ne les auroit pas pris pour les mêmes hommes ; car tel qui avoit paru un moment doux & tranquille, un instant après devenoit fougueux, faisant des grimaces de possédés, & le même homme, à quelque distance de-là, faisoit voir sur son visage une sérénité réjouissante. Est-ce donc, disois-je en moi même, pour se divertir, & tout ensemble pour se mettre à une cruelle torture, que l'on s'assemble dans ces lieux ? Est-ce ici le Théatre de la folie, de la sagesse, j'aurois pû ajouter du trouble ou de la taciturnité ; car on eut dit que tous les spectateurs s'étoient coupé la langue en entrant; de quelque violentes passions, qu'ils parussent agités, tout se passoit en contorsions, on ne disoit pas un seul mot.

D'ailleurs je trouvois un autre désagrément dans les Caffés des Nouvellistes. Si quelques-uns affectoient de s'y taire, le plus grand nombre y parloit avec une impétuosité, qui rompoit

là

la tête. Jamais on ne vit une plus grande confusion ; l'un avançoit impudemment des nouvelles, qu'il avoit imaginées ; un autre décidoit de la Paix & de la Guerre ; un autre donnoit ses conjectures pour des Oracles infallibles ; personne sur-tout ne vouloit être contredit, & tous prétendoient avoir des Relations dans les Bureaux & dans les Conseils les plus mystérieux: Une chose me parut encore singuliére, c'est que quelque persuadé que l'on dût être, par l'expérience, de la fausseté de ces nouvelles, il s'en trouvoit qui se lamentoient, au bruit d'une perte legére, comme si tout eut été perdu, & sur la nouvelle d'un succès heureux, ils entroient dans des transports de joïe inexprimables. Ce ridicule me donna tout le mépris possible pour les Nouvellistes ; j'eus même besoin d'une grande retenuë, pour ne pas rompre en visiére à quelques-uns de ceux, qui m'importunoient le plus.

Après cette épreuve désagréable, que j'avois faite des Caffés, je me donnai bien de garde de les fréquenter d'avantage. J'abandonnai les prétendus beaux-esprits, les Joüeurs & les

Nou-

Nouvellistes à leur malheureux sort & je me mis en devoir de chercher d'autres voïes pour me dissiper plus agréablement.

Un matin, que je marchois dans les ruës, incertain du lieu où je porterois mes pas, le Hazard voulut, que je me trouvasse près du Palais. Je ne l'avois point encore vû, depuis que j'étois à *Paris*; & comme je n'avois rien de meilleur à faire, j'y entrai par pure curiosité. D'abord l'empressement d'un nombre infini de jeunes Marchandes, pour attirer les acheteurs auprès d'elles, me parut un coup d'œil assés riant. Ensuite la confusion étrange du monde, qui alloit & venoit continuellement dans la Grand-salle, jointe au bruit des plaideurs, qui se disputoient & aux voix d'une foule de gens oisifs, qui ont leur Rendez-vous dans ce lieu, fut un spectacle, dont la nouvauté m'occupa durant quelque tems assés agréablement; il commença cependant à m'étourdir, & je songeois à faire retraite, lors que je m'apperçus que la Grand-Chambre étoit ouverte, & que l'on y plaidoit.

Heureusement pour moi, la Cause, qui occupoit cette audiance, étoit des plus

plus intéressantes & rouloit sur une matiére où les maximes de pratique & de droit ne trouvoient presque point d'application. Le bon sens & la raison suffisoient pour la décider. L'Avocat qui portoit la parole, quand j'entrai, passoit pour le plus fameux Orateur du Bareau : chacun l'écoutoit en silence & avec plaisir, & les Juges mêmes paroissoient lui prêter une attention favorable.

C'étoit un homme, dans la force de son âge, d'une mine peu relevée & d'une voix assés foible, quoique suffisante pour se faire entendre. J'admirai comme les autres la maniére vive & éloquente, avec laquelle il débitoit son Plaidoïer; ses expressions me semblérent choisies, & son stile tout à fait conforme à son sujet; la délicatesse & la finesse de ses pensées me frappérent; & je ne fus nullement étonné, de ce qu'il s'étoit acquis une si grande réputation. Je ne le regardai pourtant pas comme un Orateur aussi parfait, qu'on vouloit le faire passer : les sophismes & les subtilités me parurent un peu trop de son goût, & je remarquai en général

plus

plus de brillant, que de ſolide dans tout ſon diſcours.

Son Adverſaire, ou celui qui plaidoit contre lui, me parut bien plus digne des éloges du Public. C'étoit un grand homme, jeune, qui quoique foible & délicat en apparence, ne manquoit nullement par ſes poumons. Sa voix avoit à la vérité plus de force que d'agrément ; mais ſes raiſonnemens étoient ſoutenus d'une éloquence mâle & naturelle, & d'une érudition profonde : ſes moïens étoient toujours pris dans le fonds de ſa cauſe & peſés au poids du bon ſens. Il évitoit ſur tout les redites & les ſuperfluités, & ſembloit plus attentif à faire valloir la bonté de ſa cauſe, qu'à paroître éloquent ; s'il plaiſoit moins que ſon Adverſaire, du moins il parvenoit mieux à ſon but.

Cette prémiére Cauſe, que j'avois entenduë, avec plaiſir me donna du goût pour le Palais ; je me rendis aſſidu aux Audiances, & par-là j'eus occaſion de connoître le mérite de preſque tous les Avocats. J'en entendis ſur-tout trois autres, qui me parurent ſuivre de bien près ceux-ci; mais je ne pûs aſſés m'étonner, que parmi un ſi grand

nombre de personnes d'une même profession, il y en eut si peu qui excellassent. C'est dans ces endroits que l'on ressent visiblement, que le talent de la parole est un don du Ciel, accordé à peu de personnes. Tous les Avocats, que j'entendis me le persuadérent, mais de différente maniére; cinq ou six tout au plus s'élevoient fiérement au dessus de leurs Confréres & le reste rampoit vilement devant eux. L'obscurité, la longueur, la bassesse du langage, les reppétitions, le galimatias, faisoient tout le mérite des plaidoïers de quelques-uns: la timidité, ou l'effronterie, la lenteur, où la trop grande volubilité de paroles, faisoient les défauts de quelques-autres. Enfin s'il est vrai que dans la plûpart des Arts, il y a peu de bons & beaucoup de médiocres Ouvriers, je trouvai que cela se rencontroit sur-tout dans la profession des Avocats.

Ce fut principalement dans la jeunesse du Barreau, que je remarquai la difficulté véritable, qu'on rencontre dans ce métier. La plûpart des jeunes Avocats, que j'ouïs plaider, me parurent, quoique avec quelque génie, peu

peu capables de s'acquérir de la réputation ; & parmi le nombre presque infini de ces jeunes Athelétes, à peine crus-je en remarquer deux ou trois, qui donnassent d'eux quelque espérance.

Soit que le bon, mêlé parmi tant de médiocre, n'eut pas de quoi entretenir ma curiosité, soit que ce fut l'effet de mon naturel, toujours porté pour la diversité, qui faisoit, que, quelque plaisir que je trouvasse à une chose, elle ne manquoit pas de me causer du dégoût, quand je la suivois un peu trop long-tems, le Barreau commença à me déplaire: les termes de pratique & de droit, dont mes oreilles avoient été plusieurs mois rebattuës, me lassérent, & me contraignirent de chercher quelque nouveau moïen d'occuper mon loisir.

Le Carême, dans le quel on commençoit à entrer, m'en fournit une occasion, d'autant plus belle, que je n'aurois pas été fâché, que la grace eut opéré en moi un dégoût entier pour le monde, dont je me détachois peu à peu, par l'impuissance où j'étois, de prendre part à ses plaisirs.

On a coutume dans ce tems de péni-

nombre de personnes d'une même profession, il y en eut si peu qui excellassent. C'est dans ces endroits que l'on ressent visiblement, que le talent de la parole est un don du Ciel, accordé à peu de personnes. Tous les Avocats, que j'entendis me le persuadérent, mais de différente maniére; cinq ou six tout au plus s'élevoient fiérement au dessus de leurs Confréres & le reste rampoit vilement devant eux. L'obscurité, la longueur, la bassesse du langage, les reppétitions, le galimatias, faisoient tout le mérite des plaidoïers de quelques-uns: la timidité, ou l'effronterie, la lenteur, où la trop grande volubilité de paroles, faisoient les défauts de quelques-autres. Enfin s'il est vrai que dans la plûpart des Arts, il y a peu de bons & beaucoup de médiocres Ouvriers, je trouvai que cela se rencontroit sur-tout dans la profession des Avocats.

Ce fut principalement dans la jeunesse du Barreau, que je remarquai la difficulté véritable, qu'on rencontre dans ce métier. La plûpart des jeunes Avocats, que j'ouis plaider, me parurent, quoique avec quelque génie, peu

peu capables de s'acquérir de la réputation ; & parmi le nombre presque infini de ces jeunes Athelétes, à peine crus-je en remarquer deux ou trois, qui donnassent d'eux quelque espérance.

Soit que le bon, mêlé parmi tant de médiocre, n'eut pas de quoi entretenir ma curiosité, soit que ce fut l'effet de mon naturel, toujours porté pour la diversité, qui faisoit, que, quelque plaisir que je trouvasse à une chose, elle ne manquoit pas de me causer du dégoût, quand je la suivois un peu trop long-tems, le Barreau commença à me déplaire: les termes de pratique & de droit, dont mes oreilles avoient été plusieurs mois rebattuës, me lassérent, & me contraignirent de chercher quelque nouveau moien d'occuper mon loisir.

Le Carême, dans le quel on commençoit à entrer, m'en fournit une occasion, d'autant plus belle, que je n'aurois pas été fâché, que la grace eut opéré en moi un dégoût entier pour le monde, dont je me détachois peu à peu, par l'impuissance où j'étois, de prendre part à ses plaisirs.

On a coutume dans ce tems de péni-

nitence de faire, plusieurs fois la semaine, des sermons dans les Eglises; afin de rappeller le Peuple à la piété & de l'instruire dans ses devoirs; mais si ce sont-là les motifs, je puis dire avec vérité, que les Ouvriers, quoique paiés pour y travailler, ne remplissoient guéres leurs obligations; & que le Peuple ne paroissoit pas plus entrer dans ces vuës.

On n'alloit pas effectivement à ces sermons pour écouter sérieusement la parole sainte: les uns y alloient comme sur un Tribunal, pour y juger celui qui prêchoit; c'étoit dans d'autres un simple amusement & dans d'autres une pure curiosité; on suivoit le Prédicateur, plus ou moins, à proportion de sa réputation; & comme c'étoit ordinairement plutôt l'envie d'entendre quelque discours agréable & éloquent, qui y conduisoit, que le dessein de se convertir ou de s'instruire; malgré l'assiduité à se trouver à l'Eglise, & l'attention toute particuliére, que l'on prêtoit aux Orateurs sacrés, on n'en devenoit, ni meilleur, ni plus instruit. Pour moi, dont les dispositions n'étoient pas non plus assés pures, pour mériter que Dieu fit un mira-

racle en ma faveur, je ne tirai d'autre fruit de ces sermons, qu'une certaine admiration pour les avantages de la mine des Prédicateurs, pour les infléxions agréables de leur voix, pour la régularité de leurs gestes, & pour le choix heureux de leurs expressions. J'admirois, dis-je, que les artributs de l'éloquence profane eussent été ainsi transportés du Barreau, où ils m'avoient paru peu en usage, dans la Chaire, où ils étoient étrangers.

Durant tout le cours du Carême, il n'y eut presque point de Prédicateur, tant soit peu fameux, que je ne suivisse au moins deux ou trois fois; ainsi j'eus tout le loisir de connoître le mérite d'un châcun, en particulier. Ce mérite consistoit principalement dans des fleurs de Rhétorique assés recherchées, dans des descriptions vives, dans des énumérations abondantes, dans des chûtes étudiées, dans des transitions ingénieuses; de sorte que l'on pouvoit dire que rien n'étoit oublié, pour rendre divertissantes les vérités terribles de la Religion. Encore si on en fut demeuré-la: mais il faut le dire, à la honte de l'Evangile, ces Orateurs, bien loin de détourner

leurs Auditeurs des vices, travailloient à les y plonger d'avantage. On ne pouvoit entendre une peinture agréable de certains désordres, y voir entrer des circonstances extrémement délicates, sans sentir en soi un secret penchant de souhaiter de ressembler à ces portraits. Aussi eus-je plus d'une fois occasion de faire cette Exlamation ; Quand banira-t-on de la Chaire de Vérité ces ornemens indignes d'elle ? & quand prêchera-t-on simplement & fortement comme faisoient les Apôtres ?

Si je fus surpris de ces défauts, je ne le fus nullement du peu de conversion, que de pareils discours opéroient; il étoit visible que les Orateurs ne cherchoient qu'à plaire à leurs Auditeurs; & ils parvenoient assés à leur but; mais c'étoit tout ce qu'ils en devoient attendre. Vouloir par un discours fleuri acquerir de la réputation, & travailler en même tems à assûrer le salut de ses Auditeurs, ce sont deux choses incompatibles, deux extrêmes, que l'on ne rappochera jamais. Quiconque écrit & monte en chaire avec de pareilles vuës, ne peut être, tout au plus, que déclamateur.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire les dé-

défauts, qui me frappérent dans ces discours, regardés simplement comme des Ouvrages d'esprit. Ce n'est pas que je n'y aïe trouvé une infinité de choses à reprendre; par exemple, dans les uns la délicatesse affectée des termes: dans d'autres le peu de solidité des pensées: dans d'autres un faux brillant, ou un faste extrêmes dans des matiéres simples & par conséquent peu susceptibles des ornemens étrangers; mais il ne me convient pas d'entrer dans un détail critique; je le répette: je donnerois moi-même trop de prise à la censure, si m'étant proposé d'écrire mes Aventures, je faisois une Critique générale.

CHAPITRE XIV.

Il prend le parti d'aller chercher Fortune dans les Païs Etrangers; & s'embarque.

APrès avoir ainsi passé quelque tems dans ces différentes occupations, qui avoient en quelque maniére suspendu mes ennuis, je m'y vis tout d'un coup plongé de nouveau, par quelques réfléxions, que je fis sur l'a-

 venir.

venir. La disette d'argent, où je me voïois, y avoit donné occasion; l'impossibilité, où je me trouvois de la faire cesser, me mit de mauvaise humeur. Le peu de bien, qui me restoit dans mon Païs, & qui pouvoit à peine suffire pour me nourrir, m'ôtoit toute pensée de retourner dans ma Patrie; je me déterminai à courir le monde, dans l'espérance que je trouverois dans la fortune ou dans mon industrie de quoi m'assûrer une honnêté subsistance.

Ce dessein pris, je ne pensai plus, qu'à quitter le séjour de *Paris*; où je n'avois plus aucun agrément. Je vendis tout ce que j'avois de bijoux & de nippes inutiles, & avec l'argent, que j'en pûs retirer, je pris le chemin de la *Hollande*.

On ne doit pas s'attendre que je donne ici la description de cette République florissante. Il y a peu de gens, qui ne soient instruits de la beauté de ses Villes & des richesses de ses Habitans. Je dirai seulement, que je ne pûs voir sans admiration, qu'un des plus mauvais Païs de l'Europe, fut un des plus peuplés & des plus opulens; que des maisons, bâties dans des lieux marécageux, fussent d'une proprété

preté surprenante; que des Provinces éntiéres, qui ne produisent ni bled, ni vin, ni bois, & des Villes où l'on ne trouve point d'eau vive, abondassent de toutes ces choses. Il me parût, lors que j'y fis réfléxion, que tout cela étoit le fruit de la liberté, dont on y jouït; mais ce qui me surprit d'avantage, ce fut le bon ordre & la police de châque Ville, malgré l'égalité des Citoïens. Celui qui s'y trouvé audessus des autres n'oublie pas qu'il est leur égal. Lors qu'il est occupé aux fonctions de magistrat, il pense qu'il fait l'office de pére du Peuple. Est-il descendu du siége? il se mêle & se confond, pour ainsi dire, avec les plus simples du Peuple; il oublie sa dignité, sans oublier son devoir.

Je ne trouvai pas véritablement, en général, beaucoup de générosité, de politesse & de galanterie dans cette Nation; ce n'est pas non plus ce dont elle se pique: châque Habitant, plus curieux d'amasser du bien par son industrie, que de polir & de cultiver ses mœurs, céde volontiers aux autres Peuples de l'*Europe* le privilége de se croire & d'être même plus civils & plus galants. Cette passion d'amas-

ser du bien, quoiqu'en disent plusieurs Ecrivains, paroît pourtant subordonnée à leurs devoirs envers Dieu & envers leur prochain; la longueur de leurs priéres dans les Eglises, leur empressement pour s'y rendre & la modestie qu'ils y gardent, sont des témoignages sensibles de l'un : les beaux établissemens, qu'ils ont faits pour les Pauvres, pour les Orphelins, pour les malades & pour les Vieillards, prouvent l'autre invinciblement ; pourvû cependant que par le mot de prochain, on entende leurs Concitoïens, & non pas les Etrangers.

Quand j'eus satisfait ma curiosité, & vû toutes les beautés des principales Villes de cette République, je me fixai à *Amsterdam*, pour voir si je pourrois y trouver quelque moïen de me tirer de la misére, que je voïois approcher à grands pas, & me procurer une vie aisée & commode. Je me hazardai d'aller trouver quelques Marchands ; je m'ouvris à eux ; je leur dépeignis ma triste situation ; & leur demandai conseil sur le parti, que je devois prendre. Je suis fâché me dit l'un, que vous soïez venu trop tard, je viens de mettre un vaisseau de-

dehors sur lequel j'aurois pû vous donner de l'emploi. Un autre me prit par la main, & m'aïant fait entrer dans son comptoir, il me fit voir trois Caisses, remplies d'argent, & après me les avoir montrées & les avoir considérées, quelque tems en silence, avec une espéce d'admiration. Voici, me dit-il, le fruit de mes travaux: il y a cinquante-deux ans, que n'avois pas cinquante-deux florins; j'ai travaillé; j'ai gâgné; faites de même. Je voulus inutilement demander quelques conseils & de la protection: mon homme fut sourd à tout ce que je lui pûs dire; il me reprit par la main; il ferma son comptoir, & fut se coller dans la chambre voisine sur un Livre de comptes auprès de ses Commis; il ne leva pas seulement les yeux, pour me regarder, lors que je pris congé de lui.

Ces deux tentatives ne me rebuttérent pas, je fus voir un troisiéme Négociant, que je m'attendois de trouver plus ouvert, parce que j'avois appris, qu'il avoit demeuré plusieurs années durant sa jeunesse, chès un Banquier de *Bourdeaux*. Il me reçut en effet avec civilité; il me fit présenter du

Caffé, du pain, du vin, avec quelques confitures, qu'il avoit reçuës des Indes. Cette politeſſe me donna de la confiance. Je lui repettai ce que j'avois dit aux autres; mais quelle fut ma ſurpriſe, lors que j'éntendis pour réponſe ces paroles qu'il m'addreſſa d'un air froid à glacer: Monſieur, châcun eſt ici pour ſoi; vous ne devez pas vous attendre que l'on ſe remuë beaucoup pour vous: à quelque partie du commerce que je vous conſeillaſſe de vous attacher, ce ſeroit un bien que j'enleverois aux Naturels du Païs; je ſuis trop bon citoïen, pour trahir ma Patrie. Je veux bien vous dire cependant, que ſi vous avez des fonds, vous trouverez ici à les faire valloir. Je ne lui repliquai pas: je levai le ſiége, un moment apres, & je me retirai aſſés confus & chagrin à mon Auberge.

Le Hazard voulut, que je me trouvai ce jour-là à table, auprès d'un homme, qui, à en juger ſeulement par ſon extérieur, m'auroit paru être un Auteur. Sa perruque étoit malpeignée, ſon linge ſale, ſon habit poudreux & ſes ſouliers crotés. Les diſcours, qu'il me tint, me confirmérent

rent dans ma prémiére opinion, & me previnrent néanmoins tellement en sa faveur, que je lui demandai, après le repas, une demi-heure d'entretien.

Il vint dans ma chambre, où après avoir parlé quelque tems sur des matiéres indifférentes; il me témoigna remarquer quelque chose sur mon visage, qui ne dénotoit rien moins, qu'une entiére satisfaction.

Je lui dis que dans le fonds je n'avois pas tout lieu d'étre content de ma situation, mais que ce qui pouvoit me causer une altération extraordinaire, c'étoit la maniére, dont j'avois été reçû des Négocians que j'avois été voir. La-dessus je lui rapportaice qui s'étoit passé dans mes trois visites. Oh! vraïement, me dit-il, je vous aurois épargné cette peine, si je vous avois vû dans la disposition de faire de pareilles avances. Je connois, continua-t-il, les Hollandois; il ne faut pas compter de leur trouver aucune sensibilité, pour tout ce qui n'anonce pas un profit du moins apparent. L'Empereur *Tite* auroit crû perdre un jour, qu'il n'auroit pas signalé par quelque bienfait: un Hollandois pense la même chose, d'un jour, où il

il n'a pas fait quelque gain. Il semble n'avoir de vie, que pour le négoce ; tout le reste lui est indifférent. Et les Etrangers, lui dis-je, qui se sont habitués dans le Païs, ont-ils l'ame aussi isolée. C'est toute la même chose, me répondit-il ; Ils n'ont pas commencé à respirer l'air du Païs qu'ils en contractent toutes les maniéres. Ainsi, si voulez m'en croire, vous en demeurerez-là, & vous tournerez vos vuës d'un autre côté.

j'y suis déja entiérement résolu, lui dis-je ; mais quel parti prendre? Devenez Auteur, repliqua-t-il, le pâturage est gras & abondant, vous y trouverez du moins la vie & le nécessaire, si vous n'y ramassez pas de grands biens. Après tout, ajouta-t-il, à quoi servent les richesses, si non à abaisser l'esprit & à le charger d'inquiétude; si c'est-là le fruit qu'on en retire, valent-elles bien la peine, que tant de gens se donnent & souvent très inutilement, pour les acquérir? Pour moi je préfére, à tous les biens de ce mondre, la gloire de me faire une réputation pendant ma vie, & de faire parler de moi avec estime après ma mort. Faites de même. Oui repliquai-

quai-je, en l'interrompant ; mais si je ne puis atteindre, qu'au médiocre, adieu la gloire; & si un Auteur se décrie d'abord par un mauvais ouvrage, de quel front pourra-t-il se produire une autre fois? alors, adieu le profit, adieu la vie, adieu le nécessaire.

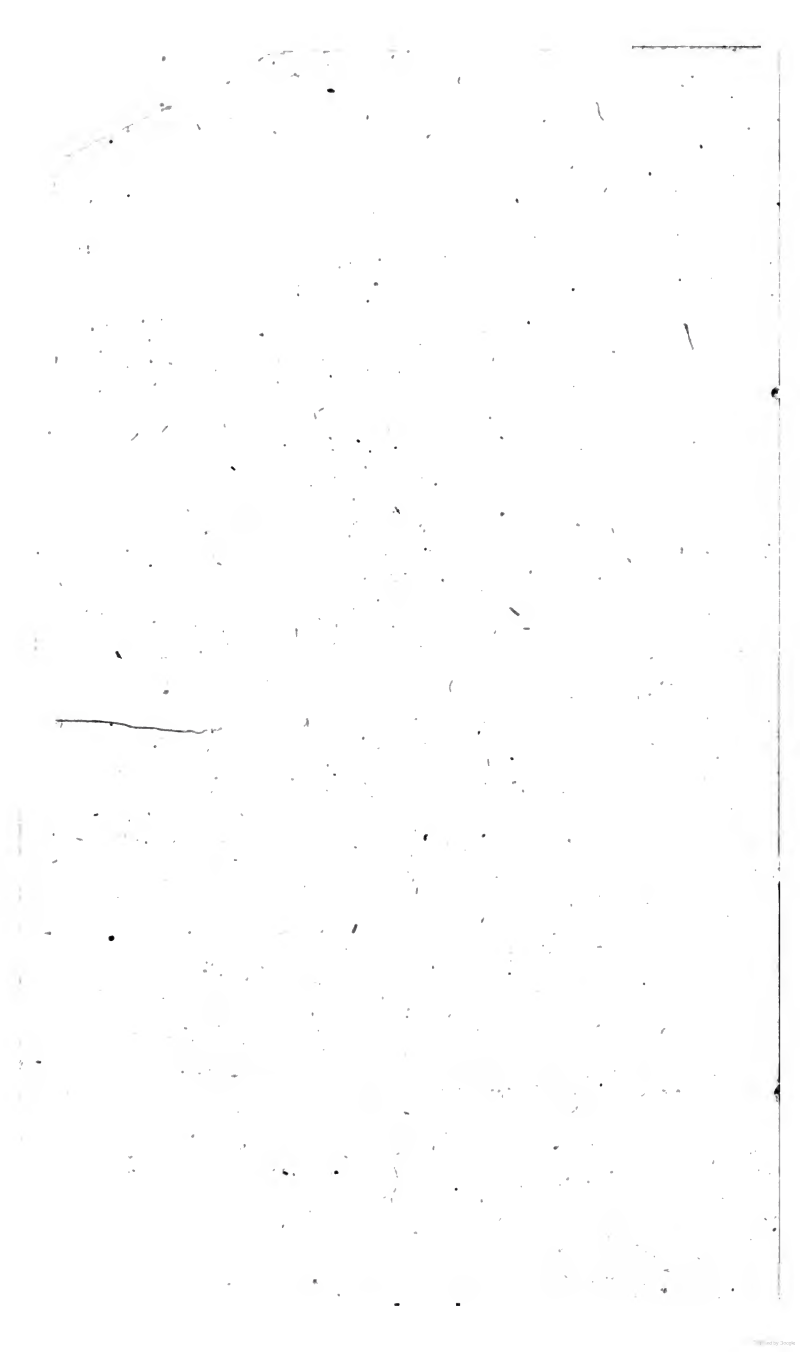
Cela ne doit pas vous rebutter, me dit mon Auteur, pour peu que l'on ait de capacité, & que l'on soit d'abord bien conduit, on se tire aisément d'affaire. Si l'on manque de savoir, on a de l'imagination : si l'imagination ne fournit pas, on imite ; aprés tout, quand on ne réüssiroit pas, en qualité d'Auteur, on trouveroit toûjours moïen de se dédommager, en qualité de Compilateur ; Essaïez seulement, je m'offre de vous servir de guide, & de donner mon suffrage à vos prémiéres productions ; car je suis connu par deux in douze, un in quarto, & un in folio, que j'ai donnés au public.

M'étant enfin laissé persuader, je fis provision de plumes, d'ancre & de papier, & je me mis à écrire l'Histoire de ma vie, qui me paroissoit déja assés remplie d'avantures, pour intéresser la curiosité d'un Lecteur, peu diffi-

difficile. Je travaillai, environ deux mois, avec une assiduité, qui charma mon Auteur; il se flattoit d'avoir acquis un homme à la République des Lettres. Lorsqu'il vit mon ouvrage à la prémiére partie, & qu'il l'eut revû, il faut me dit-il, le vendre. Le vendre, m'écriai-je? Eh! il n'est pas fini. N'importe, ajouta-t-il, c'est ainsi qu'il faut en user ici. Si vôtre ouvrage étoit achevé, sans avoir été vendu, vous vous trouveriez à la discrétion des Libraires, vous seriez même en danger de le garder, ou de vous contenter de ce que l'on voudroit vous en donner. Il semble qu'il en soit des Libraires comme de ces gens, qui se mettent avec appetit, à une table servie trop abondamment, la profusion seule des mets les rassasie: de même, si vous faites voir un ouvrage achevé à un Libraire, il prend du dégout; si vous ne lui en presentez qu'un échantillon, l'appétit lui vient.

Comme je ne connoissois pas encore le caractére des Libraires, je n'eus rien à repliquer. Je pris mon manuscrit, & je suivis mon Auteur, chès un de ceux avec qui il étoit en plus

Tom. 1. Pag. 136.



plus grande relation. Nous trouvâmes un homme, ou plutôt une figure humaine, qui paroissoit n'avoir, que le seul mouvement de la langue, encore n'en usoit-elle que bien rarement. Cette figure étoit debout derriére un grand & haut comptoir surmonté d'un pupitre; elle étoit enveloppée d'une vieille robe de chambre, d'un brocard de soïe, reteint en cramôisi; elle avoit un bonnet gras sur la tête, une plume passée derriére l'oreille, & étoit appuïée sur un gros livre de comptes. Je lui fis un compliment assés court, qu'elle n'entendit pas, ou qu'elle feignit de ne pas entendre; mais mon Auteur, aïant pris la parole, & fait un éloge de ma personne & de mon ouvrage, la figure parut prendre vie, à la fin. Elle entr'ouvrit la bouche & lui dit qu'à sa considération, elle se chargeroit de cette copie; mais qu'elle ne pouvoit en donner, que trois florins de la feüille, & que c'étoit tout ce qu'un nouveau débarqué pouvoit raisonnablement demander.

Je n'eûs pas plutôt entendu la modicité de la somme, que je repris mon papier, & haussant un peu la voix:

voix : je dis à la figure, qui n'avoit fait encore aucun mouvement que de la langue : Monſieur le Libraire, vous vendez des livres chès vous, je vends chès moi des manuſcrits, quand vous en voudrez vous pourrez venir les marchander, nous verrons ſi vous ſerez nouveau débarqué ou non. Là-deſſus je ſortis, irrité au dernier point contre l'Auteur, qui m'avoit fait faire une pareille démarche. Je lui en fis des reproches ſanglans ; je lui dis qu'il étoit honteux à des gens de mérite de faire des baſſeſſes de cette nature ; que je n'étois nullement dans la diſpoſition de ſacrifier mes plaiſirs & ma ſanté, pour des Libraires & encore moins de ſouffrir leurs inſultes. J'étois trop irrité pour écouter tranquillement les raiſons, que mon Auteur voulut me donner pour aller frapper à une ſeconde porte. Je le priai de me laiſſer en repos & de ne plus m'importuner, pour me faire embraſſer une profeſſion, qui n'étoit aucunement de mon goût.

J'étois cependant fort embarraſſé de ma figure. Je ne ſavois que devenir. Mes fonds étoiens modiques, & quelque déſir que j'euſſe de voiager,

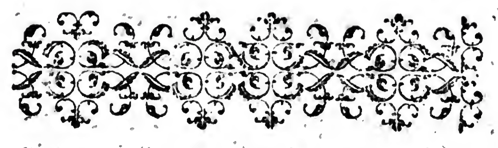
ger,

ger, je ne pouvois l'entreprendre faute d'argent suffisant. Un Vaisseau Hollandois, qui partoit pour les Indes Orientales, me tira de cet embarras. Je conçûs dès-lors une espérance d'une fortune prochaine; & quoique je n'eûsse aucune lettre de recommandation, je m'embarquai hardiment sur ce vaisseau, persuadé que mon industrie me tireroit d'intrigue.

FIN.

De la prémiére Partie.

LES



LES AVANTURES DE L'INFORTUNÉ FLORENTIN.

PARTIE SECONDE.

CHAPITRE I.

Ce qui arriva à Mario *ſur mer, & ſon Arrivée à* Batavia.

LA Vaiſſeau ſur lequel je m'étois embarqué, aïant levé l'Ancre de devant *Amſterdam*, nous fumes moüiller au *Teixel*, où nous achâvames nôtre charge. Et tout ſe trouvant prêt au bout de quelques jours, pour faire route, nous mîmes

à la

à la voile pour les Jndes, avec un vent favorable.

Nous traversâmes la Manche en peu de tems, & nous eûmes jusqu'a la ligne le plus beau tems du monde. Mais malgré une si heureuse navigation, je ne laissai pas d'être travaillé des incommodités, qu'ont coûtume de souffrir, les prémiers jours, ceux qui ne sont pas faits à l'air de la Mer: je veux dire, à de grands maux de tête, à des soulevemens continuels d'estomach & à des manquemens de cœur, qui m'obligérent plus d'une fois à regretter le repos des Villes & la traquillité dont on jouït à terre. Mais comme j'avois bon nombre de Compagnons, sur qui l'air de la Mer faisoit le même effet; & que je me flattois que ces incommodités ne dureroient pas plus de huit jours; je m'armai de courage. En effet peu-à-peu je me fis au roulis & à l'agitation du Vaiseau, qui m'avoient tant tourmenté les prémiers jours.

Je ne saurois pourtant pas dire que j'en fus plus heureux. Jl me fut moins difficile de me faire à l'air de la Mer & à ses incommodités, qu'à la maniére de vivre des Marins; car outre

outre que je navois guéres pour compagnie, que des *Hollandois*, que j'entendois à peine & qui ne m'entendoient pas beaucoup mieux, leur rustcité étoit un poids insupportable, pour homme, qui, de tout tems avoit fait profession de chercher la société des hommes du commerce le plus agréable & le plus délicat & qui quelquefois n'avoit pas même été exempt d'énnui & de dégoût dans les entretiens de ce qu'on appelle le monde poli.

Je me trouvois comme au milieu d'une Nation barbare, dont les mœurs m'étoint aussi étrangéres que le langage; je ne lui voïois d'autre occupation que celle de boire & de fumer. C'étoit un passage continuel de la Biére au Vin, du Vin au Caffé, du Caffé au Thé, du Thé à l'eau-de-vie & toujours le Tabac alloit son train. J'avois oüi dire qu'il faut hurler avec les loups. Aussi essaïai-je de faire comme eux; mais bientôt incapable de soutenir des exercices, pour ne pas dire des débauches de cette nature, je me vis forcé d'y renoncer, tant pour ne me pas mettre le feu dans le corps, par un usage habituel du vin & de l'eau-de-vie, que pour ne pas être étouffé par la

fumée

fumeé du tabac. Ce fut un nouvel inconvenient. En cessant de me conformer à la maniére de vivre de mes Compagnons de voïage, je passai pour un efféminé, & ceux mêmes qui jusques-là m'avoient temoigné quelque estime, parurent me mépriser, comme les autres. A dire vrai nous étions bien à deux de jeu sur cet Article.

Cependant nous approchions de la Ligne fort & ferme, & nous nous félicitions du bonheur de nôtre Navigation. Jl falut bientôt changer de notte, tant il est vrai que sur Mer il ne faut compter sur rien. Depuis le passage de la Ligne le vent nous manqua absolument; ce qui nous fit sentir durant le calme des chaleurs extrêmes. Nous avions le soleil à pic, c'est-à-dire perpendiculairement sur la tête, & il nous brûloit avec tant de violence, que plus des trois quarts de l'équipage se trouverent sur les dents. On étouffoit; & pour comble de disgrace l'éau, le pain, le vin & la viande se corrompirent & causérent des maladies qui nous emportérent jusqu'à vingt-huit hommes. Je fus graces à Dieu un de ceux qui resistérent

rent le mieux au mauvais air, à la faim & à la soif; j'arrivai au Cap de *Bonne-Esperance*, si non aussi frais, du moins aussi sain, que lors que je m'étois embarqué.

J'ai déjà dit que pendant le long calme que nous essuïâmes nous perdîmes vingt-huit hommes. De ce nombre fut le prémier Pilote, vieux-Garçon, François de Nation, qui avoit pris un tel attachement pour moi, qu'il me fit en mourant son héritier universel par son testament. Le don consistoit en quelques caves de vin du Rhin & en un coffre de marchandises fines, qui pouvoient avoir coûté à *Amsterdam* sept à huit mille florins. C'étoit peu de chose; cependant ce fut un objet de fortune pour moi; car non seulement je gagnai assés considérablement dessus; mais ce petit fonds me mit en état d'amasser un bien raisonnable, comme j'aurai occasion de le dire dans la suite.

La mort du Pilote, mon bien faiteur, que je regrettai réellement, fut la derniére des disgraces de mon voïage. deux jours après que l'on eut jetté son corps à la Mer, nous apperçûmes distinctement les Montagnes

du

du Cap, agréable ſpectacle pour des gens qui n'avoient point vû de terre depuis plus de deux mois & demi. Nous nous y rafraichîmes durant quatorze jours & y prîmes le nombre de Matelots qui nous étoient néceſſaires pour continuer nôtre route. Elle fut aſſés heureuſe, nous eûmes presque toujours le vent favorable; & ſi ce n'eut été les groſſes Mers & le roulis de nôtre Vaiſſeau, qui nous fatiguoient beaucoup, nous nous ſerions crûs les plus heureux Mortels du Monde.

Ce fut un Dimanche que nous moüillames à la vûë, ou plutôt à la rade de *Batavia*, car nous ne voïons point la Ville, le Fort la couvrant; outre qu'elle eſt dans les terres, le terrain ſur lequel on l'a batie eſt fort plat les Maiſons baſſes.

Quand j'eus pris terre, je me trouvai, contre mon attente, dans une Ville agréable, aſſés reſſemblante aux Villes de *Hollande*, tant pour les canaux, que pour les ruës & les arbres, ſi ce n'eſt que l'on voit ici une verdure perpétuelle. Il y fourmille un grand nombre d'Habitans, ou plutôt un aſſemblage de toutes ſortes de Nations;

tions ; car on y trouve des *Chinois*, des *Malaies*, des *Maures*, des *François*, des *Anglois*, des *Portugais*, des *Hollandois*, en un mot des Orientaux & des Européens : les prémiers cependant font le plus grand nombre ; ils s'y retirérent pour ne pas se soumettre aux *Tartares*, lorsque ceux-ci firent la conquête de la *Chine*.

Mon prémier soin, après mon débarquement, fut de me produire, afin de tâcher de trouver une personne d'expérience, qui pût conduire mes pas dans le chemin de la Fortune, & m'aider par ses conseils à faire fructifier le peu de fonds que j'avois entre les mains. Je me fis présenter au Général, qui a ici une Cour plus leste, que bien des Souverains de l'*Europe*. Je rendis visite aux Conseillers du Fort & à quelques autres personnes, qui avoient quelque relief dans la Ville; car ici on ne manque pas de personnes opulentes, qui comptent leur bien par quantité de tonnes d'or.

CHAPITRE II.

Mario *fait connoiſſance avec un Marchand Anglois.*

BIBLIOTECA N. ROMA VITTORIO EMA...

A Force de viſiter, je crûs avoir trouvé mon fait dans un Conſeiller, qui m'avoit parû avoir l'ame bienfaiſante & de qui j'avois été recû avec tout l'accueil imaginable. Je crus cependant, avant que de faire cette démarche devoir en communiquer à un Marchand *Anglois*, riche Habitant de la Ville, avec qui j'avois fait connoiſſance, dont l'entretien m'avoit fait tant de plaiſir, que je paſſois la plus grande partie de mon tems avec lui, & dans qui j'avois cru remarquer toutes les qualités, que l'on peut déſirer dans un véritable ami.

C'étoit un homme d'environ cinquante cinq ans, ſans autres enfans qu'une fille mariée avantageuſement. Il étoit plein de politeſſe, de droiture & de franchiſe; il aimoit la ſociété, & étoit naturellement porté à faire plaiſir. Un jour que je ſoupois tête à

tête avec lui, je lui fis part du projet que je roulois dans mon esprit ; je lui appris que j'avois jetté les yeux sur M..... Conseiller du Fort, pour en faire, s'il m'étoit possible, mon Proteur. Il m'écouta attentivement sans m'interrompre. Lors que j'eus fini de parler : Puisque vous me demandez conseil, me dit-il, je vous dirai, ou je suis bien trompé, que vous reussirez immanquablement dans vôtre tentative. Vous prenez le vrai moïen de faire bien-tôt vos affaires & de vous mettre en état de pouvoir retourner en Europe dans peu d'années avec un bien raisonnable. Pour vous mieux persuader, ajouta-t-il, ce que je vous avance ; c'est que vous devez être assuré, que vous ne lui serez pas inutile à lui-même. Il me tarde, repliquai-je, qu'il ne soit jour pour aller lui offrir mes services & me jetter entre ses bras ; car c'est un tel homme que je cherche.

Mon Anglois, après m'avoir donné le tems de faire cette exclamation, me dit : je ne vois qu'une seule difficulté. N'étes vous point un peu délicat sur l'article de la Conscience, & serez vous d'humeur de servir une per-

personne, que vous verrez qui agira directement contre ſon devoir & contre ſon ſerment. Ah! Monſieur, m'écriai-je, vous me donnez le coup de la mort! Quoi donc, ne peut-on amaſſer du bien dans cette Ville qu'aux dépens de ſon honneur ; & n'y a-t-il d'autre parti pour moi, que de m'en retourner comme je ſuis venu?

A ces mots, que je prononçai avec un certain trouble : je vois, me dit mon *Anglois*, que vous n'étes pas encore au fait de l'Etat de ce Païs ; il faut vous en inſtruire. Vous ſaurez que dans les Régles tout le commerce des *Indes* doit-être fait par la Compagnie, & qu'il eſt défendu ſous de grandes peines à toutes ſortes de perſonnes, ſur tout à celles qu'elle commet pour veiller à ſes interêts, de commercer pour leur compte. C'eſt la Loi, mais il y a bien des Prévaricateurs, & l'on peut dire qu'il n'y a point de Païs où les Parjures ſoient plus communs. Il eſt bien rare que l'on reſiſte à la tentation de profiter des occaſions, qui ſe préſentent de faire un gain conſidérable. Un châcun commerce ici : les Petits imitent les Grands : tout ce qu'il y a, c'eſt

que l'on a ſoin de tenir le commerce ſecret; car pourvû qu'il ne ſoit point public, il n'y a rien à craindre. Le Conſeiller, dont vous me parlez, ajouta-t-il, eſt un des plus ruſés ſur cet article; il a déja ramaſſé par cette voïe de grandes richeſſes & il cherche encore à les augmenter. C'eſt ce qui me perſuade, qu'il ſera charmé de faire l'acquiſition d'une perſonne comme vous pour le ſeconder; & en faiſant ſes affaires vous ferez immanquablement les vôtres. A Dieu ne plaiſe, m'écriai-je encore une fois, que je participe à aucune mauvaiſe pratique. J'aime cent fois mieux marcher avec honneur pas-à-pas, & même courir riſque de ne pas arriver au but, que de faire mon chemin en poſte, en bleſſant tant ſoit peu ma conſcience.

Cela me charme, reprit l'Anglois, en ſoûriant; car j'ai toûjours aimé la droiture, & je fais un tel cas des belles diſpoſitions où je vous vois, que je me croirois le dernier des hommes, ſi je ne vous offrois tout ce qui dépend de moi, pour vous ſoûtenir. Voilà dont le parti, qu'il convient que vous preniez. Vous renoncerez

à vô-

à vôtre dessein de vous donner à qui que ce soit ; & comme il n'y a pas grand-chose à faire ici, depuis quelques années, pour les Particuliers, la Compagnie s'étant, ainsi que je vous l'ai déja dit, approprié tout le le commerce, il faut que vous vous contentiez de figurer, de façon à faire croire que vous n'avez besoin de personne. Ce sera une voïe assûrée pour vous faire aimer & rechercher par tout ce qu'il y a d'honnêtes gens. Pour cela vous demeurerez avec moi : nous vivrons en fréres & en amis, & je ne désespére pas que, fait comme vous êtes, vous ne trouviez bientôt un établissement très-avantageux. J'ose même vous en répondre sur la connoissance que j'ai de vôtre mérite : à mon égard je vous promêts d'y emploïer tout mon crédit.

Je demeurai un certain tems, confus & interdit de ces offres obligeantes. Je ne pouvois presque croire ce que j'entendois. Lorsque je fus un peu revenu de mon étonnement, le prémier usage que je fis de ma parole fut de m'étendre en remercîmens & en actions de graces, pour une si grande générosité. Il ne me donna

pas le tems d'achever, il se leva de table & se jetta à mon cou avec transport. Tréve de complimens, me dit-il, je ne demande de vous qu'un retour d'amitié : venez avec moi pour voir la demeure que je vous destine.

Je me levai & me laissai entraîner dans un Appartement, separé de celui où nous étions, par une petite cour, & composé de trois piéces, qui n'avoient, à la verité, rien de magnifique, mais qui étoient jolies, commodes & de la derniére propreté. Les murailles en étoient aussi blanches que la neige, & les meubles aussi polis & aussi luisans que des glaces de miroir.

A peine y étions nous entrés que mon Anglois, que je puis à juste titre nommer mon Patron, me dit: vous coucherez dès ce soir ici. Voici un Esclave de confiance, que je vous donne pour vous servir. Demain nous ferons apporter vos hardes de l'Auberge, & nous prendrons des mesures, pour faire valloir les fonds que vous avez.

J'étois tout à la fois confus de me voir accablé de tant de caresses, & charmé de trouver tant de générosité

dans

dans un Païs, où j'en avoit si peu remarqué, depuis mon arrivée. Après quoi je témoignai à mon Hôte que rien ne me pouvoit être plus agréable, que de connoître à fonds la personne à qui j'avois tant d'obligations. Faites-moi confidence, lui-dis-je, des motifs, qui vous ont porté à venir vous établir ici, où je vous trouve comme transplanté; car je connois à vos maniéres, que non seulement vous n'étes pas né dans les *Indes*, mais que même vous ne devez pas avoir eu une naissance ni une éducation commune. Je le ferai volontiers, me répondit-il, quoique ce soit renouveller mes douleurs, que d'éxiger, que je satisfasse vôtre curiosité sur cet article. En même tems, il commença son Histoire de la sorte.

CHAPITRE III.

Histoire du généreux Anglois, chès qui demeura Mario à Batavia.

MOn Pére, connu en Angleterre, sous le nom du Chevalier de

B.... s'attacha à la Cour du Duc d'Yorck, qui fut depuis Roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques II. Mais comme les Courtisans ne sont pas toûjours recompensés suivant leurs espérances, il dépensa en attendant les faveurs à venir le plus clair de son bien; & au bout de ce tems ne se trouvant pas plus avancé, il chercha dans le hazard de quoi se dédommager de la perte de son Patrimoine. Je veux dire, qu'il se donna au jeu, par l'espoir d'une ressource dans quelque heureux coup de fortune.

Malheureusement cette périlleuse profession ne fit que mettre le comble à sa ruïne. De sorte qu'au bout de quelques années, également maltraité du côté de la faveur & du côté de la fortune, il se vit contraint d'abandonner la Cour & de se retirer sur une petite Terre, peu éloignée d'Oxford, où il ne survêcût que très-peu de tems à ses disgraces.

S'il me laissa des dettes à acquitter, j'eus le bonheur d'être quelque tems sous la tutelle d'une Mére oeconôme, qui, par son industrie & sa sage conduite, trouva le moïen de rétablir un peu nôtre Maison. Elle

la mit enfin dans un état florissant, par une riche alliance, qu'elle eut le secret de me ménager, en me procurant pour Epouse Milady H.... aussi célébre dans le païs, pour son bien, que pour sa beauté & son infortune.

Après cette alliance, éloigné de toute ambition, je ne pensai qu'à faire le bonheur d'une Epouse, dont j'étois tendrement aimé. Je vivois heureux avec elle & je ne croïois pas qu'il y eût rien, qui pût troubler la tranquillité de ma vie, quand la jalousie d'une scélérate femme de chambre m'exposa au plus grand peril qu'un honnête-homme puisse encourir, & me conduisit sur le bord du précipice, où je me jettai aveuglément.

Il y avoit environ dix-huit mois que j'étois marié, lors qu'un Mylord Anglois, que je ne connoissois uniquement que de nom, m'amena un jeune Cavalier, d'environ dix sept ans, qu'il me remit entre les mains, me priant de le vouloir garder chès moi, comme un dépôt précieux, jusqu'à ce que la fureur des Habitans de Londres fut un peu rallentie; car c'étoit immédiatement après l'évasion

du Roi Jacques II. tems auquel les Anglois, pour tirer vengeance des mauvais traitemens, qu'ils avoient reçûs des Catholiques-Romains, immoloient impitoïablement ceux-ci à leur haine, pilloient leurs maisons & les insultoient en toutes sortes de maniéres. C'étoit pour dérober ce jeune Lord à la fureur d'un peuple irrité, qu'on l'avoit soustrait de Londres, où il y avoit tout à craindre pur lui, étant sorti de Parens Catholiques, qui n'avoient pû trouver d'occasion, pour suivre leur Roi en France, où il s'étoit retiré.

Je voïois tant de belles qualités dans ce jeune Lord, tant de graces dans sa figure, & tant de politesse & de modestie dans ses maniéres, que je me trouvai heureux d'avoir une occasion de lui rendre service. Je ne me bornai pas à lui donner une retraite dans ma maison, je tâchai de lui rendre son exil le moins ennuïeux qu'il me seroit possible, en lui procurant tous les plaisirs innocens de la campagne, qui pouvoient être capables de le dissiper. Je le recommandai très-particuliérement à ma femme, qui, entrant dans mes vuës lui

lui fit toutes ſortes de traitemens honnêtes.

Nous vécûmes ainſi, environ l'éſpace de deux mois, dans une ſituation agréable & tranquille. Au bout de ce tems, quelque perſuadé que je fuſſe de l'affection & de la fidélité de ma femme, je commençai à ſentir quelque inquiétude ſur le grand empreſſement, que je lui voïois à avoir perpétuellement auprès d'elle nôtre jeune Hôte, dont la bonne mine, accompagnée de tous les agrémens de l'eſprit, me parroiſſoit tout à fait própre à captiver le cœur le plus inacceſſible à l'amour. Je n'eus pas écouté ces prémiers mouvemens de jalouſie, que j'augurai mal d'un ſi grand attachement dans des perſonnes de différent ſéxe; & comme l'on fait en peu de tems beaucoup de chemin dans cette malheureuſe paſſion, quand on en eſt une fois infatué, je parvins bien-tôt; au point de ne plus douter, que ma femme n'eut été ſenſible aux agrémens du jeune Lord, & qu'il ne ſe paſſât entre eux un certain commerce capable d'intéreſſer mon honneur.

Cependant quelques violens que fuſſent ces ſentimens de j'alouſie, &

quelques forts indices que j'eusse de l'infidélité de ma femme, je ne crus pas en avoir vû assés pour éclater. Je me proposai de les épier, afin de n'agir que sur des preuves bien certaines dans une conjoncture si délicate. Mais je n'en eus pas la peine. La femme de chambre de ma femme, nommée Laurence, m'épargna malheureusement ce soin; & m'en fit voir plus que je ne voulois.

Cette perfide, éprise de son côté des charmes du jeune Lord, lui avoit fait l'aveu de sa foiblesse, & celui-ci, à ce que j'appris dans la suite, au lieu de répondre à sa passion, lui avoit représenté avec douceur, que le respect qu'il avoit pour une maison, qui lui servoit d'azyle, ne lui permettoit pas de la deshonnorer par un commerce criminel; & qu'il périroit plutôt, que de recompenser par un semblable affront l'office signalé qu'on lui avoit rendu.

Une réponse si sage ne contenta la passionnée Laurence; elle perdit toute honte & toute retenuë; elle eut l'effrontrie de le presser de satisfaire à ses désirs; mais le jeune Lord la repoussa avec fermeté, & ne voulant

lui

lui laiſſer aucune eſpérance de réuſſir dans ce qu'elle ſouhaitoit, tant qu'il ſeroit dans ma maiſon, il tâcha de lui faire entendre, que ſon éxil ne ſeroit pas long, & que ſi-tôt qu'il ſeroit libre, il lui feroit voir qu'elle n'avoit pas fait inutilement les prémiéres avances.

Laurence prit ce reſpect, cette modération & ces promeſſes pour une défaite. Elle ne pût ſe perſuader qu'un jeune Seigneur, ſi bien fait, fut auſſi ſage & auſſi vertueux qu'il le vouloit paroître. Elle s'imagina que ſa Maîtreſſe étoit ſa Rivale, & que nôtre jeune Lord ne lui alléguoit le reſpect & l'honnêteté, que pour ne pas partager avec la femme de chambre des faveurs qu'il prodiguoit toutes entiéres à ſa Maîtreſſe. Elle ſe crut mépriſée, & ſon amour ſe changeant alors en fureur, elle prit la réſolution de ſacrifier l'un & l'autre à ſa jalouſie, pour ſe venger d'une paſſion ſi mal païée.

Il ne lui fut pas difficile d'en trouver une occaſion; la familiarité avec laquelle le jeune Lord & ma femme vivoient, lui parût un moïen immanquable pour parvenir à ſon but. Un

jour

jour qu'elle me vit ſortir du Château, pour aller tuer une perdrix dans le Parc; elle me ſuivit, & m'aïant abordé d'un air conſterné. Je ſerois la plus malheureuſe fille du monde, me dit-elle, ſi après les obligations que je vous ai, je ne vous faiſois pas la confidence d'une choſe, qui ſe paſſe chès vous; elle vous cauſera une douleur amére; mais comment vous pouvoir celer un commerce, qui vous offenſe dans l'endroit le plus ſenſible! je me reprocherois comme un crime un ſilence, qui laiſſeroit croître le mal de jour en jour, & qui vous empécheroit de prende des moïens efficaces pour y remédier.

Je vois où vous en voulez venir, interrompis-je. Vous ſoupçonnez un commerce honteux, entre le jeune Lord & ma femme. Si c'eſt-là tout tout ce que vous aviez à me dire, j'en ſavois autant que vous; & vous pouvez vous retirer. Cependant, ajoutai-je, ſi vous ſavez quelque choſe de plus, parlez, ſans me faire languir. Vous étes trahi, reprit Laurence; non ſeulement j'ai remarqué des maniéres libres entre ces deux Amans, mais je les ai vûs couchés

enſem-

ensemble ; & toutes les fois que vous sortez le matin, pour prendre le frais ou pour venir chasser dans ce Parc, le jeune Lord va prendre vôtre place dans vôtre lit : Je suis bien trompée même, poursuivit-elle, si à l'heure qu'il est il ne se trouve pas entre les bras de vôtre perside Epouse.

Il n'étoit pas besoin de demander de plus grands éclaircissemens. C'en est trop, m'écriai-je; il est tems de se venger de tant de perfidie. Je connois le prix des deux Victimes, que je vais immoler à mon honneur. Quelque chose qui puisse en arriver, je ne laisserai pas de frapper. Retournons sur nos pas, ajoutai-je ; rentrons à petit bruit ; surprenons, s'il est possible, nos adultéres ; perçons les du même fer, & que pour punition de la plus noire perfidie ils descendent ensemble dans le Tombeau.

J'entrai dans la chambre de ma femme, & je m'approchai de son lit sans être entendu. Je n'y fus pas long-tems, sans être convaincu par mes propres oreilles, que le jeune Lord étoit couché auprès d'elle. Je ne pûs être davantage le témoin de leurs caresses mutuelles ; je ne me posse-

poſſédois plus ; j'entrai en fureur ; tout hors de moi même, j'ouvre le rideau, je perce ma femme la prémiére , & ſans vouloir rien écouter, je porte un ſemblable coup au jeune Lord.

Ma femme expira ſur le champ; & le jeune Lord, qui n'avoit plus que quelques momens à vivre, attacha en ce moment ſur moi des regards, qui auroient attendri le cœur le plus barbare. Mais que devins-je lors qu'il découvrit à mes yeux une gorge, qui dénotoit un ſéxe tout différent de celui que je lui avois crû. Achevez, me me dit cette aimable fille, achevez le ſacrifice. N'épargnez pas davantage une malheureuſe, qui eſt la cauſe de la mort de vôtre femme, par l'erreur où elle vous a jettée ; car afin que vous le ſachiez, c'eſt la ſœur du Lord.... que vous aviez recueillie chès vous & non le Lord même.

Je reconnus mais trop tard ma mépriſe; je ſuccombai à cette triſte vuë & ne pouvant plus me ſoutenir, je me laiſſai aller ſur le lit tout baigné de ſang, où je contemplai avec un cruel déſeſpoir ce tragique événement, tandis que mon cœur ſaiſi d'éffroi ne permettoit

mettoit pas à ma bouche de prononcer la moindre parole.

En cet état, la jeune Mylady me regardant d'un œil mourant : Vous voïez, me dit-elle le fruit de vôtre jalousie; mais non, reprit-elle, ou je suis bien trompée, ce n'est pas vous qui étes coupable de cet emportement. On vous à séduit: Laurence qui me croïoit, comme vous, toute autre que je n'étois, avoit conçu un fol amour pour moi; & se croïant méprisée, elle vous a sans doute révélé la prétenduë infamie, dont vôtre femme & moi vous couvrions; & c'est elle qui vous a porté à cette fureur. En achevant ces mots, elle rendit à mes yeux le dernier soupir.

Il nous faut donc, m'écriai-je, tout en furie, encore d'autres victimes. Je me levai pour aller chercher la perfide Laurence & la punir de sa vengeance, dont elle m'avoit rendu le malheureux instrument. Mais elle trompa ma diligence & quelque perquisition que je pûsse faire, il me fut impossible de la découvrir.

Au désespoir de ne pouvoir me venger à mon tour, j'eus la témérité, suivant la détestable manie attachée à ma

ma Nation, d'attenter à ma propre vie; mais tous mes efforts furent impuissans. Mon bras me refusa le secours que je lui demandois, & de deux coups d'épée, que je me donnai dans le corps, je n'en remportai que deux blessures assés legéres. Mes Domestiques m'obsérvérent de telle façon, & mes Amis ensuite me firent de si vives représentations, qu'ils calmérent enfin mes transports furieux, & m'obligérent de céder, tant aux motifs de religon qu'à ceux de la raison.

Cependant, quoique revenu de mes prémiéres fureurs, il me fut impossible de demeurer sur une Terre, qui m'avoit eté si funeste, & où tout me rappelloit le souvenir de mes malheurs. Je conçûs même une espéce d'horreur pour ma Patrie; de façon que je ramassai promptement une somme d'argent, & je m'embarquai sur le prémier Vaisseau, qui fit voile pour les Indes, emmenant avec moi une fille de quatorze mois, l'unique fruit de mon mariage. Nôtre Vaisseau aïant fait naufrage à la hauteur de l'Isle de Ceylan, j'eus le bonheur de sauver mes effets & de me rembarquer sur un Navire Hollandois, qui

ve-

venoit à Batavia. C'eſt de la ſorte que je me ſuis établi dans ce Païs. J'y ai marié ma fille avantageuſement, & nous y finirons nos jours ſelon toutes les apparences.

Mon Anglois finit-là ſon recit. Après quoi il me ſouhaita le bon ſoir, m'exhortant à dormir tranquillement; & il ſe retira. Je ne ſuivis cependant pas exactement le conſeil qu'il m'avoit donné. Je me couchai il eſt vrai, incontinent qu'il m'eut laiſſé; mais au lieu de dormir, je me mis à réfléchir ſur les caprices de la fortune. A juger ſelon les apparences, me diſois-je à moi-même, me voilà au bout de mes diſgraces; me voici dans une maiſon, où je ſerai comme le poiſſon dans l'eau. Non ſeulement rien ne me manquera; mais on va encore travailler avec ardeur à m'aſſûrer une fortune heureuſe. A ces réfléxions en ſuccedoient d'autres moins agréables. Ne devrois-je point plutôt, continuois-je, me préparer à de nouveaux révers du ſort & ne ſeroit-il pas plus prudent de me défier de mon Etoile, dont j'ai tant de fois éprouvé la malignité? Un moment après je me blâmois moi-même, d'être

tre induſtrieux à me tourmenter & à m'occuper d'idées triſtes, dans le tems que je voïois devant moi une occaſion ſi prochaine de proſpérité. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je paſſai la nuit dans cet état, & que je vis revenir le jour ſans avoir pû fermer l'œil.

Je ne m'arrêtrai pas à décrire toutes les maniéres honnêtes & polies que mon nouvel Hôte eut pour moi, ni les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, dont je lui donnois des aſſûrances à tous momens; il me ſuffit de dire que nous formâmes tous deux une liaiſon ſi étroite, qu'il ſembloit que nous n'étions nés, que pour vivre l'un pour l'autre. Exemple admirable de la ſimpathie, qui lie par des nœuds auſſi ſerrés & auſſi néceſſaires qu'inexprimables.

Je paſſai ainſi une année dans la ſituation la plus heureuſe & la plus tranquille que l'on puiſſe imaginer. Chéri de mon Hôte, & bien venu dans les prémiéres Maiſons du Fort & de la Ville, tout paroiſſoit m'annoncer une félicité durable, d'autant plus que, tandis que je nageois dans les plaiſirs, mes fonds qui étoient entre

les

les mains de mon Patron augmentoient d'un jour à l'autre, ſans que je me donnaſſe aucune peine pour cela.

Mon bonheur eut été parfait, ſi mon Etoile ne m'eut pas forcé à le troubler moi-même, en cherchant un tendre engagement, qui pût me conduire à un établiſſement ſolide. C'étoit à quoi je buttois; mais j'y trouvois de plus en plus de la difficulté. Ce n'eſt pas qu'il fut impoſſible de mênager une intrigue. *Batavia* eſt peut-être l'endroit du monde où elles ſont les plus communes, quoique le Païs où l'on peut dire qu'elles ſoient le plus mal conduites. Quoiqu'il en ſoit toutes ne me convenoient pas: je fus même aſſés de tems ſans trouver ce que je cherchois; & je ne dûs enfin qu'au hazard la conquête dont je vais faire le rècit.

CHAPITRE IV.

Il devient Amoureux d'une Jeune Veuve.

UN jour que j'avois été invité à dîner au Fort, le hazard voulut

lut que je fus placé auprès d'une jeune Veuve d'environ vingt-six ans. Sa taille soutenuë d'un peu d'embonpoint étoit admirable ; dans ses yeux noirs & bien fendus étincceloit un certain feu, qui ne pouvoit être retenu ; sa bouche étoit petite & vermeille & ses habits de deüil relevoient la blancheur de son visage. Je fus charmé de cet assemblage de perfections : ses maniéres aisées & son esprit ne me plûrent pas moins ; en un mot j'en devins si épris, que je ne négligeai rien pour lui annoncer par des regards, où le plus vif amour étoit peint, tout ce que je sentois pour elle.

Il me parût d'abord qu'elle recevoit ce prémier hommage de mes feux assés favorablement. Cependant un peu après, soit qu'elle crût m'en avoir assés marqué, soit qu'elle craignit de donner occasion de parler, ou qu'elle ne pensât qu'à allumer davantage le feu d'une passion qu'elle voïoit naître dans mon ame, elle commença insensiblement à garder une reserve, qui me fit une peine cruelle, & qui dérangea un peu mes espérances ; je les perdis absolument, lors qu'a-

qu'après le repas m'étant approché d'elle & lui aïant demandé la permission de la voir à son Logis, elle me laissa brusquement, sans me rien dire, & fut rejoindre la compagnie.

L'Amor avoit fait dans mon cœur de si grands progrès & la maniére dont la belle Veuve venoit de me traiter me causoit tant d'inquiétudes; que je perdis contenance; piqué jusqu'au vif, je pris le parti de me retirer chès moi, de peur que quelqu'un ne s'apperçût de mon trouble. J'y fus tourmenté de mille réfléxions, opposées les unes aux autres, suivant que la crainte ou l'espérance, qui se succédoient l'une à l'autre, agitoient mon esprit. Tantôt je me reprochois mon imprudence, d'avoir irrité une si aimable personne par une déclaration trop précipitée: tantôt, car quelque malheureux que l'on, soit on est toujours ingénieux à se flatter: tantôt, dis-je, je me figurois qu'une pareille rigueur pouvoit bien être feinte; & en cela je ne me trompois pas.

J'étois encore occupé de ces idées, lors que sur les onze heures du soir j'entendis frapper à la porte. C'étoit un Esclave, qui vouloit me parler.

Je le fis entrer, & lui demandai de la part de qu'il venoit & ce quil avoit à me dire. Ma Maîtresse, reprit il, veut avoir un entretien secret avec vous; vous pouvez me suivre si vous le souhaitez. Je lui demandai le nom de sa Maîtresse, & lui fis quelques autres questions; mais il me déclara qu'il n'avoit pas ordre de m'en dire d'avantage. Son abord m'avoit causé quelque agitation, sa reponse redoubla mon inquiétude. Comme je ne pouvois me figurer d'où me pouvoit venir un pareil message, je balançois à l'accompagner, ou à le renvoïer seul. Je n'ignorois pas qu'il y eut bien des Dames dans *Batavia* capables de faire de semblables avances; mais je n'aurois jamais soupçonné, que ma belle Veuve en fut logée-là. Cependant après avoir fait bien des réfléxions sur cette avanture, je me déterminai à suivre l'Esclave, au hazard de tout ce qui en pourroit arriver.

Qu'elle fut ma surprise, quand je vis qu'il me conduisoit précisément à la Maison d'*Euphrosine!* c'est ainsi que je nommerai cette aimable Veuve, dont je viens de parler. Il me laissa à la porte, qui s'ouvrit sur le champ, & me remit

remit entre les mains d'une vielle Esclave, qui me conduisit mystérieusement dans l'Appartement de sa Maîtresse, où elle me laissa seul, sans me rien dire, si-non que j'apprendrois de la bouche même d'Euphrosine ce dont il s'agissoit.

Elle ne tarda pas à paroître; je la reconnus à sa taille & aux traits de son visage, plutôt qu'à ses habits; car elle avoit laissé les ajustemens de Vueve. Les perles, & les pierreries, & la richesse & le bon goût de son habillement relevoient ses graces naturelles. J'en fus ébloui. Elle s'en apperçût & me tendit d'un air riant une de ses mains, que je pressai tendrement entre les miennes. Elle se mit sur un sopha, & m'aïant fait asseoir auprès d'elle : *Mario*, me-dit-elle, que pensez vous de cette avanture? Ne m'ayiez vous point cru offensée de la déclaration que vous maviez faite? Si vous vous connoissez en amour, vous avez dû vous appercevoir dans mes prémiers regards de la bonne volonté que j'avois pour vous; j'ai jugé que c'en étoit assés, si vous étiez véritablement épris & trop si vous ne l'étiez pas. Aussi n'ai-je pas craint

de demeurer après cela dans une reserve outrée, de peur de donner de l'inquiétude à bien des personnes, qui nous observoient & qui n'auroient pas vû sans peine, que j'eusse répondu à vos politesses & à vos empressemens. Mais si j'ai dû en agir de la sorte pour la bienséance, je serois fâchée d'avoir à me reprocher un excès de sévérité. Je me suis sentie trop portée à vous vouloir du bien, pour vous laisser plus long tems dans l'incertitude. J'ai voulu vous dire moi même, que vous m'avez plû & que je vous permêts de me voir. Au reste la permission que je vous donne est une chose, que je n'ai encore accordée à aucun homme, depuis que je suis Veuve. Vous étes le seul, qui aïez mis les pieds chès moi, à la reserve d'un certain Cousin, qui m'importune assés souvent de ses feux, mais en qui vous n'aurez pas un dangéreux Rival.

A ces mots, qu'elle prononça d'un air de douceur qui me charma; je me jettai à ses genoux, & m'écriai: Ah! Madame, quelle félicité présentez vous à un Etranger, qui n'a d'autre bien que l'estime dont vous l'honnorez & d'autre mérite que celui de vous trou-

ver

ver aimable. N'importe, reprit-elle, ſi vous n'avez pas de bien, ce n'eſt pas ce qui nous embarraſſera. La mort de mon pére & de ma mére & celle de mon Mari, ont laiſſé quelques tonnes d'or à ma diſpoſition; je ſuis plus curieuſe de ſavoir de quel Païs vous étes & ce qui vous a amené ici. Là-deſſus elle me releva & m'aïant fait raſſeoir auprès d'elle, je me mis en devoir de ſatisfaire ſa curioſité.

Quand j'eus fini le recit de mes avantures: Ne ſoïez pas ſurpris, me dit Euphroſine, ſi je ne témoigne pas une grande ſenſibilité aux diſgraces, que vous avez eſſuïées; bien loin d'y compatir, j'en bénis au contraire le Ciel, puis qu'elles ont été ſeules la cauſe de vôtre voïage dans ce Païs. Je ne crains donc point de vous dire qu'il y a long tems que je vous veux du bien. Je vous avois vû, par occaſion, dans pluſieurs endroits & vôtre perſonne ne m'avoit pas déplû. J'ai eu le tems de connoître aujourdhui le caractére de vôtre eſprit, ſi les qualités du cœur répondent à ces deux choſes, je ne doute nullement, qu'il ne ſe forme avec le tems entre

nous un attachement mutuel, qui fera nôtre bonheur commun.

Euphrosine en avoit trop dit, pour ne pas lui témoigner ma reconnoissance dans les termes les plus tendres. Je lui parlai de maniére à la convaincre que les charmes de sa personne avoient fait plus d'effet sur moi que ses grand biens, que je ne connossois, que depuis qu'elle me les avoit appris. Je commence à être si satisfaite, reprit-elle, de vos sentimens & je suis si persuadée qu'ils sont sincéres, que je vous donne rendez-vous tous les jours à pareille heure ici. J'ai réfléchi, continua-t-elle, que la Nuit convient mieux que le Jour pour cela, jusqu'à ce que nous aïons reconnu véritablement que la Nature nous a fait naître l'un pour l'autre. Par-là nous éviterons l'éclat, que pourroient faire de trop fréquentes entrevûës, & nous épargnerons bien des difficultés qu'il faudroit essüier de la part de mes Parens, qui trouveroient à rédire, que je recûsse assiduëment les soins d'un Etranger. En effet ils m'ont déja parlé plusieurs fois en faveur de quelques Officiers, qui m'ont recherchée depuis

depuis que je ſuis Veuve; mais aucun de ceux, qu'ils m'ont propoſés; n'aïant été de mon goût je me ſuis refuſée à leurs pourſuites.

En cet endroit Euphroſine aïant jetté les yeux ſur ſa pendule & s'étant apperçuë que la nuit avançoit, elle me dit qu'il étoit tems de me retirer; elle appella ſa vieille Eſclave, qui me conduiſit à la porte de la Maiſon, avec le même myſtére qu'elle avoit obſervé à mon arrivée.

Le lendemain nous eûmes une ſemblable entrevûë, & nous continuâmes ainſi à nous voir pendant quatorze nuits conſécutives. Euphroſine me paroiſſoit charmée de ce que la vivacité de mes ſentimens répondoit pleinement à ſes avances; & de mon côté j'étois flatté de la douce eſpérance de mettre bien-tôt l'aventure à fin.

CHAPITRE V.

Il court risque d'être assassiné. Suite de ses amours avec la Jeune Veuve.

COMME une intrigue en fait d'amour ne peut guéres demeurer secréte, la nôtre, je ne sçai par quel hazard, vint à la connoissance de *Mattheus*, Cousin d'Euphrosine, son Amant & par consequent mon Rival. Le peu de succès, qu'avoient eû jusques-là ses feux, lui fit croire que j'étois la seule cause de l'indifférence qu'Euphrosine avoit pour lui; il ne se flatta point, il crut que la prémiére chose qu'il devoit faire étoit de se rendre le champ libre, en se delivrant à quelque prix que ce fut d'un Rival, qu'il ne doutoit point qui ne fut faverité. Le tems de nos entrevûës lui parût favorable por l'éxécution de son dessein. Il m'attendit une Nuit, lui second, auprès de la Maison d'Euphrosine dans la résolution de m'assassinner, en m'attaquant ainsi avec avantage.

C'é-

C'étoit la treiziéme fois que j'allois voir mon adorable Veuve. Je m'apprêtois à donner le ſignal ordinaire, pour faire ouvrir la porte, lorſque le mouvement de deux hommes, qui accouroient à moi, l'épée à la main, m'obligea de m'arrêter. Le péril, où je me vis, me fit mettre en état defenſe. Je me collai contre la muraille & ne ſongeai d'abord qu'à parer les coups que l'on me portoit; mais aïant bien-tôt connu au jeu de mes Ennemis, que j'avois affaire à des-gens plus accoutumés à tenir une plume, qu'à manier une Epée, je me mis à les pouſſer à mon tour, en Eſpadonnant. J'en deſarmai un ſur le champ, après l'avoir bleſſé au bras: & l'autre, voïant ſon Compagnon hors de combat, prit incontinent la fuite.

Je ne crûs pas devoir, ce jour-là, entrer chès *Euphroſine*; je me contentai de lui écrire ce qui m'étoit arrivé, & de la prier de réflechir ſur la maniére dont nous devions nous comporter, aprés un affaire de cette nature. Je reçûs réponſe une heure après. *Euphroſine* me manda que ſi elle étoit ſenſible à l'heureux ſuccés

de mon combat, elle ne l'étoit guéres moins au déplaisir de ne me point voir ce soir là; que puis que nos entrevuës nocturnes étoient découvertes, il faloit désormais nous voir le jour, & que sa Maison me seroit ouverte en tout tems.

Nous nous vîmes durant quelques jours en pleine liberté, & nous fûmes bien tôt le sujet des entretiens du Fort & de la Ville. J'en pris occasion de prier *Euphrosine*, qu'elle daignât avancer les momens du bonheur, qu'elle m'avoit donné lieu déspérer; mais tout ce que je pûs en obtenir, ce fut que toutes les démarchess qu'elle avoit faites ne me permettoient pas de douter, qu'elle me vouloit du bien, & qu'elle m'estimoit. Un jour cependant que nous étions tous deux tête à tête à table, & que j'étois plus pressant qu'à mon ordinaire. Il est enfin tems, me dit elle, que je m'explique. Je suis convaincuë que vous m'aimez & dans cette confiance je ne me détermine à vous dire, que je suis disposée à vous satisfaire. Je consens de joindre le don de ma main à celui de mon cœur, d'unir ma destinée à la vôtre & de vous rendre le Maitre de tout

tout ce que je posséde. Je vous dirai donc qu'il n'y a plus qu'une difficulté à lever ; que cela ne vous allarme pas : l'obstacle est d'autant moins embarrassant, qu'il dépend de vous. Il s'agit de faire une démarche, qui vous coutera peut-être ; mais sans prétendre me faire un mérite de tout ce que j'ai fait pour vous, je me flatte que, si vous y faites attention, vous vous déterminerez sans peine à ce que j'ai à vous demander.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire d'avantage. Ah! Madame, interrompis-je, avec un transport qui exprimoit autant mon amour, que ma reconnoissance ; parlez : il n'est rien que je ne sacrifie à vôtre contentement. Tout mon sang, s'il le faut répandre, ne m'acquittera pas des obligations que je vous ai. Je n'en demande pas tant, reprit Ecphrosine. Pour assûrer nôtre bonheur, il faut seulement que vous embrassiez la Religion Réformée. Le seul prétexte dont se servent mes Parens, pour s'opposer à nôtre union, n'est fondé que sur la diversité de Religion. Ils savent que vous êtes *Catholique-Romain*, quoique vous vous trouviez

assiduëment à nos Assemblées. Il ne s'agit donc que de vous faire Réformé, après cela rien n'empêchera que nous ne nous unissions par les liens du Mariage.

CHAPITRE VI.

Ses sentimens au sujet du changement de Religion, qu'on exigeoit de lui.

JE tombai dans un étonnement extrême, lorsque j'entendis cette proposition ; un certain embarras prit sur mon visage & dans mon cœur la place que l'allegresse & l'enjouëment y avoient occupée jusques-là. Euphrosine, qui m'observoit attentivement, n'eut pas de peine à s'appercevoir de mon désordre & à en pénétrer la cause. Elle crut me soulager, en m'épargnant la peine de m'expliquer. Je ne croïois pas, me dit elle, qu'une semblable proposition dût vous allarmer de la sorte. Ce n'est pas le Mahométisme que je vous propose. Vous devez savoir que nous croïons comme vous, à la Revela-

velation divine & que nous n'avons d'autre Régle de nôtre foi, que l'Ecriture & l'Evangile. Je ne ſais pas, ajouta-t-elle, ſi vous avez d'autres titres que nous pour fonder vôtre croïance, à moins que vous ne mettiez de ce nomble les ſuperſtitions, que l'intérêt & l'ambition de vos Papes, de vos Prêtres & de vos Moines y ont ajoutées. Oui, Mario, ajouta-t-elle, il faut que vous vous faſſiez Réformé; ſongez que vous êtes en Païs de liberté; & qu'il n'eſt peut être pas un Italien, qui s'il ne craignoit la violence de l'Inquiſition, & qu'on lui laſſât la liberté d'approfondir, de penſer & de parler, ne fit librement ce que j'exige de vous.

Euphroſine me donnoit un beau champ, pour entrer en diſpute, mais je la voïois ſi préparée à combattre les raiſons, que j'aurois pû lui alléguer, que je ne crûs pas devoir entreprendre de la réduire, tant par la crainte de l'irriter, que parce que je jugeois que tous mes efforts ſeroient inutiles. Il me ſembla qu'une réponſe vague & générale conviendroit mieux. Ah! Madame, lui dis-je, penſez-vous bien à ce que vous me de-

demandez ? Ne seriez vous pas la prémiére à me regarder avec mépris, après mon changement ? Et n'auriez vous point de peine à prendre pour Epoux un homme qui, convaincu de la bonté de sa Religion, l'auroit sacrifiée à son amour & à son interêt ? Cela seroit bon, me dit-elle, s'il s'agissoit de renoncer à une bonne Religion, pour en prendre une mauvaise; mais ici c'est tout le contraire; car enfin je crois que vous n'ignorez pas que nous professons la Religion de l'Evangile dans toute sa pureté; que nous en bannissons seulement les abus qui s'y étoient introduits, & que nous nous appliquons à rendre au Créateur le véritable hommage qui lui est dû. Que peut avoir de rebutant pour vous une Religion épurée de la sorte ? Me direz vous que l'on ne peut pas y faire son salut ?

Euphrosine cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui repondrois, & je mourois d'envie de réfuter ses raisons pié-à-pié. Neanmoins par la crainte que la dispute ne s'échauffât & n'eut des suites funestes pour mon amour, je me retîns. Je ne m'engagerai-je pas, lui disje, Ma-

dame,

dame, dans la discussion d'un point que de plus habiles gens que moi n'ont pu décider. Si des Docteurs, qui ont toute leur vie pâli sur les Livres, n'ont pû convenir ensemble, comment nous autres particuliers pourrions nous décider? Cependant puis que vous me forcez de parler, je vous dirai, que, toute prevention à part, il me semble qu'il n'en est pas de la différence de nos Religions, comme de celle de la plûpart des autres. Vous devez vous ressouvenir que vous m'avez dit, il n'y a qu'un moment, que nous avons une Revelation divine, qui est reconnuë de part & d'autre pour Régle de Foi. Nous reconnoissons le même Dieu & le même Redempteur & nous espérons en ses promesses. La différence ne consiste donc qu'en certaines explications, que les uns donnent dans un sens, les autres dans l'autre. Qui entreprendra de décider dans le doute? Sera-ce les particuliers? Non Madame, la bonne foi, où nous vivons châcun dans nôtre Religion doit suffire, pour ne pas nous condammer; & il ne faut autre chose qu'une persuasion sincére pour nous y attacher, mais avoüons aussi qu'il faut d'autres mo-

tifs

tifs que ceux de l'amour ou de l'intérêt, pour nous obliger à changer.

Si Euphrosine fut étonnée de mon attachement à ma Religion, elle ne condamna pas absolument ma fermeté. Je sens, me dit-elle, la force de vos raisons; je ne les combattrai plus; & je vous avoüerai même que si j'osois franchir une certaine bienséance je ne balancerois pas d'avantage à donner la main à un homme, dont je chéris la personne, & dont je ne puis plus blâmer l'attachement à sa Religion. Mais, Mario, que pensez-vous que diront mes Prreus, Nos Ministres, M. le Général, en un mot tout le Fort & toute la Ville? Comment me regarderont ils? Me seroit-il possible de vivre en butte aux railleries & aux bons mots de mes amis & de mes Ennemis? Je m'imaginois, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux, qu'étant Maîtres l'un & l'autre de nos volontés, & nous étant tant de fois jurés un amour & une fidélité éternelle, rien ne pouvoit plus s'opposer à nôtre bonheur. Mais que je trompois, en regardant comme un rien un obstacle qui me puroît aujourdhui invincible! Ah! falloit-il que nos cœurs se liassent si étroi-

troitement quis qu'ils ne pouvoient jamais s'unir entiérement l'un à l'autre! Malheureuse que je suis! pour quoi ai-je eu la foiblesse d'aimer sans prévoir les suites de mon engagement? Amour! ce sont-là de tes coups: tu te plais à serrer des nœuds, qu'il est aussi impossible de souffrir, que de rompre!

Ces paroles, le ton dont *Euphrosine* les prononça, ses pleurs & ses soupirs me percérent le cœur. Qu'une aimable personne est dangéreuse en cet état pour un Amant fidéle! Que de fois je fus tenté de me rendre à ses désirs! Ma fermeté & mon attachement à mes devoirs tinrent bon contre mon amour; car quoique je sentisse parfaitement en mon cœur, qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de rompre avec *Euphrosine*, ni de renoncer au dessein de la posséder; je ne pûs pourtant me résoudre à lui laisser l'espérance, que je pourrois un jour me rendre. Je n'ignore pas, Madame, lui-dis-je, le danger qu'il y a que le parti que je prens ne cause entre nous une rupture à la quelle je ne pourrois certainement survivre. Néanmoins au hazard de perdre vôtre amitie, mon repos & ma

vie

vie même, je ne puis changer de Religion. Mais souffrez que je vous fasse un reproche; il me paroît que ce n'est pas ma Religion qui vous déplaît, puis que vous m'avez aimé me connoissant Catholique; je vous connois d'ailleurs trop équitable, pour blâmer mon attachement à des devoirs essentiels d'honnête homme; il faut donc, Madame, continuai-je, que le retour de tendresse, dont vous m'aviez honoré, ne fut pas aussi parfait que vous me l'avez marqué, & qu'il y ait quelque chose qui vous soit plus cher que moi.

Euphrosine parut comme étourdie de ces paroles; le feu lui monta au visage, ses yeux éteincelans me lancérent dans ce moment un regard sévére, qui me sembla un arrêt de condamnation. Soit qu'elle se fut apperçue de mon trouble; elle modéra la violence de son transport. Ne craignez-vous point, me dit-elle, de m'offenser par des reproches aussi injustes; & après tout ce que j'ai fait pour vous pouvez-vous bien douter, que mon amour ne soit parfait? Vos soupçons me font païer bien cher les avances que je vous ai faites. Eh bien, Madame,

dame, repris-je, à ce que je vois, une certaine bienſéance & la crainte des railleries de vos Parens & de vos amis, ſont donc les ſeules choſes qui vous retiennent ! Qui vous empêche de vous en mettre à l'abri. Croïez-vous que le ſéjour de l'Europe ne vaille pas celui de *Batavia* : paſſons y promptement, vous avez aſſés de bien pour pouvoir y vivre avec éclat ; vous y trouverez outre cela la liberté d'y diſpoſer de vôtre cœur & de vôtre volonté, ſans que quique ce ſoit y trouve à redire.

Ce que vous me propoſez-la, répondit Euphroſine, mérite réfléxion, & je veux quelques jours pour y penſer. Retirez-vous : je vous ferai ſavoir dans peu ma réſolution finale. Mais ſur-tout ne revenez point me voir, que je ne vous aïe mandé ; ſoïez cependant perſuadé que ce ſera le plutôt qu'il me ſera poſſible. J'eus beau faire des inſtances, & alléguer même que je ne pouvois vivre ſans la voir ; je ne pûs obtenir aucun éclairciſſement ſur l'ordre rigoureux qui m'étoit donné & je fus contraint de me retirer avec une inquiétude que toute ma raiſon ne fut pas capable de vaincre.

Je

Je passai deux jours sans recevoir de nouvelles d'*Euphrosine*. Rien n'étoit égal à mon accablement. Je regardois le bonheur, dont j'avois conçû l'espérance, comme entiérement perdu & je commencois à craindre que l'ordre, qu' Euphrosine m'avoit donné, de ne point aller chès elle, qu'elle ne m'eut rappellé, comme une marque certaine du dessein qu'elle avoit de se soustraire à mes sollicitations, pour rompre plus facilement nos engagemens. Jamais je ne m'étois trouvé dans une situation plus triste. Mille fois je fus fortement tenté de violer les ordres rigoureux que j'avois reçûs; je, me représentois que les suites de ma désobéissance ne pouvoient pas être de grande conséquence; j'étois même à la veille de faire la démarche lors que le troisiéme jour, sur les neuf heures du matin, je vis entrer dans ma chambre un des Esclaves d'Euphrosine, avec un billet contenant ces mots.

Je ne doute point que vôtre cœur n'ait été agité de biens des mouvemens différens, depuis que je ne vous ai vû. Le mien, je vous le jure n'a pas été plus tranquille. J'ai même eû des assauts cruels à essuier

er contre les quels j'ai eu bien de la peine à tenir. Mais, graces au Ciel, tout est fait, & vous pouvez venir vous instruire de ce que l'Amour ordonne de vôtre destinée & de la minne.

Je ne lûs ces derniers mots qu'en tremblant; j'én fus si émû qu'à peine eus-je assés de force pour me soutenir. Cependant, revenu enfin à moi, & aïant fait réfléxion, que l'ambiguité des termes pouvoit également m'anoncer mon bonheur comme l'Arrêt de ma condamnation; j'achevai de m'habiller & je me rendis chès *Euphrosine*, pour être éclairci de ce que je souhaitois si fort de savoir. J'appris d'elle avec une joïe inexprimable, qu'elle avoit communiqué à ses Parens le dessein qu'elle avoit formé de passer en Hollande; qu'elle y passeroit sur le prémier Vaisseau qui partiroit; qu'elle y fixeroit sa demeure; & qu'elle comptoit bien que je l'y suivrois promptement, afin de nous y lier l'un à l'autre par les liens du mariage. Je lui demandai pourquoi elle ne me permettoit pas de m'embarquer avec elle. Vous vous en donnerez bien de garde, me dit-elle; tout seroit perdu: une pareille démarche mettroit mes Parens aux champs. Ils sont

ſont puiſſans ; il y auroit tout à craindre pour vous & peut-être même pour moi. Comme ils ſont perſuadés que je n'ai d'autre deſſein que de voir ma famille, qui eſt en Hollande, ils ont conſenti à mon départ. Si vous m'accompagniez ils ouvriroient bientôt les yeux. Il faut donc que je m'embarque la prémiére, quelque tems après vous vous retirreez le plus ſecrétement qu'il vous ſera poſſible dans le Royaume de *Bantam*, ou dans celui de *Materan*, où vous ne tarderez pas à y trouver une occaſion favorable pour paſſer en Europe, ſur quelque Vaiſſeau *Anglois*.

CHAPITRE VII.

On propoſe un Duel à Mario. *Il l'accepte & eſt contraint de prendre la fuite.*

LA crainte de voir naître quelque nouvel empêchement à nôtre union, me fit réſoudre à me ſéparer pour un tems d'Euphroſine. Mais tandis qu'elle travailloit à metre ſon deſſein à éxécution ; ſon Couſin qui étoit guéri

guéri de sa blessure, & qui avoit soupçonné que ce voïage de Hollande cachoit quelque mystére, peu favorable sans doute à ses amours; il jugea que je n'y avois pas peu de part. Ma perte lui parût nécessaire pour assûrer son repos & sa fortune. Il m'envoïa un soir un Esclave, qui m'apporta un billet, que j'ouvris, & qui contenoit à peu près ces paroles en langue *Hollandoise*.

Quelque fier que vous puissiez être de l'avantage que vous avez remporté l'epée à la main, puis que vous en avez pris occasion de déclarer ouvertement vôtre amour pour Euphrosine; je vous somme de vous trouver mardi prochain (cétoit du Dimanche que le Billet étoit datté;) *à dix heures du matin, au commencement des Terres du Roi de Materan. Vous y trouverez une personne à cheval avec deux pistolets & suivie d'un seul Esclave sans armes; elle veut avoir raison de vous & vous mettre hors d'état de devenir heureux à son préjudice.*

Je ne redoutois pas assés le Cousin d'*Euphrosine*, pour refuser de me trouver encore une fois aux prises avec lui. Je répondis à son billet en la même

me langue qu'il m'avoit écrit & ma réponse contenoit ce qui suit.

Je crains fort que le parti que vous me proposés ne nous éloigne, l'un & l'autre de la possession de la personne, qui fait l'objet de nos vœux. Cependant quelque chose qui en puisse arriver, mon honneur m'est trop cher, pour ne pas vous donner satisfaction. Vous pouvez compter que je me trouverai avec un Esclave à l'endroit, au jour & à l'heure marquée.

Ce fut pour moi un nouvel embarras. Je ne savois si je devois dérober à Euphrosine la connoissance de cette affaire, que je croïois devoir l'allarmer; d'un autre côté je ne voïois pas pouvoir l'entreprendre à son insçû, sans la laisser exposée à des inquiétudes funestes. Cette derniére raison prévalut. Je lui déclarai l'appel qui m'avoit été fait & la nécessité où j'étois d'y répondre.

Cette nouvelle fit perdre la parole à *Euphrosine*; je la sollicitai long-tems de rompre le silence avant que de le pouvoir obtenir.

Enfin revenant un peu du saisissement, où une chose si peu attenduë l'avoit jettée. Je ne regarde pas, me dit elle, mon Cousin comme un En-

Ennemi bien retoutable pour vous. Deux choses cependant m'affligent. Vous savez que les Duels sont rigoureusement défendus ici & qu'il n'y a point de pardon à espérer pour ceux qui se battent. D'ailleurs de quel œil pourrois-je regarder un homme, qui se présenteroit à mes yeux, couvert du sang d'un de mes plus proches parens? Est-il possible, Madame, interrompis-je, que, dans les termes où nous en sommes, vous puissiez m'affliger par de tels discours? Parlez-vous seulement pour m'éprouver? Y auroit-il quelque vérité dans ce que je viens d'entendre? En pouvez vous douter, reprit elle? Pensez vous que je sois femme à quelque déguisement, dans une affaire aussi sérieuse? Ah! Ciel s'ecria-t-elle, que vous ai-je fait pour m'exposer à de pareils malheurs? Non, Madame, répondis-je, le malheur n'est pas si grand que vous vous l'imaginés. Ah! Mario, reprit-elle, c'en est un des plus cruels pour moi. D'un côté je ne puis vous détourner d'un Duel qui vous est presenté & que vous avez accepté; je sens que cela intéresseroit vôtre honneur; & de l'autre j'ai de

la peine à consentir que vous vous battiez : parce que je n'appréhende pas moins vôtre Victoire, que vôtre défaite. Dans cette perpléxité Je m'abandonne à la Providence. Mais j'appréhende bien que ce jour fatal soit le commencement de bien des malheurs ; Il ne se présente à mon esprit qu'une foule d'idées funestes. Au-reste en quelque lieu que vous soyez obligé de vous retirer n'oubliez jamais la malheureuse Euphrosine. Allez Mario, où la rigueur du sort vous appelle ; & si je suis Maitresse de moi, j'éxécuterai le dessein que je vous ai communiqué. Ne manquez pas sur-tout de me faire savoir le succès de vôtre combat, & le lieu de vôtre retraite.

Ce fut ainsi que je quittai Euphrosine. Je montai aussi tôt à cheval & je partis avec un Esclave fidéle, de *Batavia*. Je m'avançai à petit pas au Rendez-vous, où j'apperçûs de-loin un homme à cheval. Je volai à sa rencontre pour lui épargner nne partie du chemin. Mais quelle fut ma surprise ! au-lieu du Cousin d'Euphrosine, je ne trouvai que son Commis, celui, à ce qu'il m'apprit, qui avoit

ac-

accompagné ſon Maître, lors qu'il m'attaqua à la porte d'*Euphroſine*. Vous ne devez pas être ſurpris, me dit-il, ſi vous ne voyez pas ici l'Ennemi que vous y comptiez trouver. Son bras qui eſt encore foible de la bleſſure qu'il a recuë ne lui permet pas de ſe battre, ſans un très-grand déſavantage. J'ai pris ſa place, d'autant plus volontiers, que ſa querelle eſt en quelque maniére la mienne, puisque j'ai à me vanger de l'affront que j'ai reçû en ſa compagnie. Vous auriez donc dû être content de ce qui s'eſt paſſé entre nous, lui dis-je, & ne pas faire cette nouvelle démarche, qui ne convient guéres à un homme, qui me doit la vie. Vous devez vous reſſouvenir combien je vous ménageai, & comment je vous laiſſai ſauver, après que j'eus bleſſé & déſarmé vôtre Maître. Vous étes trop fier, interrompit-il, d'un avantage que vous avez eû. J'avouërai même, ſi vous voulez, que vous ſavez mieux faire des armes que moi. Nous n'en ſommes plus là aujourdhui; il faut voir qui l'emportera le piſtolet à la main. C'eſt ce que j'attends, repris-je: comme vous vous dites l'offenſé,

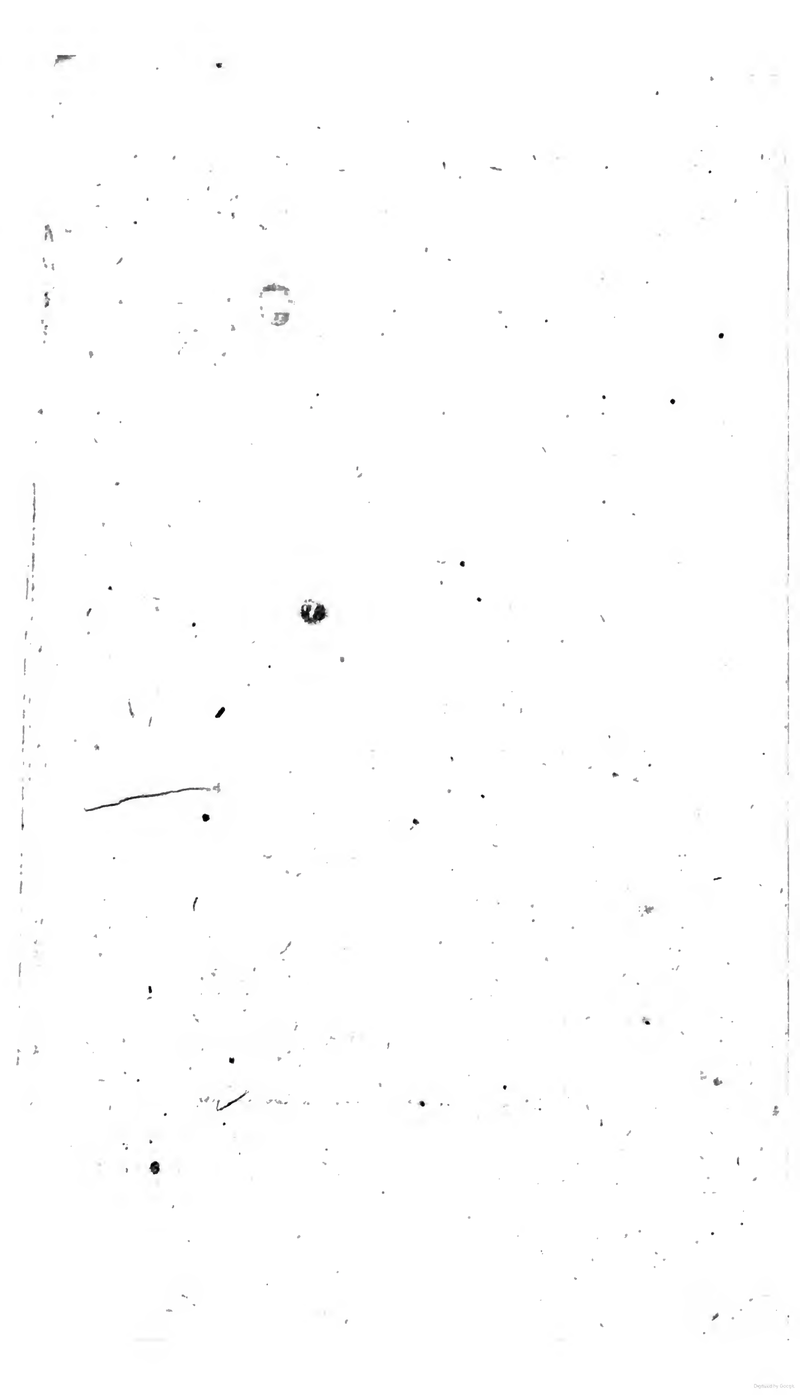
il convient que vous tiriez le premier coup ; mais tirez droit, croyez moi.

A ces mots, mon homme pâlit ; je crois qu'il se repentit dès-lors de sa témérité ; mais il n'étoit plus tems ; il falloit en découdre. Il prit donc un de ses pistolets, d'une main peu assurée, & tira son coup, qui porta à plus de deux pieds au dessus de ma tête.

J'en avois assés vû, pour connoître à qui j'avois affaire. Aussi n'eus-je pas de peine à lui dire, qu'il tirât son second coup. Mais il ne jugea pas à propos d'en courir les risques ; bien loin de se présenter de nouveau il piqua des deux & prit la fuite, avec une telle vitesse, que je l'eus bien-tôt perdu de vuë.

Je balançois de retourner à *Batavia*, me flattant, que cette affaire seroit secréte, mais dans le tems que j'étois sur le point d'y envoyer mon Esclave pour s'informer de ce qui s'y passoit, j'apperçûs de loin un homme, qui venoit à grands pas vers moi. Je reconnus bien-tôt que c'étoit un des Esclaves d' *Euphrosine*, je fus à lui & j'appris par un Billet de sa Maîtresse, que le bruit étoit grand dans la Ville, que j'étois sorti, pour me battre en duel ;

Tom. 1. Pag. 196.



Digitized by Google

duel; qu'on avoit déja arrêté le Coufin d'Euphrofine & qu'il n'y avoit plus déformais de fûreté pour moi fur les Terres de la Compagnie. Elle ajoutoit qu'elle m'envoyoit une boëte, où il y avoit quelques piéces d'or & des pierreries pour environ quatre-vingt-mille florins, qui pourroient fervir à me faire vivre agréablement, en attendant que nous pûffions nous rejoindre.

Je répondis à Euphrofine, pour la remercier de fa générofité; je lui fis tout le détail de l'aventure; je lui promis de lui être fidéle jufqu'au tombeau; je l'affurai que je m'enbarquerois fur le prémier Vaiffeau que je pourrois trouver, & je l'exhortai d'en faire de même, afin que nous pûffions nous revoir bien tôt.

Pour fupprimer des circonftances peu intéreffantes, je me borne à dire que je me rendis au bout d'un Mois à *Bantam*. La prémiére chofe que je fis, lors que j'y fus arrivé, ce fut de m'informer fi l'on n'attendoit point quelque Vaiffeau, qui duffent retourner en *Europe*. J'appris avec plaifir qu'il arriveroit au prémier jour un vaiffeaux *Anglois*.

Il parut effectivement, quelques jours après mon arrivée, & dans le tems qu'il vendoit ſes marchandiſes, je fis accord avec le Capitaine pour me paſſer en *Angleterre.*

CHAPITRE VIII.

Il apprend la mort de la jeune Veuve & il s'embarque pour retourner en Europe.

TAndis qu'éloigné d'*Euphroſine*, j'e prenois des meſures pour la rejoindre, le plutôt qu'il me feroit poſſible; j'appris la nouvelle la plus accablante du monde. Je veux dire la mort de cette adorable Veuve. Elle étoit morte presque ſubitement à *Batavia.* Les circonſtances mêmes, que l'on en publia, n'augmentérent pas peu mon déſespoir. Car quoique beaucoup de perſonnes attribuaſſent ſa mort aux grands mouvemens qu'elle s'étoit donnée, pour preſſer ſon départ, d'autres prétendoient, qu'il y avoit eu de violens ſoupçons de poiſon; mais que l'on n'avoit pas jugé à propos d'approfondir cette affaire, par-

parce que ses parens étoient puissans, & pour la plûpart dans le Conseil de la Compagnie.

Je fus si sensiblement touché de cette funeste nouvelle, que j'en perdis l'usage des sens; & je m'en trouvai si troublé, que je ne savois plus ce que je faisois. Plus d'une fois je pris la résolution de repasser à *Batavia*, d'y aller immoler à mon ressentiment tous les Parens d'*Euphrósine*, & de mourir ensuite, après avoir vengé sa mort & mon amour. Ce fut la difficulté de l'éxécution, plutôt que le péril, qui m'arrêta. Je pris donc le parti de m'abandonner à mon désespoir. Je tournois continuellement les yeux du côté du lieu, qui causoit mes douleurs; & les tristes pensées, dont j'étois agité, me déchiroient tellement le cœur, que dans peu de jours je tombai dans une foiblesse extrême, qui me mit à deux doigts de la mort. Cependant soit que ce fut l'effet de l'amour que l'on a naturellement pour la vie, ou celui des réfléxions, que me fit faire le Capitaine Anglois, avec qui je m'étois accordé pour mon passage; j'ouvris enfin les yeux; je fis un effort sur moi même & je

consentis à prendre les moïens propres pour me guérir. J'y réüssis ; j'étois même absolument remis lors que je m'embarquai sur le vaisseau *Anglois*, où je puis dire à la louange du Capitaine & de ses Officiers, tous gens polis & spirituels ; qu'ils ne négligérent rien, pour combattre ma douleur & pour chasser ma mélancholie.

Mais celui à qui j'eus les plus grandes obligations, fut le Capitaine. Il ne m'abandonna pas un moment & fit tout le long de la route ce qu'il pût pour me dissiper. Ce que je trouvai encore en lui de surprenant, & qui ne me donna pas une petite preuve de la bonté de son cœur ; c'est que dans une légére indisposition qui me survint, il me força de prendre sa chambre & de coucher dans son lit.

Ces bons traitemens m'attachérent, à lui si fortement, que lors que nous fumes arrivés à Londres, je ne pûs le quitter. Je demandai à loger dans sa maison, où il y avoit un appartement tres-commode, qui n'étoit point occupé ; il me l'accorda volontiers & nous menâmes une vie très-gracieuse, durant six semaines, que je demeurai chès lui. J'y eusse fait un plus long sé-

séjour, tant parce que j'avois besoin de repos, pour rétablir ma santé, que par le plaisir que je comptois trouver dans la vie libre de Londres. Mais une petite avanture, à laquelle la maison que j'avois choisie pour ma demeure donna occasion, m'ôta cette envie.

La femme de mon Capitaine étoit jeune & aimoit la société. Il venoit tous les jours chès elle un petit nombre de femmes & de filles oisives de même âge, pour passer le tems avec elle. Comme je sortois fort rarement, je m'amusois volontiers avec cette jeunesse, soit en prenant part à leurs jeux, soit en m'intéressant dans leurs conversations. J'avois affaire à des personnes jeunes & belles, pour la plûpart, mais dont la fortune & la condition me paroissoient trop médiocres pour mériter un engagement sérieux; outre que le dérangement de mon tempérament ne me permettoit pas alors de penser infiniment à la glanterie; de sorte que je croïois pouvoir continuer à les voir sans conséquence.

Mais si j'eus soin de conserver mon in-

indifférence, il n'en fut pas de même d'une d'entre elles, qui, prenant sans doute les politesses qu'elle recevoit de moi, pour de tendres avances, y répondit de maniére à me convaincre qu'elle étoit toute disposée à se laisser aller aisement à la tendresse. Aussi franche que passionnée, elle ne s'embarrassa pas de cacher son foible devant ses Compagnes, & en leur présence elle eut le hardiesse de me proposer de l'épouser. Une réponse ambiguë, que je crus de voir faire, ne la contenta pas, elle la prit pour un refus outrageant, & me menaça de me susciter des affaires au prémier jour. Je me le tins pour dit; je connoissois par ouï-dire la résolution des femmes Angloises, & combien les Loix les favorisent; je quittai dés le même jour la maison de mon Capitaine & je fus me placer à l'autre bout de Londres, dans une Auberge, où je demeurai encore environ un mois à me reposer des fatigues de mon voïage, & bien résolu de ne m'exposer pas plus à l'avenir, à la merci des flots & des vents, qu'aux écueils redoutables de l'amour. Je tîns la prémiére de ces deux choses,